AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ,

Par M. TISSOT,

D. M. de Montpellier, de la Soc. Royale de Londres, de l'Académie Médico-Phys de Basle, de la Société Œconom. de Berne.

NOUVELLE ÉDITION

*Conforme à la seconde originale à laquelle on a joint la traduction de la Préface Allemande de M. HIRZEL, & des Notes par M*** D. M.*

TOME PREMIER.



A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire, rue S. Dominique, BENOIT DUPLAIN le jeune, Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AUX TRES - ILLUSTRES,

TRÈS-NOBLES

ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS

LES SEIGNEURS PRE'SIDENT & Conſeillers de la Chambre de Santé de la ville & République de Berne.

MES TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS,

JE ne penſois pas aſſez favorablement de cet ouvrage, quand je le publiai, pour oſer vous l'offrir ; mais

votre attention continuelle ſur tous les objets qui ont quelque rapport à l'importante partie de l'adminiſtration de l'État confiée à vos ſoins, vous le fit appercevoir, & vous avez jugé qu'il pouvoit être utile, & que c'étoit toujours un but louable, que de travailler à détruire les préjugés, ces tyrans cruels, qui s'oppoſent continuellement au bonheur des peuples, ſous le Gouvernement même le plus propre à l'af-

fermir. Votre approbation & les marques éclatantes de bienveillance dont vous m'avez honoré, ont relevé à mes yeux le prix de ce Livre, & m'ont fait espérer, TRES-ILLUSTRES, TRES-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, *que vous voudriez bien permettre que cette nouvelle édition parût sous vos auspices, & que le Public instruit de vos bienfaits, le fût de ma reconnoissance.*

Puiſſe cet Ouvrage en rempliſſant mes vœux, ne pas tromper votre attente, & veuillez en accepter l'hommage, comme une foible marque du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

TRES-ILLUSTRES, TRES-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS,

A Lauſanne le 3. Décembre 1762.

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur
TISSOT.



PRE'FACE
DE L'AUTEUR.

SI c'eſt ſouvent par vanité que l'on parle de ſoi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire ; & l'accueil qu'on a fait à l'*Avis au Peuple*, a été tel, qu'on auroit droit de me ſoupçonner de cet orgueil le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il ſe croit au deſſus, ſi je paroiſſois ne

pas ſentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du ſort du Peuple malade dans les campagnes de ce païs, où il périt par la diſette des ſecours utiles & l'abondance des nuiſibles, mon ſeul but en écrivant étoit de le ſoulager. Je n'avois deſtiné ce Livre qu'à une petite enceinte de pays & à un petit nombre de perſonnes, & j'ai été très-ſurpris en apprenant que cinq ou ſix mois après ſa publication, il étoit l'un des Livres les plus répandus en Europe, & l'un des Livres de ſcience qui a trouvé le

plus de lecteurs dans tous les ordres. Voir ce ſuccès avec indifférence, ce ſeroit en être indigne; ce n'eſt point mon cas, & j'ai ſenti, comme je le devois, ce plaiſir d'amour-propre, bien légitime pourtant, puiſqu'il eſt la baſe de l'émulation, qui fait que tout homme eſt flatté quand il eſt applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif, comme ami de l'humanité, en jugeant par le ſuccès de cet Ouvrage, de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre, effet qui paſſe beaucoup mes eſpérances, & me remplit de cette joie que tout homme

honnête éprouve quand il peut en ſoulager d'autres. Enfin j'ai reſſenti dans toute ſon étendue, celui que doivent procurer à toute perſonne qui penſe, les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de ſon Prince, en recevant la médaille précieuſe que *l'Illustre Chambre de Santé de la République de Berne* me fit remettre peu de mois après la publication de cet Ouvrage, avec une Lettre plus précieuſe encore, dans laquelle elle m'aſſuroit de la *ſatisfaction extraordinaire*

avec laquelle elle l'avoit vu paroître ; circonſtance que je ne pouvois taire ici, ſans un excès de vanité & d'ingratitude, & qui a été un motif bien puiſſant pour m'animer à donner tous mes ſoins à cette nouvelle édition ; dans laquelle j'ai fait pluſieurs changements qui la rendent fort ſupérieure à la premiere, & dont je rendrai compte en peu de mots, après avoir dit quelque choſe de celles qui ont paru ailleurs.

La premiere eſt celle que les Libraires HEIDEGGER publierent en Allemand à *Zurich*, il y a un an. J'au-

rois été très-flatté de la simple approbation de Mr. HIRZEL, premier Médecin du Canton de Zurich, &c. que la supériorité & l'universalité de ses talents, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la Médecine, l'étendue & les succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se concilier l'estime & la reconnoissance de l'Europe, par l'Histoire d'un de ses Sages *(a)*; mais je m'attendois peu à l'hon-

(a) Le *Socrate rustique*, ouvrage que tout le monde devroit apprendre.

neur qu'il m'a fait de traduire *l'Avis au peuple* dans ſa langue ; & quelque ſenſible que j'y ſois, je conſerve toujours des regrets, qu'il ait perdu à rendre mes idées à ſes compatriotes, un temps qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les ſiennes.

Il a enrichi ſa traduction d'une très-belle Préface, qui roule principalement ſur les caracteres du vrai & du faux Médecin, & dont je me ſerois fait un plaiſir d'orner cette édition, ſi la groſſeur déjà trop conſidérable du volume, n'avoit pas été un

obſtacle à une addition auſſi conſidérable & ſi la façon dont M. HIRZEL parle de l'Auteur, m'avoit permis de répandre moi-même ſon ouvrage (*a*). L'on m'a écrit qu'on en avoit fait dans le même temps deux autres traductions en Allemagne, mais j'ignore qui; & la Préface de Mr. HIRZEL, ſes notes & quelques additions que je lui avois fournies, rendent ſon édition ſupérieure à la premiere édition françoiſe, & aux autres traductions faites juſques à préſent.

(*a*) On la trouvera à la ſuite de celle-ci.

La ſeconde édition étrangere eſt celle que le Libraire DIDOT le jeune a publiée à Paris à la fin de l'hiver dernier. Il me fit demander des additions que je ne pus pas fournir.

La troiſieme édition eſt la traduction Hollandoiſe que publiera inceſſamment Mr. RENIER AREMBERG, Libraire à Rotterdam. Il l'avoit fait commencer ſur la premiere édition ; mais m'ayant écrit pour ſavoir ſi je n'avois point d'addition à faire, je l'ai engagé à attendre celle-ci. Mon ſort eſt d'être heureux en traducteurs, & c'eſt Mr.

BIKKER, Médecin célebre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle dissertation sur la *Nature humaine*, dans laquelle le génie & le savoir marchent d'un pas égal, qui veut bien donner *l'Avis au Peuple* à sa Patrie, & qu'il enrichira des notes nécessaires pour en rendre l'application plus sûre dans un climat différent de celui dans lequel j'écris. L'on m'a dit aussi qu'il y en avoit une traduction Italienne.

Après cette histoire des éditions étrangeres, je reviens à celle-ci, qui est la seconde originale. Je ne dirai point

point qu'elle eſt corrigée par rapport au fonds des matieres; je n'avois rien avancé dans la premiere qui ne fût d'une vérité bien démontrée, ainſi il n'y avoit point de corrections eſſentielles à faire à cet égard; mais 1°. j'ai fait un grand nombre de petits changemens dans la diction, & de petites additions de mots, qui contribuent à rendre l'Ouvrage encore plus ſimple & plus clair. 2°. La partie typographique eſt beaucoup mieux exécutée, pour le papier, l'encre, le caractere, l'orthographe, la ponctuation, l'arrangement. 3°. J'ai

fait des additions conſidérables ; elles ſont de trois eſpeces : ou j'ai ajouté de nouveaux articles ſur des matieres déjà traitées , tels ſont l'article ſur les tartes ou gâteaux ; les additions ſur la convaleſcence ; la préparation à la petite vérole ; une longue note ſur le kina ; une ſur les eſprits acides ; une autre ſur l'extrait de ciguë : ou j'ai inſéré de nouvelles matieres, comme un article ſur les boiſſons, un ſur les convulſions des enfants, un ſur les engelures, un autre ſur les échardes, un ſur la raiſon de la confiance aux charlatans,

& tout le Chapitre XXXI: ou enfin j'ai étendu la tractation de quelques articles qui me paroiſſoient un peu trop ſuccints ; il y a des changements de cette derniere eſpece preſque par-tout, mais ſurtout dans les deux chapitres qui regardent les femmes & les enfants.

Le Chapitre XXXI. a pour objet quelques accidents qui demandent des ſecours prompts, les évanouiſſements, les hémorragies, les accès de convulſions & de ſuffocation, les ſuites de la peur, les maux occaſionnés par des vapeurs

nuiſibles, les poiſons & les douleurs exceſſives.

L'omiſſion de ce chapitre étoit un vuide réel dans le plan de cet Ouvrage ; l'Editeur de Paris, qui l'a très-bien ſenti, l'a très-bien ſuppléé ; & ſi je n'ai pas employé ſon travail, au lieu de travailler moi-même les articles qu'il a traités, c'eſt uniquement pour rendre l'Ouvrage uniforme & éviter cette bigarrure inévitable quand on réunit l'ouvrage de deux perſonnes ; d'ailleurs il n'a rien dit des articles qui occupent la plus grande partie de ce chapi-

tre, les évanouiſſements, les ſuites de la peur, & les vapeurs nuiſibles.

Je dois avant que de finir, me juſtifier auprès d'un grand nombre de perſonnes très-reſpectables, dans ce pays ou dans l'étranger, & aux demandes deſquelles je ne me refuſe qu'avec un vrai chagrin, ſur ce que je n'ai pas fait les additions qu'elles deſiroient; mais cela eſt impoſſible, puiſque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui ſortent abſolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par pluſieurs raiſons.

La premiere, c'eſt que mon but a été de remédier aux abus qui ſe commettent à la campagne dans le traitement des maladies aiguës, & d'indiquer la vraie maniere de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les ſecours, ou de tranſporter les malades pour aller ſe faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques ſont, il eſt vrai, ſujettes à être mal traitées dans les campagnes, mais on a le temps & la facilité de conduire les malades dans les villes ou de faire venir des ſecours; d'ailleurs elles y ſont bien moins fréquentes

que celles dont j'ai parlé, & elles deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elles ſont preſque toujours la ſuite.

La ſeconde raiſon, & ſeule elle ſeroit bien ſuffiſante, c'eſt qu'il eſt impoſſible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne ſont pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus ſouvent d'une ſeule cauſe, & le traitement en eſt ſimple & uniforme; ainſi les ſymptomes qui font connoître la maladie, font connoître ſa cauſe & ſon trai-

tement; mais il en eſt tout autrement des maladies de langueur; chacune peut dépendre d'un ſi grand nombre de cauſes, & c'eſt la cauſe qui doit décider le choix des remedes, que lors même qu'on connoît nettement la maladie, on eſt très-éloigné d'en connoître la cauſe, & de pouvoir ſe décider ſur le choix des remedes. C'eſt cette connoiſſance des cauſes qui exige néceſſairement des perſonnes verſées dans l'étude & dans l'exercice de toutes les parties de la Médecine, & à laquelle il eſt impoſſible que des perſonnes qui l'ignorent

rent parviennent jamais. D'ailleurs leur complication, la variété des ſymptomes, les différents périodes de la maladie, la difficulté des doſes des remedes dont l'activité rendroit dangereuſes les plus petites erreurs, &c. ſont autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénible pour les Médecins même les plus exercés, & impoſſible pour tous ceux qui ne le ſont pas.

La troiſieme raiſon, c'eſt qu'en ſuppoſant même qu'on pût rendre ces matieres aſſez ſimples pour être ſaiſies par tout le monde, elles exige-

roient un ouvrage d'une longueur exceſſive & diſproportionnée aux facultés de ceux à qui on les deſtineroit ; il y a telle maladie chronique qui ſeule demanderoit un volume auſſi long que celui-ci.

Enfin, en accordant que la choſe eſt néceſſaire, & qu'elle eſt poſſible, je déclare que je la trouve au deſſus de mes forces, & que je ſuis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le temps néceſſaire pour l'exécuter. Je ſouhaite que d'autres l'entreprennent & réuſſiſſent ; mais j'eſpere que les perſonnes qui me faiſoient

l'honneur de vouloir m'imposer cette tâche, ſentiront la force de mes raiſons, & n'imputeront point à opiniâtreté, ou à manque de condeſcendance, un refus qui naît de la nature même de la choſe.

J'ai appris que les citations avoient embarraſſé quelques perſonnes; il étoit difficile de le prévoir, mais il eſt aiſé d'y remédier pour l'avenir. Il n'y a dans cet Ouvrage que deux eſpeces de citations; les unes pour indiquer les remedes, les autres pour rapporter quelque paſſage du livre même, qui ſert

d'éclairciſſement à l'endroit où on le cite ; les unes & les autres étoient inévitables. La premiere eſt déſignée ainſi, N°. avec le nombre, comme 1, 2, &c. elle marque que le remede que j'indique eſt décrit dans la Table des remedes au *Numéro* marqué ; ainſi quand on lit à la page 38. *l'infuſion tiede* N°. 1, & aux pages 38. & 39. *la tiſane* N°. 2, *ou le lait d'amande* N°. 4, cela ſignifie qu'on trouvera ces remedes dans la Table aux N°. 1, 2, 4 ; & cette Table eſt à la fin de l'Ouvrage.

Si je n'avois pas pris le

parti de former cette Table, & qu'au lieu d'indiquer les remedes par leur N°. j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage, j'aurois doublé ce volume, & la lecture en auroit été insoutenable.

Je dois dire ici, comme je l'avois déjà dit dans la premiere édition, où plusieurs personnes n'ont pas su le lire, que les prix des remedes, ou au moins d'un grand nombre, sont ceux auxquels les Apothicaires peuvent les donner sans y perdre, au paysan peu riche ; mais il faut bien se gar-

der de croire que c'eſt ceux auxquels on a droit de les exiger ; cela ſeroit injuſte pour quelques-uns ; d'ailleurs il n'y a point de taxe dans ce pays, & ce n'eſt pas à moi à en faire une.

Les citations de la ſeconde eſpece ſont fort ſimples : l'on voit que tout l'Ouvrage eſt diviſé par paragraphes déſignés par cette marque §. & pour ne pas le groſſir par des répétitions inutiles, quand dans un endroit j'ai dû rappeller ce qui étoit déjà ailleurs, au lieu de le redire tout au long, je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où

cela ſe trouve : ainſi quand on lit page 97. §. 50. *Quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite* (§. 46.), cela ſignifie que pour ne pas répéter la deſcription que j'ai déjà faite, je renvoie à aller la chercher dans le §. que je cite.

L'uſage de ces citations n'eſt rien moins que nouveau, & eſt extrêmement commode & aiſé; mais n'y eût-il qu'un lecteur qui dût en être embarraſſé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclairciſſement; je ne puis eſpérer d'être utile qu'autant que je ſerai clair, & l'on ſent que l'envie d'être

utile eſt le ſeul motif de cet ouvrage. J'ai eu depuis aſſez long-temps la ſatisfaction de voir que des perſonnes charitables & intelligentes en avoient fait uſage avec un ſuccès marqué, même dans des maladies très-graves, & je ſerai au comble de mes vœux, ſi je continue à apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes ſemblables.



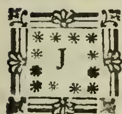


PRE'FACE

DE LA

TRADUCTION ALLEMANDE

DE M. HIRZEL.



JE me diſpoſois à me livrer aux devoirs importants que m'impoſe depuis peu la place de premier Médecin du canton, que nos très-gracieux Souverains ont bien voulu me confier, lorſque M. Tiſſot me fit préſent de ſon *Avis au Peuple ſur ſa ſanté;* le ſoin de celle de mes compatriotes fait l'objet le plus eſſentiel de mon état, mais je vois avec douleur dominer parmi eux les erreurs les plus dan-

gereuſes, des préjugés funeſtes qui rendent preſque totalement inutiles l'exercice & les effets ſalutaires de celui de tous les arts qui importe le plus au ſalut de l'humanité. Tout le monde croit avoir le droit & les lumieres néceſſaires, non ſeulement pour décider ſur la pratique de cet art, mais pour donner des conſeils dans les maladies, comme ſi la ſcience du Médecin n'exigeoit pas du plus grand génie même qu'il eût acquis des connoiſſances de la plus vaſte étendue avant de pouvoir former un jugement dans des cas où il ne s'agit rien moins que de la vie des hommes.

On regarde ordinairement comme une vérité hors de doute qu'il eſt des remedes particuliers pour chaque maladie, qui opérent d'une maniere incon-

cevable & miraculeuſe ; en conſéquence on n'exige autre choſe du Médecin, que de chercher à ſe procurer la connoiſſance de ces remedes & à les enlever à ceux qui les ont poſſédés juſqu'alors par toutes ſortes de voies, par flatterie, par l'appas des récompenſes, ou par artifice; plus il poſſede de ſemblables remedes, plus il mérite la réputation de grand Médecin, & l'heureuſe application de ſon art ceſſe de lui être néceſſaire, en ce que des remedes de cette eſpece n'ont pas moins d'efficace entre les mains de l'homme le plus ſtupide & le plus ignorant, qu'entre celles de l'homme le plus habile, qui a puiſé dans les bons ouvrages anciens & modernes tout ce qu'ils renfermoient de ſage & d'inſtructif. Delà vient ce monſtrueux eſſaim

de ſecrets & de ſpécifiques qu'on vend pour toutes les maladies imaginables, & qu'on fait prendre au pauvre malade; delà vient qu'un Médecin ſenſé perd ſon temps à rechercher la nature & les cauſes des maladies pour déterminer les remedes qui ſont propres à les combattre & par conſéquent à guérir & la maladie & les accidents qui en réſultent ; delà vient que pendant qu'il dirige toute ſon attention vers les effets de la nature, qui, aidée de ſes ſecours doit mûrir peu à peu l'humeur affectée & en préparer l'évacuation, ſes conſeils ſont rejettés & ſes remedes changés contre un ſecret vanté dont on attend dans peu de temps une guériſon entiere, mais bientôt celui-ci eſt changé à ſon tour contre un autre, qui fera dans peu place à un troi-

ſieme, juqu'à ce que le tempérament du malade ſurmonte par ſes propres forces & la maladie & les remedes qu'on a mis en uſage, ou qu'il ſoit totalement ruiné. Delà vient qu'un Médecin judicieux eſt ſouvent troublé & interrompu au milieu de ſes réflexions, par le malade ou les aſſiſtants qui à chaque viſite lui propoſent de nouveaux remedes infaillibles, qui au moins produiſent le funeſte effet d'affoiblir la confiance qu'on a en lui, & d'enlever par-là à ſes remedes une partie de leur efficacité. Delà vient enfin qu'on rejette le régime comme une choſe vaine & inutile, & qu'on quitte le Médecin auſtere & capricieux qui envie tout genre de plaiſir & de conſolation au malade, pour ſe jeter dans les bras d'un plus complaiſant, qui ſans lui

interdire ni les mets qui lui ſont le plus agréables, ni la ſatisfaction de ſes goûts les plus favoris, lui promet dans peu de temps une guériſon radicale.

Ces préjugés ont pris malheureuſement tant d'empire parmi nous, qu'on ne fait aucune différence entre le Médecin le plus habile & le plus vil charlatan, & que l'art eſt tombé dans le dernier mépris aux yeux de bien des perſonnes ſenſées ; on ne le regarde que comme un trafic auquel l'intérêt perſonnel a donné naiſſance, & à la faveur duquel une portion d'hommes tirent des maladies leur ſubſiſtance & les moyens d'accumuler de grandes richeſſes. Ce ſeroit en effet la plus vile des profeſſions que celle où l'on profiteroit des plus grands maux de la nature humaine pour tromper les

hommes ſur leur bien, & par-là leur nuire doublement. Un pareil trafic ne mériteroit que trop bien la ſatyre la plus amere & le mépris général des gens raiſonnables.

Mais qui reconnoîtroit à ces traits l'art divin, qui, inventé dans de nobles vues, a été pendant une longue ſuite de ſiecles enrichi & perfectionné par le travail des plus grands génies? Ici les hommes les plus éclairés emploient leur vie entiere, leurs talents réunis à développer la ſtructure merveilleuſe du corps humain & les uſages de ſes parties, à obſerver avec la derniere ſagacité les effets que produiſent ſur lui les affections de l'ame, à pénétrer dans les myſteres de la nature les plus ſecrets, à rechercher les loix admirables que ſuivent les changements

des corps, pour jeter du jour ſur la connoiſſance de ceux qu'éprouve le corps humain & ſur l'influence des cauſes extérieures qui agiſſent ſur lui, afin de pouvoir par-là découvrir les remedes qui, dans l'état de maladie, produiſent en lui les changements néceſſaires pour éloigner les cauſes naiſſantes du mal. Là muni de cette connoiſſance acquiſe par un travail non interrompu de nombre d'années, l'ami de l'humanité ſe dérobe à la ſociété attrayante de ſes amis, pour aſſiſter de ſes conſeils, pour conſoler ſon frere malade, & jouir dans l'heureux ſuccès de ſes travaux, du plaiſir d'avoir ſoulagé le malheureux ; il dévoue à cet objet ſeul tous ſes inſtants, les heures de la nuit néceſſaires au repos de ſon corps ne ſont point à ſa diſpoſition,

tion, il quitte le ſommeil ſans regret, quand il peut, au prix de ſa propre tranquillité procurer à l'indigent quelque ſoulagement ou par la douceur de ſes conſeils, ou par l'application des remedes qui lui ſont ſalutaires.

Il eſt vrai qu'on peut m'objecter que chaque Médecin ſe vante de ces nobles ſentiments, qu'il dit qu'il doit ſon habileté à une application aſſidue de pluſieurs années, & qu'il a conſacré ſa vie entiere au ſervice du Public. Cependant on voit journellement combien on y eſt trompé & combien il eſt difficile, s'il n'eſt pas tout à fait impoſſible, d'apprécier le mérite d'un Médecin, ſurtout quand on voit tellement régner parmi eux la déſunion & la jalouſie, qu'ils cherchent à ſe décrier mutuellement. Les uns

ſe glorifient de leur ſavoir & regardent les autres comme des charlatans & des empiriques qui n'ont aucunes lumieres pour décider de la nature des maladies & d'une cure fondée ſur cette connoiſſance ; ceux-ci au contraire mépriſent les premiers comme des gens qui perdent leur temps à de vaines ſpéculations, & qui méditant ſans ceſſe ſur la théorie négligent la pratique dont l'uſage & l'expérience ſont la baſe. Dans ces circonſtances il ne reſte pas d'autre reſſource que celle de juger par les effets & de réputer bon tel Médecin ou tel remede dont on aura vu le ſuccès de ſes propres yeux.

Mais rien n'eſt plus ſujet à erreur que cette méthode en ce qu'elle ſuppoſe néceſſairement qu'on ſait diſcerner avec juſteſſe

& déterminer les maladies : plusieurs d'entr'elles se ressemblent par leurs symptomes quoique leur nature soit différenciée à l'infini ; il est trés-certain qu'il existe une foule innombrable de remedes qui ont une propriété déterminée pour combattre avec succès le principe particulier de chaque maladie, mais ces mêmes remedes sont un vrai poison quand ils sont mal appliqués : il faut donc un jugement exercé pour distinguer la nature particuliere des maladies ; l'estomac peut, par exemple, être irrité par une humeur âcre & bilieuse, il s'ensuit les plus vives douleurs, des inquiétudes, des maux de tête, une forte effervescence du sang &c. un simple vomitif peut faire disparoître tous ces symptomes, mais s'ils étoient produits par l'inflamma-

tion de l'eſtomac, alors ce remede ne feroit qu'augmenter l'inflammation & la violente effervefcence du ſang, il pourroit aiſément occaſionner la gangrene & la mort.

Il eſt donc hors de doute que dans toutes les maladies les ſoins & la ſage direction d'un Médecin habile & judicieux ſont d'une néceſſité indiſpenſable, & que le ſalut d'un homme dans les inſtants de ſa vie les plus critiques dépend d'en ſavoir faire le choix ; c'eſt pourquoi je vais rapporter quelques-uns des ſignes auxquels tout homme ſenſé peut diſtinguer le vrai d'avec le faux Médecin.

Platon dit dans le premier livre de ſa République : « Nous » appellons Médecin celui qui » guérit, & non pas celui qui » amaſſe des tréſors. » Je trouve

dans ces paroles les caracteres distinctifs du vrai & du faux Médecin; le premier n'a d'autre dessein que d'être utile à son prochain par la guérison de ses maladies; il aura choisi dans sa jeunesse cet état parce que l'intérêt de ses semblables le lui fait préférer à tout autre; une compassion affectueuse pour la misere commune des hommes remplit son ame sensible, son plus grand plaisir est de donner à l'indigent des secours & de la consolation; il recherchera les Médecins les plus habiles & les plus remplis de droiture pour s'instruire de leur art; il consacre tout son temps à la connoissance de la nature humaine, à celle qu'elle suppose des propriétés générales des corps, & des remedes épars dans les différents regnes de la nature; en s'exer-

çant aſſidument à obſerver, il forme ſon eſprit à lier enſemble ſes utiles obſervations près du chevet du malade.

De tous les états qui concourent au bien de la ſociété, aucun ne fournit d'occaſions plus fréquentes de ſatisfaire une ame compatiſſante que la médecine. Les maladies ſont un mal ſi univerſel, qu'aucun homme n'en eſt exempt, & c'eſt alors ordinairement que les voies de la conſolation ſont fermées, parce que les maux du corps portent atteinte à l'ame & ôtent le pouvoir de ſoulager le mal extérieur par la conſolation intérieure. Ainſi tous les hommes ont beſoin dans ces inſtants de ſecours & d'aſſiſtance, mais jamais ils n'en trouvent moins; leurs meilleurs, leurs plus tendres amis, leurs alliés qui de-

voient partager avec eux leur bonheur, ſouffrent trop s'ils ont l'ame ſenſible & ont eux-mêmes beſoin de conſolation; les autres hommes fuyent dans le malheur leurs camarades de divertiſſement, ſemblables au feu follet qui ſe diſſipe aux cris du voyageur : ou s'ils ont encore quelque compaſſion, ils cherchent à égayer le malade par des plaiſanteries qui lui ſont alors plus inſupportables que les reproches les plus amers d'un ennemi. Combien donc eſt heureux celui qui rencontre des Médecins amis de l'humanité, qui penſent qu'il eſt de leur état d'aſſiſter les hommes dans ces conjonctures, & non ſeulement de leur adminiſtrer des remedes capables de ſoulager leurs maux, mais encore d'encourager & de raſſurer leur eſprit!

Le vrai Médecin fait de la visite du malade son occupation la plus chérie ; il étudie son caractere pour chercher les moyens de gagner sa confiance & lui rendre à la fois, s'il est possible, la tranquillité & la santé. On reconnoîtra aisément si son intention est sincere, car dans la compassion l'ame se peint toute entiere sur le visage de l'homme. Hors de la maison du malade il montrera pour lui la même affection & la même tendresse ; l'amitié poussera dans son cœur des racines assez profondes pour se manifester dans toutes les occasions lors même que son malade jouira de la santé. Dans la recherche de la maladie il a soin de s'informer exactement de toutes ses circonstances & de les comparer attentivement entr'elles, il met par une

explication claire le malade lui-même à portée de juger combien il possede à fond la connoissance de son état, connoissance sur laquelle sera fondé le choix du régime & des remedes; il tâche de lui donner une idée distincte de la façon dont ils agissent sur les causes de la maladie, afin d'exciter, en l'éclairant sur ces objets sa confiance pour les remedes qu'on lui prescrit; il ne cherchera point à la captiver par l'énumération fastueuse de ses cures dans laquelle le faux Médecin tait les remedes qu'il a employés comme des secrets de grand prix. Il établira le régime sur une connoissance exacte des principes du mal, & tâchera de gagner l'affection de son malade, non par une lâche condescendance, mais par sa franchise & son ingénuité, il l'encoura-

gera & tranquillifera fon efprit par l'efpérance de la guérifon, car la tranquillité de l'ame concourt beaucoup à aider les efforts de la nature & à chaffer la maladie. Il n'ira cependant pas jufqu'au point de lui cacher totalement le danger & de l'empêcher par-là d'avoir foin du falut de fon ame ; il inftruira à chaque fois les affiftants du véritable état du malade & leur découvrira quel eft, fuivant fes lumieres, le degré du danger. Dans ces fonctions il montre un zele égal pour les pauvres & pour les riches, & proportionne le nombre de fes vifites à l'exigence des cas & non aux richeffes du malade ; il paroîtra fouvent à ces derniers moins foigneux qu'ils ne l'attendoient, parce qu'il emploie mieux fon temps foit à faire des vifites plus fré-

quentes à des pauvres dangereuſement malades, ſoit à augmenter ſans ceſſe ſes connoiſſances par un travail infatigable. Quelque flatteuſe que ſoit pour lui la confiance de ſon prochain, il ne s'empreſſe jamais d'expoſer, ſans en être prié, ſon ſentiment ſur une maladie, il dit qu'il ne peut porter aucun jugement ſans une perquiſition exacte des circonſtances; ſa conſcience ne lui permettra pas de blâmer les travaux des autres Médecins même les plus ignorants, s'il n'eſt appellé à dire ſon avis, parce qu'il eſt convaincu que dans la ſtructure méchanique de nos corps, Dieu a placé en nous des forces qui travaillent d'elles-mêmes à la guériſon des maladies & qui ont beſoin d'être entretenues par la tranquillité de l'eſprit & la confiance

dans le Médecin. S'il eſt invité à conſulter avec ſes confreres, il ſe donnera bien de garde de faire ſoupçonner l'habileté du Médecin qui l'a précédé, & d'attribuer ſon peu de ſuccès à la mauvaiſe application de ſes ſoins, mais il emploiera toute ſon attention à rechercher exactement la nature de la maladie, & communiquera avec candeur à ſon confrere les idées que cet examen lui aura fourni ſur la diſpoſition de la cure; il aura ſoin de s'exprimer avec une grande clarté & de ne rien cacher, au contraire il montrera un deſir ſincere ou d'être mieux inſtruit ou d'être raffermi dans ſon ſentiment par les raiſons de ſes confreres. Si c'eſt à lui que le malade s'eſt d'abord adreſſé, il ſe fera une joie de conſulter des Médecins expérimentés, & il accom-

plira toujours ponctuellement ce qui aura été résolu dans la consultation. Dans les sociétés il ne fatiguera personne, ni par le récit de ses travaux, ni en vantant son habileté; mais si on l'y incite, il rendra volontiers compte de l'un & de l'autre en observant la loi inviolable qu'il s'est faite d'éviter toujours, autant qu'il est possible, de se servir des termes de l'art, afin de mettre ses amis en état de le juger; il s'accoutume à méditer tellement sur son art, que toutes les fois qu'on lui demandera son avis, il est en état de répondre sans hésiter, & ses discours, ses actions seront toujours l'expression fidelle de sa pensée.

Le faux Médecin au contraire n'a d'autre vue dans l'exercice de la médecine que celle de s'enrichir; ni le prix des connoissances

qu'elle ſuppoſe, ni le plaiſir que donne à la vertu le ſoulagement des maux du prochain, n'ont d'attraits pour lui; il les regarde l'un & l'autre comme des idées chimériques, la ſageſſe lui paroît un fantôme vain, ſi elle ne fournit point à ſa ſubſiſtance, & il juge du mérite d'un homme par les biens temporels que ſa prudence lui a acquis. Il ne s'occupe que des moyens de paroître grand Médecin & s'inquiete peu de l'être en effet; il ne cherche point des guides qui le menent par de longs chemins à la connoiſſance de la nature humaine, des maladies & des remedes, qui exigent qu'on ait des idées claires des corps ſimples avant de pouvoir acquérir quelques lumieres ſur le corps humain le plus compliqué de tous; il les fuit comme des gens minutieux qui s'atta-

chent à des choſes inutiles, & ſe livre à la conduite de ceux dont le train brillant, les habits & l'équipage ſomptueux annoncent le ſavoir, qui par de prétendues guériſons miraculeuſes ſe ſont acquis une grande renommée & une grande affluence de monde. Auprès des uns, il cherche à s'inſtruire de l'art ſecret par lequel ils ſe ſont élevés à ce point de grandeur ; auprès des autres à apprendre quelques termes de l'art qui peuvent ſervir à donner plus de poids à ſes diſcours aux yeux du malade ; il fait tous ſes efforts pour découvrir chaque remede qui a eu quelque réputation, & s'il n'en vient pas à bout, il tâchera de le contrefaire extérieurement & le débitera pour le ſecret vanté. Il reſpectera comme des tréſors de ſageſſe le recueil de ces fameuſes

recettes, & s'embarraſſera peu de ſavoir dans quelles occaſions on doit les rejetter ou dans quels cas déterminés des maladies on peut en attendre de bons effets. Il vantera dans les ſociétés l'habileté de ceux dont il a appris ſon art & la ſienne propre, il en apportera pour preuves des témoignages de gens de rang ou de conſidération, de perſonnes titrées ou remarquables par leurs richeſſes; ſes diſcours ſont parés de mots grecs & latins dont le choix lui coûte peu, pourvu qu'ils ſoient incompréhenſibles, auſſi arrive-t-il ſouvent qu'on l'entend employer des mots qui ſe contrediſent entiérement. Dès qu'on parle d'un malade, il propoſe ſon avis; à peine a-t-il entendu nommer la maladie qu'il offre un remede qui a produit des effets merveilleux ſur

telle & telle perſonne diſtinguée ; il ſaiſit chaque occaſion de s'introduire dans la maiſon du malade, & pour lors il met à profit l'impatience naturelle de celui-ci, pour décréditer le Médecin qui le voit ; il tâche de gagner ſa confiance par un verbiage confus accompagné d'un air important & ſemblable à une piece de marquetterie par les différentes langues qu'il y fait entrer;à la faveur de ſes diſcours il cherche à lui faire deſirer les remedes qu'il lui propoſe,remedes qui doivent très-sûrement le guérir en peu de temps, ſa maladie fût-elle la ſuite naturelle de pluſieurs circonſtances liées enſemble depuis nombre d'années; il ne s'embarraſſe point du régime, parce qu'on lui attribueroit une grande partie de la guériſon , & qu'il diminueroit

par-là la considération qu'on a pour le remede. Comme son but est moins de guérir le malade que de se le concilier, il ne le fatigue point en s'opposant à ses desirs, ni ne le chagrine point en lui reprochant que sa maladie est le fruit d'une mauvaise conduite, il le laisse ainsi se livrer à tous ses penchants, mais s'il en mésarrive ensuite, il rejette prudemment toute la faute sur le mauvais régime, à l'égard duquel le malade n'a rien voulu se laisser prescrire; dans le traitement de son mal, il attend tout de l'effet réuni des remedes, & rien des mouvements de la nature, à l'aide desquels les symptomes même les moins ordinaires se dissipent peu à peu, quand le traitement est déterminé d'après les principes de la maladie. Il donne pour chaque symptome un

remede particulier, quand même il devroit contrecarrer entiérement ceux qui l'ont précédé; delà vient que la chambre du malade eſt remplie d'une quantité monſtrueuſe de remedes différents, marque certaine de l'étendue des connoiſſançes du Médecin. Dans les rapports qu'il fait de l'état de la maladie il ſe regle toujours ſur l'inclination de celui qui le conſulte; il fait eſpérer au malade juſqu'à ſon dernier ſoupir une guériſon parfaite, il lui perſuade par de vains diſcours mêlés de grec & de latin, qu'en dépit de l'augmentation continuelle du mal & du dépériſſement de ſes forces, il ſe trouve mieux du remede, & le malade n'oſe pas par honnêteté le contredire, après que ce langage lui a été tenu ſi ſouvent avec l'impudence la plus aſſurée;

d'une autre part il raſſure un héritier impatient par la funeſte nouvelle de l'état dangereux dans lequel ſe trouve le malade malgré l'art & ſes ſoins ; il rend toujours des rapports entiérement oppoſés à différentes perſonnes, parce que de cette maniere il eſt aſſuré que l'infaillibilité de ſes prédictions aura toujours quelques témoins ; l'affection pour le malade n'occupe jamais ſon cœur, elle eſt toujours chez lui proportionnée au ſalaire, auſſi n'appercevra-t-on jamais en lui à la mort du malade une vraie triſteſſe, & le verra-t-on parler du défunt avec mépris & avec reſſentiment s'il n'eſt pas récompenſé de ſes ſoins comme il l'eſpéroit. Il viſite ſans néceſſité les riches lorſqu'il leur ſurvient l'incommodité la plus légere ; & par un genre de flat-

terie qu'il s'eſt appropriée, il exagere extraordinairement leur indiſpoſition, & donne à des accidents qui méritent à peine d'être appellés maladies, les noms les plus redoutables; auſſi la ſottiſe des gens de cette claſſe lui donne-t-elle occaſion d'exalter comme une choſe miraculeuſe la cure la plus facile. Il abandonne au contraire le pauvre à ſon ſort, & rarement ſe donne-t-il ſeulement la peine de le viſiter; il fait croire au riche qu'il y a une différence infinie entre le traitement de l'homme pauvre & de l'homme aiſé. S'il eſt appellé à conſulter avec un autre Médecin, il le contredira ſur tous les points & fera valoir comme de très-grande importance, les moindres changements qu'il a conſeillé de faire dans le traitement; quand même

ils n'auroient rien produit il leur attribuera toute l'efficacité. Souvent il imputera l'effet du traitement à une légere différence dans la préparation des remedes, le moindre ſyrop aura quelquefois tout l'honneur des bons effets que le malade aura reſſentis. La plupart du temps il ſe réſervera dans la conſultation des remedes ſecrets qu'il prétend ne pouvoir communiquer ſans ſe faire tort, & dans l'abſence des autres Médecins il fera au malade de fréquentes viſites juſqu'à ce qu'il l'ait engagé à le garder ſeul. S'il eſt appellé le premier, & qu'on lui propoſe de faire une conſultation, il ſe croira offenſé & dépriſera l'habileté des Médecins propoſés; le plus grand prétexte qu'il emploiera dans ce deſſein ſera leur amour pour l'étude;

il eſt fâcheux, dira-t-il, qu'un homme comme celui-là ſoit ſans ceſſe collé ſur les livres, & que totalement livré à la théorie, il néglige la pratique ; d'autres fois il ſe fonde ſur la clarté avec laquelle il s'énonce, pour faire mépriſer ſes avis comme fort ordinaires, comme n'exigeant pas une grande habileté, & ſe trouvant dans tous les Auteurs. Il eſt généralement ennemi du ſavoir ; un homme ſage à ſon avis ne communique point ſes ſecrets, il les garde pour ſon propre intérêt : & l'étude n'eſt bonne qu'aux commençants. En un mot, il n'a pas d'autre vue dans ſes diſcours que celle de ſe faire valoir & de leurrer les hommes à ſon avantage particulier ; l'intérêt guide tous ſes pas, & autant ſon cœur s'intéreſſe peu au ſalut du malade,

autant ſon eſprit eſt vuide de connoiſſances.

A la vue de ces traits tracés d'aprés nature, tout homme qui n'eſt pas entiérement dépourvu de ſens peut juger des qualités qu'il doit rechercher dans le choix d'un Médecin, ſavoir un jugement exercé, de la droiture & l'amour de ſes ſemblables. Quand elles ſe trouvent réunies dans une perſonne livrée par état & par choix à la médecine, on en peut conclure avec certitude qu'elle poſſede également les qualités particulieres qui regardent ſon art, & un homme judicieux peut avec ſûreté placer en lui ſa confiance, bien qu'on ne puiſſe, ſur ces qualités générales former un jugement exact qui ſuppoſeroit la connoiſſance entiere de toutes les parties de la médecine. Si je vois

dans

dans un homme tous les talents qu'exige l'exercice d'une profeſſion portés à un haut degré de perfection, ſi je ſuis outre cela perſuadé de ſa droiture & de ſon amour pour les hommes, comment oſerai-je douter qu'il n'emploie tous ſes talents dans celui des arts le plus important de tous, qui a pour objet le bien le plus cher, la ſanté & la vie. Si au contraire je trouve en lui hors même des fonctions de ſon état un jugement foible, de l'ignorance, de la préſomption, de la mauvaiſe foi, l'intérêt perſonnel, je peux en conclure, avec aſſurance, qu'avec de ſemblables défauts il réuſſira peu dans ſon art tout inconnu qu'il eſt pour moi. Ceci prouve combien le caractere du Philoſophe s'accorde avec celui du vrai Mé-

decin, & montre la vérité de ces paroles de l'immortel Hippocrate : » Il faut, dit-il, * appliquer la philosophie à la médecine, & lier la médecine à la philosophie. Le Médecin Philosophe est semblable aux Dieux : il n'y a entr'eux & lui aucune différence. Toutes les qualités du Philosophe l'état de Médecin les exige, — l'indifférence pour les richesses, l'amour du travail, la modestie, l'humilité, l'austérité, le jugement, la paix de l'ame, l'affabilité, la pureté de mœurs, le savoir, la religion, l'incorruptibilité, l'éloignement de toute superstition & la grandeur & l'élévation de l'ame, toutes ces qualités sont nécessaires pour triompher de

* *Hippocrat. de decenti habitu.*

» l'intempérance, de l'ignoran-
» ce, de l'insatiabilité, de la vo-
» lupté & de la soif des riches-
» ses. C'est cette science dont il
» a besoin dans le public comme
» dans le familier, qui doit lui
» apprendre à se conduire en-
» vers ses enfants & dans les di-
» verses conjonctures de la vie.
» C'est delà que résulte la liai-
» son intime & réelle de la mé-
» decine avec la philosophie.

Cette affinité qu'elles ont en-tr'elles tombe tellement sous les yeux, qu'à peine peut-on les envisager séparément l'une de l'autre. Nulle part un homme ne trouve d'occasions plus fréquentes de s'exercer à la sagesse que dans les fonctions du Médecin, la connoissance de l'homme fait assidument l'objet de ses méditations, & c'est se faire il-

lusion que d'en exclure les connoissances du Psychologiste & du Moraliste, l'union de l'ame avec le corps étant une des plus grandes sources des changements qu'il éprouve ; c'est par cette raison que tous les secours physiques tournent souvent en pure perte, si l'on ne peut en même-temps diriger vers son but les affections de l'ame. De plus a-t-on nulle part des occasions plus favorables pour apprendre à connoître la constitution morale de l'homme qu'auprès du lit des malades & des mourants ; où sera-t-on plus pénétré, plus convaincu du prix de la sagesse & de la vertu, du néant & de la fragilité des biens temporels, que dans la fréquentation continuelle des malades de tous les âges, de tous les états, de toutes

les fortunes ! Auſſi trouve-t-on tout à la fois parmi les plus grands Médecins les plus grands modeles de vertu & de ſageſſe. Le paſſage d'Hippocrate que nous venons de citer, eſt une preuve de la grandeur de ſon ame ; le ſerment qu'il impoſe à ſes jeunes diſciples par lequel ils s'engagent à la vie la plus ſainte & la plus vertueuſe, ſerment ſi expreſſif & ſi concis, que dans les Académies chrétiennes on a cru devoir en éclaircir & en développer le ſens, & mille autres endroits de ſes ouvrages, nous montrent dans le plus grand Médecin, l'ame la plus vertueuſe & la plus pure. Je ne puis jamais lire ſans attendriſſement les dernieres volontés de notre grand Conrad Geſsner qu'il joignit à un fidéicommis

pour les enfants de ſon frere; entr'autres choſes il leur preſcrivit un feſtin annuel duquel ſeroient exclus tous les membres de la famille qui auroient vécu entr'eux dans quelque méſintelligence s'ils ne s'étoient réconciliés auparavant; il leur traça particuliérement le plan ſur lequel ils devoient diriger leurs ſoins dans l'éducation des pauvres enfants, il leur donna des inſtructions ſur les moyens de s'exciter à la crainte de Dieu, à l'étude, à l'activité, à la perſévérance, & leur recommanda de renouveller entr'eux, à chaque occaſion, l'engagement d'un amour & d'une union que rien ne pût altérer. J'admire dans ces diſpoſitions la grande ame de cet homme immortel également illuſtre par ſa vaſte érudi-

tion & par ſon génie, & on voit quels en ont été les heureux effets, ſoit dans l'accroiſſement conſtant de cette excellente famille qui a toujours proſpéré, ſoit dans les grands génies qui l'ont illuſtrée, elle & leur patrie. Boerhaave qui fut l'ornement & la gloire du genre humain poſſéda dans un même degré de force toutes les ſciences qui ont trait à la Philoſophie, & ſa généroſité fut égale à ſon génie, & à l'étendue de ſes connoiſſances; j'en citerai un exemple que je tiens de M. Geſsner, digne émule du grand Conrad & Profeſſeur de mathématique & de phyſique; Boerhaave étoit bien aiſe d'avoir occaſion de donner à feu ſon frere & à ſon couſin des preuves de ſa vénération pour Conrad Geſsner, il prit l'affection d'un pere pour

les neveux de ce grand homme, ſa maiſon, ſa bibliotheque, ſon jardin leur furent toujours ouverts, & il ne voulut recevoir pour ſes leçons aucune rétribution. Il remplit ponctuellement le ſerment d'Hippocrate & crut devoir cette marque de reconnoiſſance au grand homme qu'il regardoit comme le meilleur de ſes maîtres. Quiconque connoît la vertu trouvera là des marques de cette grandeur d'ame qui fit de cet illuſtre Médecin, au lit de la mort, le vrai modele d'un héros chrétien, & qui a donne lieu à M. Jacobi de montrer en lui quelle eſt la force de la vertu contre les frayeurs de la mort. De pareils exemples ne ſont pas rares dans l'hiſtoire des Médecins; ma Patrie a eu plus d'une fois, & jouit encore actuellement

lement du bonheur de posséder dans les mêmes personnes les plus grands Medecins & les patriotes les plus zélés ; leur modestie seule m'empêche de mettre ici leurs noms qui sont gravés profondément dans le cœur de leurs concitoyens.

M. Tissot, Médecin de Lausanne, Auteur de cet Ouvrage-ci, mérite à des titres particuliers d'être associé à ces grands hommes ; sa description des fievres bilieuses épidémiques qui ont fait en 1755 tant de ravages à Lausanne, ses lettres au Baron de Haller & à M. le Dr. Zimmermann son émule & son ami, sur l'hydropisie, l'apoplexie, la maladie noire, la petite vérole, &c. & ses autres écrits, sont un témoignage de lumieres profondes qu'il possede dans la partie pratique de la médecine.

Il obſerve avec l'exactitude d'Hippocrate les circonſtances de la maladie & les effets des remedes qu'il ne détermine ni ne cenſure point d'après l'adoption d'une hypotheſe vague, mais d'après des obſervations fines & judicieuſes. Juſqu'à préſent je n'ai trouvé nulle part plus de pénétration dans l'examen de la force déterminée des remedes ſimples, un jugement plus sûr fondé ſur l'expérience; nulle part je n'ai rencontré un amour de la vérité plus ſincere & plus dégagé de préjugés que dans les ouvrages de cet homme admirable. On peut ſans flatterie dire de lui que ſi, quant à la partie théorique de la médecine, le monde envie dans ce ſiecle-ci à notre patrie l'honneur de poſſéder le grand Haller, il ne l'illuſtre pas moins quant à la

partie pratique. L'*Avis au Peuple* eſt un témoignage auſſi avantageux de ſes lumieres que des grandes qualités de ſon cœur, à chaque ligne on y reconnoît le patriote zélé, ſincérement intéreſſé au ſalut & à la vie de ſes concitoyens. Il découvre avec une noble confiance des préjugés funeſtes à leur ſanté; & pour montrer qu'il l'a fait dans les vues les plus droites, éloigné de tout motif d'intérêt & de jalouſie, il met par une explication très-claire de la nature des maladies & des remedes qu'elles exigent, ſes lecteurs à portée de reconnoître & de voir eux-mêmes combien ces préjugés ſont dangereux; il les inſtruit enſuite des remedes ſalutaires qui doivent être ſubſtitués à ceux qu'il rejette. Son ouvrage eſt ſi complet à cet égard, que toute

perſonne ſenſée peut avec ſon ſecours être ſoi-même ſon Médecin ou du moins juger avec certitude de la capacite de celui auquel il veut donner ſa confiance. On admirera dans ce livre le véritable ami des hommes, & on reconnoîtra la nobleſſe de ſa façon de penſer aux ſentiments de vertu & d'humanité dont eſt remplie l'Epître dédicatoire à ſon pere; elle m'a paru ſi belle que je me reprocherois comme une injuſtice d'en priver mes Lecteurs : « Dès » le moment de ma naiſſance » ainſi s'exprime ce digne fils, » chacun de mes jours a été » marqué par les bienfaits du » meilleur des peres, & m'a » donné lieu de bénir la Provi- » dence qui m'a fait votre fils » & celui de la plus tendre des » meres.

» Je ne dois point mettre de » bornes à ma reconnoiſſance, » pour qu'elle ſoit proportion- » née aux obligations que je » vous ai. Celle à laquelle je » ſuis le plus ſenſible, c'eſt au » ſoin conſtant que vous avez » pris de m'inculquer des prin- » cipes vertueux de conduite, » dans un temps où ils commen- » çoient déjà à ne plus entrer » dans le plan de l'éducation.

» S'il en eſt un dont je ſois » pénétré autant que je dois » l'être, c'eſt celui de cette bé- » néficence générale dont vous » m'avez donné l'exemple plus » encore que le précepte, qui » vous intéreſſe ſi vivement au » bonheur de tous les hommes, » & qui vous a, à juſte titre, » concilié le reſpect & l'eſtime » de tous ceux qui vous con- » noiſſent.

» Je ne vous appartiendrois » pas ſi je n'aimois mes ſembla- » bles de quelqu'ordre qu'ils » ſoient & ſi l'envie de leur être » utile n'étoit pas ma principale » affaire. C'eſt ce ſentiment qui » m'a dicté cet ouvrage, & qui » vous le fera recevoir avec » plaiſir. Vous partagerez ma » joie ſi vous apprenez qu'il ſoit » utile: & vous me rappellerez, » ſi je pouvois l'oublier, cette » vérité qu'il ſeroit ſi dange- » reux de perdre de vue, que, » s'il en réſulte du bien, je n'en » ſuis que l'inſtrument ». Son heureux pere a joui de cette ſatisfaction toute entiere, car ce Livre reçu avec une approbation générale eſt bientôt devenu par ſon importance & l'étendue de ſon utilité, le *bréviaire* des familles.

A la premiere vue d'un ou-

vrage de cette nature, ſorti des mains d'un homme tel que ſon Auteur, je formai la réſolution de le traduire dans ma langue maternelle à l'uſage de mes concitoyens, je ne crus pouvoir en aucune maniere mieux m'acquitter des devoirs de mon état; les préjugés que M. Tiſſot combat avec tant de courage & de zele, & leur funeſte influence ſur la ſanté & la vie des hommes, ſont les mêmes parmi nous, les mêmes maladies qu'il traite emportent parmi nous le plus grand nombre d'hommes, & j'avois éprouvé moi-même pour la plupart les effets des remedes qu'il propoſe; ainſi je vis avec une véritable ſatisfaction, exécuté par une habile main le projet que j'avois formé, mais que jamais, j'en fais volontiers l'aveu, je n'aurois exécuté

d'une maniere auſſi ſolide & auſſi complette, & duquel je n'aurois pas oſé eſpérer que ma patrie pût tirer autant de fruit, car par une foibleſſe généralement attachée à l'humanité on juge avec plus d'impartialité & l'on profite plus d'un bien qui nous vient de loin que de celui que nous avons à notre portée; mais l'intérêt de mes concitoyens eſt le premier but de tous mes travaux, je laiſſe à de plus grands génies l'honneur d'inſtruire l'Univers, pour moi bornant mes deſirs à être utile à ma patrie, je me fais une joie de profiter dans ce deſſein des travaux des grands hommes & j'ai toujours regardé le deſir immodéré des nouvelles découvertes comme un des plus grands obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de la vérité. Le vrai

& le bon ne s'améliorent point s'ils ſont une fois trouvés, l'ambition des découvertes nous jette dans le chemin de l'erreur; celui-là ſeul mérite le nom de ſage, qui cherche à étendre les progrès de la vérité, & à en tirer avantage pour le bien de la ſociété, & cette ſeule route nous conduit quelquefois à découvrir de nouveaux rapports.

Mes Lecteurs exigeront ſans doute que je leur rende compte de ma traduction, je me ſuis attaché particuliérement à être clair, pour me mettre à la portée des gens de la campagne; cependant je me ſuis fait une loi de n'être pas inintelligible pour le Lecteur Allemand, & à cet effet j'ai mis après chaque terme de l'art celui qui eſt particuliérement uſité parmi nous. Dans la table des remedes, toutes les fois que

le nom d'une plante ou d'un remede ſoit ſimple ſoit composé pouvoit n'être pas entendu, j'y ai ajouté, pour éviter toute ambiguité, le nom latin ſous lequel il eſt connu dans les apothicaireries. Il eſt à regretter qu'il regne dans la Langue Allemande parmi les dénominations de cette eſpece une confuſion preſque univerſelle, & telle, que ſi dans un ouvrage de médecine ón veut ſe faire entendre dans toutes les parties de l'Allemagne & éviter ſouvent des équivoques dangereuſes, on eſt obligé de donner au ſtyle une forme très-déſagréable par le mêlange des termes latins qu'il faut y faire entrer.

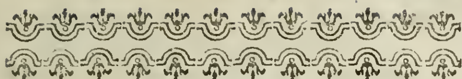
Je dois encore faire mention des changements qui donnent à ma traduction une ſupériorité réelle ſur l'original François; je

les dois à la bonté particuliere de l'Auteur qui m'a communiqué généreusement, dès le premier avis de mon entreprise, les changements & les additions qu'il destinoit à une nouvelle édition ; ainsi je jouis du rare avantage de donner ma traduction sur une seconde édition corrigée & augmentée avant même qu'elle ait été mise sous presse. Le paragraphe important *sur les effets de la peur* & celui *sur les échardes qui entrent dans la peau*, ainsi que quelqu'autres petites additions y appartiennent en entier. J'ai de plus mis à leur place les augmentations que l'Auteur avoit inséré dans l'*errata* de la premiere édition.

Je souhaite que mes Lecteurs prennent à la lecture de cet excellent ouvrage autant d'intérêt & de plaisir, que j'en ai eu

à le traduire, car je n'ai jamais quitté mon travail ſans être devenu meilleur, & ſans avoir acquis de nouvelles lumieres. L'accompliſſement de ce ſouhait ſeroit pour moi une récompenſe auprès de laquelle j'envierois peu la réputation du plus grand génie.





TABLE

DES CHAPITRES

Et des principaux Articles contenus dans ce premier Volume.

AVIS



AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

INTRODUCTION.

La diminution du nombre des habitants dans la plupart des Etats de l'Europe, eſt une vérité de fait, qui frappe tout le monde, dont on ſe plaint par-tout, & que les dénombrements démontrent. Cette dépopulation ſe remarque principalement dans les campagnes. Elle a pluſieurs cauſes ; je me croirois heureux, ſi je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui

eſt la mauvaiſe méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades; c'eſt là mon unique objet: mais l'on me permettra d'indiquer les autres cauſes concourantes. On peut les réduire à deux claſſes générales. Il ſort plus de monde des campagnes qu'autrefois, & l'on peuple moins par-tout.

Il y a pluſieurs eſpeces d'émigration : l'on ſort pour ſe mettre dans les troupes de terre & de mer, ou pour prendre différents etats hors de ſon pays ; on ſe fait domeſtique, commerçant, &c.

Le ſervice, tant de terre que de mer, nuit à la population, de pluſieurs façons. Premiérement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en ſort; les combats, les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, les mauvaiſes nourritures, les excès dans le boire & le manger, la débauche & les maladies qui en ſont les ſuites, le mal du pays, les maladies épidémiques, peſtilentielles ou contagieuſes, cauſées par l'air pernicieux de Flandres, de Hollande, d'Italie, de Hongrie, les longues

croiſieres, les voyages aux Indes Orientales & Occidentales, en Guinée, &c. en emportent un grand nombre. La déſertion d'ailleurs, dont ils craignent les ſuites en rentrant chez eux, en oblige pluſieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres, au ſortir du ſervice, embraſſent des établiſſements, dont le ſervice leur a fourni l'occaſion, & qui les éloignent de tout retour. En ſecond lieu, en ſuppoſant même qu'ils revinſſent tous, le pays ſouffriroit également de leur abſence, parce qu'ils ſont abſents dans le temps de la plus grande aptitude à la population; parce que, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches; parce que ſouvent, s'ils ſe marient, leurs enfants, victimes des déréglements paternels, ſont foibles, languiſſants, maladifs, meurent jeunes, ou vivent incapables d'être utiles à la ſociété; enfin, parce que le goût du libertinage qu'ils ont contracté en empêche pluſieurs de ſe marier. Mais quoique ces inconvénients ſoient réels & très-connus; cependant, comme le nom-

bre de ceux qui peuvent ſortir de cette façon eſt borné; qu'il eſt même peu conſidérable, relativement au nombre des habitants que le pays devroit avoir; que cette expatriation a peut-être été néceſſaire dans un temps, & pourroit le redevenir, ſi les autres cauſes de dépeuplement finiſſoient, c'eſt, ſans doute, la moins fâcheuſe, & la derniere qui demandera quelque conſidération.

L'expatriation, qui a pour objet le changement d'état, eſt encore plus conſidérable ou plus nombreuſe; elle a ſes inconvénients particuliers qui ſont en grand nombre, & malheureuſement c'eſt une épidémie, dont les ravages vont en croiſſant; par une raiſon ſimple: c'eſt que le ſuccès d'un ſeul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre-vingt-dix-huit échoueront. L'on eſt frappé du bien, l'on ignore le mal. Je ſuppoſe qu'il ſoit parti, il y a dix ans, cent perſonnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune;* au bout de ſix mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parents: qu'il

en ſoit revenu un cette année avec quelques biens au deſſus de ſon patrimoine, ou qu'il y en ait un qui ait une place où il y ait peu à travailler, tout le pays en eſt inſtruit, & s'en occupe; une foule de jeunes gens ſont ſéduits & partent, parce que perſonne ne penſe que des quatre-vingt-dix-neuf, qui étoient partis avec lui, la moitié a péri; une partie eſt miſérable, & le reſte eſt de retour, ſans avoir gagné autre choſe que l'incapacité de s'occuper utilement dans ſon pays & dans ſa premiere vocation; & ayant privé le pays d'un grand nombre de cultivateurs, qui en faiſant valoir les terres, y auroient attiré beaucoup d'argent & l'aiſance. Le petit nombre qui réuſſit eſt publié; la foule qui échoue reſte dans un profond oubli. Le mal eſt très-grand & très-réel. Quel pourroit en être le remede? Il ſuffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen eſt aiſé: il n'y auroit qu'à tenir annuellement un regiſtre exact de ceux qui ſortent, & au bout de ſix, huit, dix ans, en publier la liſte avec le ſuccès

de leur voyage. Je ſuis trompé, ou au bout d'un certain nombre d'années l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établiſſements, dont les liſtes que je propoſe leur démontreroient l'incertitude, & combien l'état qu'ils auroient eu dans leur patrie eſt préférable à celui qu'ils ont eu. L'on ne partiroit qu'avec des avantages preſques ſûrs; il ſortiroit beaucoup moins de gens; trouvant moins de concurrents, ils réuſſiroient mieux; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus ſouvent; par-là même il reſteroit plus d'habitants au pays, il en rentreroit davantage, & ils y rapporteroient plus d'argent. Le pays ſeroit plus peuplé, plus riche & plus heureux, parce que le bonheur d'un peuple, qui vit ſur un ſol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richeſſes pécuniaires.

Non ſeulement l'on ſort beaucoup du pays, & par-là même il y a moins de gens pour le peupler; mais ceux

qui y reſtent, peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois ; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de perſonnes il y a moins de mariages, & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves ; il ne faut que regarder autour de ſoi pour en être convaincu. Quelles en ſont les cauſes ? Il y en a deux principales ; le luxe & la débauche ; qui nuiſent à la population par pluſieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais ſon égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une nombreuſe famille, dont l'éducation conſumeroit des revenus conſacrés aux dépenſes d'apparat ; & d'ailleurs s'il falloit partager ſon bien entre pluſieurs enfants, ils en auroient tous très-peu, & ſeroient hors d'état de ſoutenir le train des peres. Quand le mérite eſt apprécié par la dépenſe extérieure, l'on doit néceſſairement tâcher de ſe mettre, & de laiſſer ſes enfants, dans une ſituation propre à

ſoutenir cette dépenſe. De-là peu de mariages quand on n'eſt pas riche; peu d'enfants quand on eſt marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite, affoiblit la ſanté, ruine le tempérament, & la propagation s'en reſſent néceſſairement. La génération qui paſſe, compte des familles de plus de vingt enfants; celle qui vit, ne compte pas vingt germains : malheureuſement ce raiſonnement contraire à la population, ſe fait juſques dans les villages; & on n'y eſt plus convaincu, que le nombre des enfants fait la richeſſe du cultivateur; celle qui vient ne connoîtra plus les freres.

Un troiſieme inconvénient du luxe, c'eſt que le riche ſe retire des campagnes pour vivre en ville, & qu'il augmente ſon domeſtique, en le tirant de la campagne; cette augmentation de domeſtiques eſt préjudiciable aux campagnes qu'elle prive de cultivateurs, & à la population : ces domeſtiques n'étant pas à l'ordinaire occupés ſuffiſamment, ils prennent le goût de la vie oiſive; ils deviennent inca-

pables de reprendre le labeur de la campagne, pour lequel ils étoient nés: étant privés de cette ressource, ils ne se marient pas, soit parce qu'ils craignent d'avoir des enfants, soit par libertinage, & parce que beaucoup de maîtres ne veulent pas de gens mariés; ou ils se marient tard, ainsi il naît moins de citoyens.

L'oisiveté les affoiblit par elle-même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage; ils n'auront jamais que peu d'enfants mal sains, qui ne seront point en état de fournir des bras aux terres; ou qui, élevés dans les villes ne voudront pas aller à la campagne.

Ceux qui se conduisent le plus sagement, qui conservent des mœurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, & craignant la peine de celle des champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir petits marchands ou artisans, & c'est une perte pour le peuplement, parce qu'un nombre de laboureurs crée plus d'enfants qu'un nombre égal de citadins, & que, sur

un nombre donné, il meurt plus d'enfants à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domeſtiques du ſexe. Après dix ou douze ans de ſervice, les ſervantes de la ville ne peuvent pas redevenir bonnes campagnardes; & celles qui embraſſent cet état, ſuccombent bientôt à ce travail, pour lequel elles ne ſont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il eſt aiſé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; ſouvent la premiere couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les ſoins que leur délicateſſe exigeroit, eſt l'écueil de leur ſanté; elles reſtent dans un état de langueur, de foibleſſe, de dépériſſement; elles n'ont plus d'enfants; elles deviennent, & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortements, les enfants dépayſés après une groſſeſſe cachée, l'impoſſibilité de trouver des épouſeurs, ſont ſouvent les effets de leur libertinage.

Il eſt à craindre que ces maux n'aillent en croiſſant depuis que, manque

de ſujets, ou par des vues d'œconomie, on commence à prendre pour domeſtiques des enfants dont les mœurs & le tempérament ne ſont point formés, & ſe ruinent d'un pas égal par le ſéjour de la ville, la fainéantiſe, le mauvais exemple & les mauvaiſes compagnies.

Il reſteroit, ſans doute, bien des choſes à dire ſur ces importants objets; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laiſſent point de temps pour tout ce qui n'eſt pas Médecine, je craindrois de ſortir de mon ſujet : tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent en fait partie, puiſqu'en donnant au peuple des avis ſur ſa ſanté, il falloit lui indiquer les cauſes qui la corrompent; mais ce que je pourrois dire de plus, paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il eſt impoſſible de prévenir, choiſir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit par des récompenſes, 1°. à arrêter tous ces habitants;

2°. à les encourager par d'autres récompenſes, à une population plus abondante. Ils n'en ſortiroient point; ainſi ils n'iroient pas s'expoſer à tous les maux dont j'ai parlé; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le déſordre; ainſi vraiſemblablement ce quartier, au bout d'un certain temps, ſeroit trop peuplé, & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Une cauſe plus puiſſante que celles que l'on a rapportées, a produit juſqu'à ce moment en France la dépopulation; c'eſt la décadence de l'agriculture: les habitants de la campagne fuyant la milice, les corvées, les impôts, & attirés à la ville par l'intérêt, la pareſſe & le libertinage, ont laiſſé les campagnes preſque déſertes. Ceux qui y ſont reſtés, n'étant point encouragés au travail, ou ne ſuffiſant pas pour ce qu'il y a à faire, ſe ſont contentés de cultiver ce qu'il leur falloit abſolument pour ſubſiſter; ils ont gardé le célibat, ou ſe ſont mariés tard; ou, à l'exemple des habitants des villes, ils ont refuſé à l'Etat, à leur femme, à

la nature, ce qu'ils leur doivent. La terre privée de cultivateurs par cette expatriation & cette inaction, n'a point rapporté, & la dépopulation des campagnes a augmenté tous les jours, parce que la mesure de la subsistance est celle de la population, & que l'agriculture peut seule multiplier les subsistances. Une seule comparaison fera sentir l'importance & la vérité de ces principes, à ceux qui n'en ont pas vu le développement & la démonstration dans les ouvrages de l'ami des hommes « Un ancien Romain, » toujours prêt à retourner labourer » son champ, vivoit lui & sa famille » d'un arpent de terre : un Sauvage » qui ne seme ni ne laboure, consume » seul le gibier que cinquante arpents » de terre peuvent nourrir ; conséquemment Tullus Hostilius avec » mille arpents de terre, pouvoit avoir » cinq mille sujets ; tandis qu'un chef » de Sauvages, borné au même territoire, auroit à peine vingt hommes : » telle est la disproportion immense » que l'agriculture peut établir dans la » population ; c'en sont ici les deux » extrêmités. Un Etat se dépeuple en

» proportion de ce qu'il s'éloigne de » l'une & se rapproche de l'autre. » On voit évidemment, que s'il y a quelque part augmentation de subsistance, il y aura bientôt augmentation de population, qui à son tour facilitera encore l'augmentation de la subsistance. Dans un tel pays, il y aura abondance d'hommes, qui, après avoir fourni le nombre nécessaire au service des armes, au commerce, à la Religion, aux arts & aux professions de toute espece, &c. donnera encore des colonies qui iront porter au loin le nom & le bonheur de leur Nation : il y aura abondance de choses, dont le superflu sera transporté chez l'étranger, pour en avoir d'autres que le pays ne fournit point ; & l'excédent de l'échange, donné en argent, rendra la Nation riche, & par-là redoutable à ses voisins, & heureuse. L'agriculture en vigueur peut produire tant d'avantages, & ce siecle aura la gloire de l'avoir renouvellée en favorisant les Agriculteurs, en les encourageant, & en établissant les sociétés d'agriculture.

Je passe enfin à la quatrieme cause de dépopulation ; c'est la façon dont le

peuple eſt conduit dans les campagnes quand il eſt malade. J'en ai été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin, que des maladies qui auroient été très-légeres, devenoient mortelles par le traitement : & je ſuis convaincu que cette cauſe fait ſeule autant de ravages que les précédentes ; elle mérite bien, ſans doute, toute l'attention des Médecins, dont la vocation eſt de travailler à la conſervation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos ſoins à ſa partie la plus brillante dans les villes, ſa moitié la plus nombreuſe & la plus utile périt miſérablement dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroiſſent dans différents villages, & y font des ravages conſidérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit Ouvrage, qui eſt uniquement deſtiné pour ceux que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs ſecours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui eſt fort ſimple ; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes ſoins à le rendre le plus utile qu'il m'a été

poſſible ; & j'oſe eſpérer que, ſi je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitements pernicieux qu'il faut éviter. Je ſuis intimement convaincu qu'on peut faire mieux que moi ; mais ceux qui ſeroient en état, ne l'entreprennent pas : j'ai plus de courage, & j'eſpere que les gens qui penſent, me ſauront quelque gré d'avoir donné un Ouvrage, dont la compoſition eſt rebutante par ſa facilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la néceſſité de ne dire que les choſes les plus connues, & par l'impoſſibilité d'y traiter aucune matiere à fond, ou d'y développer aucune vue nouvelle & utile ; c'eſt le travail d'un Paſteur, qui écriroit un catéchiſme pour de petits enfants.

Je n'ignore pas cependant, que l'on a déjà quelques ouvrages deſtinés pour les malades de la campagne, qui ſont privés de ſecours ; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produiſent un mauvais effet : de cette eſpece ſont tous les recueils de remedes, ſans deſcription de maladie, & par-là même ſans aucune regle ſûre pour

pour l'application ; tels, par exemple, que le fameux recueil de Madame FOUQUET, & quelques autres dans le même goût. Les autres ſe rapprochent du plan du mien ; mais pluſieurs ont embraſſé trop de maladies, & par-là même ſont devenus trop volumineux ; d'autres ont été trop courts ſur chaque article : d'ailleurs ils n'ont point aſſez inſiſté ſur les ſignes des maladies, leurs cauſes, le régime général & les mauvais traitements ; leurs recettes ne ſont point généralement auſſi ſimples & auſſi aiſées à préparer qu'elles doivent l'être ; enfin ils paroiſſent la plupart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triſte, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec reſpect, & qui, s'étant propoſé un plan fort ſemblable au mien, l'ont rempli avec une ſupériorité qui mérite toute la reconnoiſſance du public. L'un eſt M. ROSEN, premier Médecin du Royaume de Suede, qui, depuis quelques années s'eſt ſervi de ſon crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs, ces contes ridicules, ces aven-

tures extraordinaires, ces conſeils d'aſtrologie pernicieux, qui, en Suede, comme ici, ne ſervent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la ſuperſtition, & les préjugés les plus faux ſur la ſanté, les maladies & les remedes; & il a pris la peine de compoſer ſur les maladies populaires des traités ſimples, qu'il a ſubſtitués à ces tas de ſottiſes: mais ces petits ouvrages, qui paroiſſent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suédois, & par-là même je n'ai pu en tirer aucun parti. Lautre eſt M. le Baron de SWIETEN, premier Médecin de leurs Majeſtés Impériales, qui a bien voulu ſe donner les ſoins de faire, il y a deux ans, pour les armées, ce que je fais aujourd'hui pour les campagnes. Quoique mon ouvrage fût en grande partie compoſé quand le ſien m'eſt parvenu, j'en ai pris différents morceaux; & ſi nos vues euſſent été préciſément les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand ſervice en cherchant à répandre ſon livre, qu'en en publiant un nouveau: mais comme il n'a rien dit ſur pluſieurs articles que je traite fort au long; qu'il

a traité de plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan ; qu'il ne dit rien de quelques-autres dont je suis obligé de traiter ; nos deux ouvrages, sans parler de la supériorité du sien, sont très-différents relativement au fond des maladies ; mais dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais une gloire d'être presque toujours dans ses principes.

Cet Ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins ; mais peut-être, outre mes amis, quelques-uns le liront. Je leur demande une grace, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'Auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après ce livre : je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer, trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un Ouvrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du désagrément : l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails ſur les moyens qui me paroiſſent les plus propres à faciliter les bons effets que j'eſpere de mes ſoins. Je donnerai enſuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me ſervir, & qui ne ſont peut-être pas généralement connus.

Le titre d'*avis au Peuple*, n'eſt point l'effet d'une illuſion qui me perſuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maiſon de chaque payſan. Les dix-neuf vingtiemes ne ſauront, ſans doute, jamais qu'il exiſte; pluſieurs ne ſauroient pas le lire; un plus grand nombre, quelque ſimple qu'il ſoit, ne le comprendroit pas: mais je le deſtine aux perſonnes intelligentes & charitables qui vivent dans les campagnes, & qui, par une eſpece de vocation de la Providence, ſont appellées à aider de leurs conſeils tout le peuple qui les environne.

L'on ſent aiſément que j'ai en vue premiérement, Meſſieurs les Curés: il n'y a point de village, de hameau, de maiſon foraine dans tout le pays, qui n'ait droit à la bienfaiſance d'un

d'entr'eux ; & je ſais qu'il en eſt un grand nombre, qui, touchés du triſte ſort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur ſituation, ont deſiré cent fois d'être à même de pouvoir leur donner des ſoins pour le corps, dans le temps même qu'ils les diſpoſent à ſe préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie pour vivre dans la ſuite plus ſaintement. Je me féliciterai ſi ces Eccléſiaſtiques reſpectables trouvent ici quelques ſecours, qui puiſſent leur aider à ſatisfaire leurs intentions bienfaiſantes. Le reſpect, l'amour de leur troupeau, leur vocation à de fréquentes viſites dans les maiſons, le devoir qui leur eſt impoſé de détruire les préjugés fâcheux & la ſuperſtition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leurs connoiſſances phyſiques leur donnent à ſaiſir toutes les vérités de ce petit Ouvrage, ſont autant de raiſons qui me perſuadent qu'ils auront toute l'influence poſſible ſur la réforme qu'il eſt à ſouhaiter de faire dans la Médecine du peuple.

J'oſe en ſecond lieu, compter ſur les Seigneurs de Paroiſſe, dont les conſeils, extrêmement reſpectés par

leurs paroissiens, sont si propres à décréditer une mauvaise méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils saisiront aisément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vu de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une Cure, l'empressement qu'ils ont à faire soulager les malades de leurs villages, la générosité avec laquelle ils pourvoient à leurs besoins, me font espérer, en jugeant de ceux que je ne connois point, par ceux que je connois, qu'ils saisiront avec empressement un nouveau moyen de faire du bien dans leur voisinage. La vraie charité sent, que manque de lumieres elle peut nuire, & cette crainte la tient en suspens; mais elle saisit avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troisieme lieu, les personnes riches ou au moins aisées, que leur goût, leurs emplois ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne, où elles se réjouissent en faisant du bien, seront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a

quelques membres des trois classes que je viens d'indiquer, ils sont presque toujours informés très-promptement des maladies du lieu, parce qu'on s'adresse à eux pour du bouillon, de la thériaque, du vin, des biscuits; en un mot pour tout ce dont on croit que les malades ont besoin. A l'aide de quelques questions aux assistants, ou d'une visite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie; & par une sage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre, au lieu de thériaque; de l'orge ou du petit lait, au lieu de bouillon; ils ordonneront des lavements ou des bains de pied, au lieu de vin; & des grus à l'eau, au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut résulter de ces attentions si aisées & souvent répétées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude; mais quand elle sera détruite, la bonne s'enracinera tout aussi fortement, & j'espere que personne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il est inutile de dire que je fonde

plus d'eſpérance ſur les ſoins des Dames, que ſur ceux de leurs Epoux, de leurs Peres ou de leurs Freres : une charité plus active, une patience plus ſoutenue, une vie moins ambulante, une ſagacité que j'ai admirée chez pluſieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles obſervent avec une grande exactitude, & qu'elles démêlent les cauſes cachées des ſymptomes, avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs Praticiens ; enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, ſont autant de caracteres, qui établiſſent leur vocation ; & il y en a un grand nombre qui la rempliſſent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroit ſervir de modeles.

Les Maîtres d'école doivent encore être tous ſuppoſés avoir un degré d'intelligence ſuffiſant, pour tirer parti de cet ouvrage ; & je ſuis perſuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que non ſeulement ils cherchaſſent à connoître la maladie, c'eſt la ſeule choſe un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut ; mais encore qu'ils appriſſent

à appliquer

à appliquer les remedes. Plusieurs rasent : j'en ai vu qui saignoient, & qui donnoient des lavements avec beaucoup d'adresse ; tous apprendroient aisément à le faire, & il ne seroit peut-être pas hors de place d'introduire l'usage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils sussent saigner. Ces talents, celui de juger du degré de la fievre, d'appliquer les vésicatoires & de les panser, seroient du plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles souvent peu nombreuses, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour, la plupart n'ont point de domaines à cultiver : quel meilleur usage pourroient-ils faire de leur loisir, que de l'employer au soulagement des malades ? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix assez modique, pour n'incommoder personne ; & ce petit revenant-bon rendroit leur situation encore plus douce : outre que cette distraction les préserveroit d'être entraînés quelquefois, par facilité & par désœuvrement, à prendre le goût de la boisson. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette espece de pratique,

c'eſt que, ſoignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils ſeroient à même dans les cas graves de conſulter ceux dont on croiroit avoir beſoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs mêmes, il ne s'en trouve pluſieurs tels que j'en connois, qui, remplis de ſens, de jugement & de bonne volonté, liront avec plaiſir ce livre, le ſaiſiront & en répandront avec empreſſement les maximes.

Enfin, j'eſpere que pluſieurs Chirurgiens, répandus dans les campagnes, & qui exercent la Médecine dans leur voiſinage, voudront le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les conſeils, quoiqu'un peu différents peut-être de ceux qu'ils ont ſuivis juſqu'à préſent. Ils ſentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde; & ils ne ſe feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une ſcience, qui proprement n'eſt pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne ſe ſont jamais livrés, ſur celles d'un homme qui s'en eſt uniquement occupé, & qui a eu pluſieurs ſecours qui leur manquent.

Les Sages-femmes pourront auſſi rendre leurs ſoins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il ſeroit à ſouhaiter que généralement elles le fuſſent davantage, ſur l'art même qu'elles exercent : les exemples de maux qu'on auroit évités avec plus d'habileté, ſont aſſez fréquents pour faire deſirer qu'on pût les prévenir ; & cela ne ſeroit pas impoſſible : rien ne l'eſt, quand ceux qui ont l'autorité veulent fortement ; mais il faudroit qu'ils fuſſent inſtruits du mal, qui eſt très-preſſant.

J'ai donné les recettes des remedes les plus ſimples, & j'ai indiqué la façon de les préparer, avec aſſez de détail pour eſpérer que perſonne ne ſera embarraſſé à cet égard ; mais qu'on ne croie point que cette ſimplicité nuit à l'utilité, & qu'ils ſont moins efficaces : je déclare que ce ſont les mêmes dont je me ſers dans la ville, pour les malades les plus opulents. Cette ſimplicité eſt fondée en nature : le mêlange d'un grand nombre de drogues eſt ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux ſe borner

à celle qui eſt la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remede devient inutile.

Je n'ai donné aucun conſeil, dont l'exécution ne fût aiſée & très-praticable. L'on trouvera cependant, que quelques-uns ſont peu faits pour le gros du peuple, & je n'en diſconviens pas; mais je les ai mis, parce que je n'ai point perdu de vue les perſonnes qui, ſans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours ſe procurer un Médecin, auſſitôt, auſſi ſouvent ou auſſi long-temps qu'elles le voudroient.

Un grand nombre des remedes ſe tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer; mais il y en a cependant qui doivent ſe prendre chez les Apothicaires. J'ai marqué les prix auxquels je ſuis perſuadé que tous les Apothicaires du pays les donneront au payſan peu riche; & en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fît payer trop cher; je n'avois point cette crainte, mais pour que, voyant la modicité du prix, il ne craignît point d'aller à l'emplette.

Il aura presque toujours la dose de remede nécessaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biscuits, & d'autres choses qui le tuoient. Si le prix des remedes, tout modique qu'il est, excédoit ses facultés, sans doute les bourses des communes & des pauvres y suppléeroient: enfin il y a dans beaucoup de pays des maisons de Seigneurs, de particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remedes; sans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien distribuer les remedes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils distribuoient auparavant.

L'on objectera encore, que la plupart des campagnes sont très-éloignées des villes, & que le paysan n'est pas à portée, par-là même, de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds, qu'il y a effectivement plusieurs villages très-éloignés des villes où il y a des Apothicaires; mais si l'on en excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque

petite ville, où il ſe trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque Marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été juſques à préſent celles que j'indique; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en eſpérer le débit ; & ce ſera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu ſoin d'indiquer le temps que chaque remede pouvoit ſe garder ſans riſque. Il y en a d'un uſage très-fréquent, dont les Maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine proviſion. Je ſuppoſe auſſi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils ſeront munis des inſtruments néceſſaires aux ſoins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, un inſtrument propre à ventouſer, une ſeringue, (qui peut être remplacée par des veſſies,) fuſſent une emplette trop conſidérable, les communes pourroient la faire, & les inſtruments paſſeroient au ſucceſſeur. Il ne faut pas eſpérer que tous puiſſent ou veuillent apprendre à en faire uſage; mais un ſeul peut ſuffire aux beſoins de quelques villages voiſins, ſans que ſes devoirs en ſouffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me consulter du dehors, sans pouvoir répondre aux questions que je leur fais, & les plaintes de plusieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une personne bien portante, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans, jusques à soixante-dix, entre soixante & soixante-dix fois par minute : il se rallentit un peu quelquefois, chez les vieillards; & chez les enfants, il bat plus vîte : jusques à trois ou quatre ans, cette différence va au moins à un tiers; elle diminue ensuite peu-à-peu.

Une personne intelligente, qui aura touché souvent son pouls, & souvent celui des autres, jugera assez exactement du degré de fievre d'un malade. Si le pouls n'est que d'un tiers plus vîte, elle n'est pas extrêmement forte : elle est forte quand cette augmentation est d'une moitié; très-dangereuse,

l'on peut presque dire mortelle, quand on est parvenu au point d'avoir deux battements au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls seulement par la vîtesse, mais encore par la force ou la foiblesse, la dureté ou la mollesse, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas besoin de définir le pouls fort & le pouls foible : le fort est presque toujours d'un bon augure; & s'il l'est trop, on peut l'affoiblir : le foible est souvent fâcheux.

Si le pouls, en frappant le doigt, fait sentir un coup sec, comme si l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur; l'opposé s'appelle mou; le dernier vaut généralement mieux. Si le pouls est fort & mou, encore qu'il soit vîte, on doit conserver beaucoup d'espérances. S'il est fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation, & demande la saignée & le régime rafraîchissant. S'il est petit, vîte & dur, le danger est très-grand.

L'on appelle pouls régulier, celui dont tous les battements sont à des distances égales, dont il ne manque point de battements, (s'il en manque il est

intermittent,) & dont tous les battements ſe reſſemblent , de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort & un foible.

Tant que le pouls eſt bon ; que la reſpiration n'eſt pas embarraſſée ; que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué ; que le malade prend les remedes ; qu'ils produiſent l'effet qu'on en attend ; qu'il conſerve des forces, qu'il ſent ſon état, l'on doit eſpérer de le guérir : quand tous, ou le plus grand nombre de ces caracteres manquent, il eſt dans un preſſant danger.

Il eſt ſouvent queſtion de la tranſpiration arrêtée. L'on appelle tranſpiration, cette humeur qui ſort continuellement par les pores de la peau, & qui, quoiqu'elle ſoit peu viſible, eſt cependant très-conſidérable ; puiſque, ſi une perſonne bien portante a mangé ou bu huit livres dans un jour, il n'en ſort pas quatre par les ſelles ou par les urines, & que le reſte ſe diſſipe par la tranſpiration inſenſible. L'on ſent aiſément, que ſi une telle évacuation vient à s'arrêter, & ſi cette humeur, qui devoit ſortir par la peau, ſe jette ſur quelque partie intérieure, il peut en

résulter des maux fâcheux : c'est une des causes les plus fréquentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot ; toutes ces directions sont destinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. Je suis bien éloigné de croire qu'elles puissent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long ; & au moment où il arrive, elles doivent être mises de côté. La confiance doit être nulle ou entiere ; sur elle sont fondés les succès : c'est au Médecin à juger du mal, & à choisir les remedes ; & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a, à lui proposer d'en employer quelques autres préférablement à ceux qu'il conseille, uniquement parce qu'ils ont réussi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à peu près semblable : c'est proposer à un cordonnier de faire un soulier pour un pied, sur le modele d'un autre, plutôt que sur la mesure qu'il a prise.





AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Causes communes des Maladies du Peuple.

§. 1. LES causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne, sont 1°. l'excès du travail pendant long-temps. Quelquefois ils tombent tout d'un coup dans l'épuisement & dans un état de langueur, dont ils se guérissent

rarement: plus ſouvent ils ſont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme eſquinancie, pleuréſie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux; l'un, c'eſt d'éviter la cauſe qui les produit, mais ſouvent il eſt impoſſible; l'autre, c'eſt, lorſqu'on eſt obligé à ces excès, de les tempérer par un grand uſage de quelque boiſſon rafraîchiſſante; & ſur-tout par du petit-lait, ou du lait de beurre (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre, ou même de jus de raiſins encore verds, de groſeilles, de ceriſes: cette boiſſon ſalutaire & agréable, rafraîchit & ſoutient les forces. Je traiterai plus bas des maladies inflammatoires. L'épuiſement, quoiqu'il ait des ſymptomes fort différents de ces maladies, s'en rapproche par ſa cauſe, qui eſt un deſſéchement général. J'en ai vu guérir par l'uſage du petit-lait, enſuite des bains tiedes, & enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remedes chauds, & les nourritures ſucculentes tuent.

§. 2. Il y a une autre eſpece d'épuiſement, qu'on peut appeller épuiſement vrai, qui eſt produit par la grande pauvreté, le manque de nourriture ſuffiſante, les mauvais aliments, la mauvaiſe boiſſon, l'excès du travail; c'eſt dans ce cas où il convient de donner de bonnes ſoupes & un peu de vin: mais ce cas eſt très-rare dans ce pays; je le crois fréquent dans quelques autres, & ſur-tout dans pluſieurs Provinces de France.

§. 3. Une ſeconde cauſe très-ordinaire de maladies, c'eſt de ſe repoſer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud: l'on arrête tout-à-coup la tranſpiration, & cette humeur ſe rejettant ſur quelque partie intérieure occaſionne pluſieurs maladies très-violentes; ſur-tout des eſquinancies, des inflammations de poitrine, des pleuréſies & des coliques inflammatoires. L'on eſt toujours maître de prévenir le mal en évitant la cauſe, qui eſt une de celles qui tuent le plus de gens; mais quand il eſt fait, dès qu'on commence à ſentir les premiers ſymptomes de maladie, ce

qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours, il faut, sur le champ, se faire saigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, & boire abondamment de l'infusion tiede N°. 1. Ces secours préviennent souvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuse, si l'on cherche à se faire suer par des choses chaudes.

§. 4. Une troisieme cause, c'est l'eau froide, qu'on boit quand on a fort chaud : cette cause agit comme la précédente, mais ses suites fâcheuses sont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples; des esquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie, & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomissements, des suppressions d'urine & des angoisses inexprimables. Les meilleurs remedes sont, une ample saignée dès le commencement du mal, une abondance d'eau tiede, à laquelle on joint une cinquieme partie de lait, ou la tisane N°. 2. ou les laits d'amandes

N°. 4. le tout bu tiede ; des fomentations d'eau tiede sur la gorge ; la poitrine, le ventre, des lavements d'eau tiede & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi-bain tiede, après la saignée, a quelquefois soulagé très-promptement.

Il est bien étonnant que les laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume, dont ils connoissent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud, sur-tout s'ils doivent se reposer : il sait que, s'il les laissoit boire, peut-être ils en creveroient ; mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas, au reste, le seul exemple dans lequel il paroît faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

§. 5. Une quatrieme cause qui influe sur tout le monde, mais plus cependant sur le laboureur, c'est l'inconstance des temps. Nous passons tout-à-coup, quelquefois plusieurs fois par jour, du chaud au froid, & du froid au chaud, d'une façon plus marquée,

& plus prompte que dans le plus grand nombre des autres pays. C'eſt là ce qui rend les maladies catharales & rhumatiſmales ſi fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'eſt d'être ordinairement un peu plus vêtu que la ſaiſon ne l'exige, de prendre des habits d'hiver de bonne heure en automne, & de ne pas ſe preſſer de les quitter au printemps. Les ouvriers prudents, qui ſe déshabillent pendant le temps du travail, ont ſoin de remettre leurs habits le ſoir en ſe retirant (1). Ceux qui par négligence ſe contentent de les remporter perchés ſur leurs outils, s'en trouvent quelquefois très-mal (2). Il y a quelques

(1) Les variations dans la température de l'air, ou les changements du chaud au froid & à l'humide, qui ſont très-fréquents & ſubits dans ce pays-ci, doivent faire ſuivre aux ouvriers de tout genre, le conſeil que l'on donne ici ſur les habillements : cela eſt encore plus important dans les lieux où des rivieres, des bois, des montagnes entretiennent une humidité conſidérable, & où les ſoirées ſont froides & humides en tout temps.

(2) Il y a beaucoup d'endroits dans ce royaume où l'air eſt très-mal ſain, ſoit parce qu'il y a beaucoup d'eau qui étant ſans mouvement, ſe corrompt, & infecte l'air d'exhalaiſons putrides; ſoit parce que des montagnes ou des bois y entretiennent l'humidité, empêchent que l'air ne ſe renouvelle, & mettent

endroits, mais en très-petit nombre, où l'air eſt mal-ſain, plus par ſa nature que par ſes variations, comme à *Villeneuve*, à *Noville* ſur-tout, & dans quelques autres villages ſitués dans les marais qui bordent le Rhône : ces pays ſont ſujets à ces fievres d'accès, dont je dirai un mot ailleurs.

§. 6. Ces variations promptes amenent ſouvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud, & l'ouvrier baigné dans une ſueur chaude, eſt tout-à-coup trempé dans de l'eau fraîche ; ce qui occaſionne les mêmes maux, que le paſſage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remedes. Si le ſoleil ou un air chaud revient d'abord, il n'y a pas un grand mal ; ſi le froid dure, ſouvent pluſieurs en ſont incommodés.

Un voyageur eſt quelquefois mouillé en route, ſans pouvoir l'empêcher ; le mal n'eſt pas fort grand, moyennant qu'en arrivant il quitte ſes habits ;

ces lieux à l'abri des vents ſalutaires du Nord & de l'Eſt, qui pourroient diſſiper les exhalaiſons & l'humidité.

mais j'ai vu des pleuréſies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile que de ſe laver avec de l'eau tiede. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiede de jambes eſt très-utile. J'ai guéri radicalement des perſonnes ſujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conſeil. Le bain eſt encore plus efficace, ſi l'on fait fondre dans l'eau un peu de ſavon.

§. 7. La cinquieme cauſe à laquelle on ne penſe guere, & qui produit en effet des accidents moins violents, mais qui nuit cependant très-réellement, c'eſt l'uſage ordinaire dans preſque tous les villages d'avoir les courtines ou fumiers précisément deſſous les fenêtres : il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui à la longue ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui ſont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus; mais la cauſe n'en agit pas moins;

& ceux qui n'y ſont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impreſſion.

§. 8. Il y a des villages dans leſquels, après que les courtines ſont enlevées, on conſerve des mares dans la même place. L'effet en eſt encore plus dangereux, parce que cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laiſſe exhaler ſes vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment que les courtines. Etant allé à *Pully le grand* en 1759, à l'occaſion d'une fievre putride épidémique, qui y faiſoit des ravages, je ſentois, en traverſant le village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fuſſent la principale cauſe de cette maladie, & d'une ſemblable qui y avoit régné cinq ans auparavant. Le village eſt d'ailleurs dans une expoſition ſaine. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on prévînt ces accidents en renonçant aux mares, ou du moins en les éloignant ainſi que les fumiers, le plus qu'il eſt poſſible, du lieu que l'on habite & où l'on couche.

§. 9. L'on peut joindre à cette cauſe

le peu de ſoin que le payſan a d'aérer ſa chambre. L'on ſait qu'un air trop renfermé, occaſionne les fievres malignes les plus fâcheuſes, & le payſan ne reſpire jamais chez lui qu'un air de cette eſpece. Il y a de très-petites chambres, qui renferment jour & nuit, le pere, la mere, ſept ou huit enfants & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant ſix mois de l'année, & très-rarement pendant les ſix autres. J'ai trouvé l'air ſi mauvais dans pluſieurs de ces chambres, que je ſuis perſuadé que ſi ceux qui les habitent n'alloient pas ſouvent au grand air, ils périroient tous en peu de temps. Il eſt aiſé de prévenir les maux que cette cauſe produit, en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution ſi ſimple auroit les plus heureux effets.

§. 10. Je mets pour ſixieme cauſe l'ivrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tue en détail, dans tous les temps, & par-tout. Les miſérables qui s'y livrent, ſont ſujets à de fréquentes inflammations de poitrine & pleuréſies, qui ſouvent les

emportent à la fleur de l'âge : s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent long-temps avant l'âge de la vieilleſſe, dans toutes ſes infirmités, & ſur-tout dans l'aſthme qui les conduit à l'hydropiſie de poitrine. Leurs corps uſés par les excès, ne répondent point à l'action des remedes, & les maladies de langueur, qui dépendent de cette cauſe, ſont preſque toujours incurables. Heureuſement la ſociété ne perd rien, en perdant ces ſujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie eſt en quelque façon morte long-temps avant leur corps.

§. 11. Les aliments ſont auſſi ſouvent une cauſe de maladie pour le peuple : cela arrive, 1°. quand les grains, mal mûrs ou mal recueillis, dans les étés fâcheux, ont acquis une mauvaiſe qualité. Heureuſement cela eſt rare, & l'on peut diminuer le danger de leur uſage par quelques précautions, telles que celles de laver & de ſécher exactement la graine, de mêler un peu de vin à la pâte en la pêtriſſant, de la laiſſer lever un peu plus long-temps, &

de cuire davantage le pain. 2°. Les graines les plus belles & les mieux recueillies, s'altérent très-ſouvent dans la maiſon du payſan, ou parce qu'il ne ſe donne pas les ſoins qu'il devroit ſe donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conſerver, même d'un été à l'autre. Il m'eſt très-ſouvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maiſons, d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aiſés & connus de parer à cela avec un peu de ſoin; mais je n'entrerai là-deſſus dans aucun détail; il ſuffit de faire ſentir, que la graine étant notre principale nourriture, la ſanté ſouffre néceſſairement, quand elle n'eſt pas bonne. 3°. Avec de la bonne graine, on fait ſouvent du mauvais pain, en ne le laiſſant pas aſſez lever, en le cuiſant trop peu, & en le gardant trop long-temps. Tous ces défauts ont des ſuites fâcheuſes, pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfants & les valétudinaires (1).

(1) On a vu pluſieurs fois dans quelques Provinces de France des maladies épidémiques, accompagnées

Les tartes ou gâteaux ſont un abus du pain, qui dans quelques villages eſt porté à un point très-nuiſible. C'eſt une pâte preſque toujours mal, & ſouvent point levée, mal cuite, graſſe, & chargée de choſes ou graſſes ou aigres, qui en font un des aliments les plus indigeſtes que l'on ait inventé. Ce ſont les femmes & les enfants qui en font le plus d'uſage & auſquels ils conviennent le moins; les petits enfants ſur-tout, qui vivent quelquefois pluſieurs jours de ſuite de ces tartes, ſont hors d'état la plupart d'en faire parfaitement la digeſtion; ils contractent un principe d'obſtructions dans les viſceres du bas ventre, & d'épaiſſiſſement glaireux dans toute la maſſe des humeurs, qui les jette dans pluſieurs maladies de langueur, fievre lente, phthiſie, noueure, humeurs froides, foibleſſe pour le reſte de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal-ſain qu'une pâte mal levée, mal cuite, graſſe, & rendue aigre par l'addition

des ſymptomes les plus terribles, cauſées par l'uſage du ſeigle ergoté.

des fruits. En envisageant les tartes du côté de l'économie, on trouveroit qu'elles dérangent aussi le paysan à cet égard.

Il y a quelques autres causes de maladies, tirées des aliments, mais moins fâcheuses ou moins générales, & dans le détail desquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale; c'est que l'attention que le paysan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime; & je suis convaincu, que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, &, ce qui est aussi un avantage très-considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très-bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter, qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modele à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des causes des maladies

maladies du peuple, la conſtruction de ſes maiſons, dont un grand nombre ſont, ou appuyées contre un terrein élevé, ou un peu creuſées en terre. L'une ou l'autre de ces ſituations les rend humides; ceux qui les habitent en ſont incommodés, & s'ils ont quelques proviſions, elles ſe gâtent & deviennent une nouvelle ſource de maladies. Le Manœuvre robuſte ne ſent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuſe, mais elles agiſſent à la longue, & j'en ai vu ſur-tout les mauvais effets les plus ſenſibles ſur les femmes en couche, les enfants, & les convaleſcents. Il ſeroit fort aiſé de remédier à cet inconvénient, en élevant le ſol de la maiſon de quelques pouces au deſſus du niveau, par une couche de ſable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choſes ſemblables; & en évitant de bâtir contre un terrein plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la Police; & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtiſſent à prendre les précautions néceſſaires à cet égard. Une autre attention, qui coûteroit

encore moins, c'eſt de tourner les maiſons au midi oriental ; c'eſt l'expoſition, toutes choſes d'ailleurs égales, la plus ſalutaire & la plus avantageuſe ; cependant je l'ai vue très-ſouvent négligée, ſans qu'on pût aſſigner la moindre raiſon pour ne l'avoir pas choiſie.

Ces conſeils paroîtront peu importants aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le ſont plus qu'on ne penſe ; & tant de cauſes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conſervation.

§. 13. Le payſan boit dans ce pays 1°. de l'eau pure, 2°. du vin, 3°. du vin fait avec des poires ſauvages, ou quelquefois avec des pommes, & 4°. ce qu'il appelle de la piquette, c'eſt-à-dire, une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau eſt la boiſſon générale ; il ne boit preſque du vin que quand il eſt employé par le riche, ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne ſont pas en uſage dans tous les quartiers, l'on n'en fait pas toutes

les années, elles ne ſe conſervent que quelques mois.

Nos eaux ſont généralement aſſez bonnes ; ainſi nous avons peu beſoin de ſecours pour les purifier, & ils ſont généralement connus dans les pays où ils ſont néceſſaires (1). Les artifices

(1) La mauvaiſe qualité de l'eau eſt encore une cauſe ordinaire des maladies dans les campagnes, où les eaux ſont mauvaiſes par le terrein dans lequel elles ſe trouvent, comme lorſqu'elles coulent & repoſent ſur des bancs de coquilles, où elles le deviennent par le voiſinage ou l'égout des fumiers & des mares.

Lorſqu'on a de l'eau trouble, il ſuffit le plus ſouvent de la laiſſer en repos pour qu'elle s'éclairciſſe en dépoſant ; ſi cela n'arrive pas, ou ſi l'on a de l'eau limoneuſe, bourbeuſe, il n'y a qu'à la jeter dans un vaiſſeau rempli à moitié de ſable fin, ou à ſon défaut de craie, & l'y agiter & remuer violemment pendant quelques minutes. Quand l'agitation ſera ceſſée, le ſable en retombant au fond du vaiſſeau y entraînera les ſaletés que l'eau tient ſuſpendues : ou ce qui eſt encore mieux & très-facile, on peut approcher deux tonneaux dont l'un ſera beaucoup plus élevé que l'autre ; le plus élevé ſera rempli de ſable à moitié, on y mettra l'eau trouble, bourbeuſe, limoneuſe, elle ſe filtrera à travers ce ſable, ſortira claire par une ouverture pratiquée au fond du tonneau, & tombera dans celui qui eſt plus bas, & qui ſervira de réſervoir. Lorſque l'on a de l'eau ſeleniteuſe, c'eſt ce qu'on nomme ordinairement de l'eau dure, parce que le ſavon s'y fond difficilement, & que les ſemences farineuſes & les légumes y deviennent dures au lieu de s'amollir, il faut expoſer cette eau au ſoleil, ou la faire bouillir, & y mettre quelques légumes ou du pain grillé ou non grillé. Quand on a de l'eau corrompue, on peut la garder juſqu'à ce qu'elle ait repris ſon état naturel, qui ſuccédera à la putréfaction ; ſi on ne peut attendre, on y fera fondre un peu de ſel marin, on y

dangereux pour bonifier les mauvais vins, ne sont pas encore assez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici; & comme les nôtres ne sont pas nuisibles en eux-mêmes, ils font du mal par la quantité, plus que par la qualité. L'usage des vins de fruits & des piquettes, est peu considérable, & je n'en ai pas remarqué de mauvais effets; ainsi les boissons ne peuvent être regardées comme causes de maladies dans ce pays, qu'autant qu'on en abuse. Il n'en est pas de même dans plusieurs autres pays (1). C'est aux

mêlera du vinaigre, ou on y fera cuire quelque plante aromatique. Il arrive fort souvent que les eaux des puits publics sont infectées par un limon qui est au fond, & par des animaux qui y tombent & s'y putréfient. Il faut éviter de boire l'eau de neige aussitôt qu'elle est tombée; il paroît que c'est cette eau qui cause les goitres aux Habitants de quelques montagnes, & des coliques à beaucoup de personnes. L'eau étant d'un usage si fréquent, on doit être attentif à en avoir de bonne: la mauvaise est, après l'air, la cause la plus commune des maladies, & celle qui en produit davantage & de plus fâcheuses, elle cause souvent des Epidémies.

(1) Plusieurs personnes dans la vue de conserver leurs vins, y ajoutent du plomb en grain, ou des préparations de ce metal, de l'alun, &c. La Police générale devroit interdire, sous les plus rigoureuses peines, toutes ces falsifications qui donnent lieu aux coliques les plus vives, à des obstructions, & à une foule de maux, dont on a peine ensuite de pénétrer les causes

Médecins qui les habitent, à indiquer à leurs compatriotes les préſervatifs & les remedes néceſſaires.

& qui abrégent les jours, ou tourmentent cruellement ceux qui trop crédules tirent leurs vins de mauvaiſes ſources, ou les prennent indiſtinctement dans tous les cabarets.



CHAPITRE II.

Causes qui augmentent les maladies du Peuple. Attentions générales.

§. 14. LEs causes que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produisent les maladies; & le mauvais régime que le Peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbu d'un préjugé, qui coûte toutes les années la vie dans ce pays seul à quelques centaines de personnes; c'est que toutes les maladies se guérissent par la sueur; & que, pour procurer la sueur, il faut prendre beaucoup de choses chaudes & échauffantes, & se tenir fort au chaud. C'est une double erreur funeste à la population de l'état; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie, ils se tuent. J'ai vu des cas dans lesquels les soins qu'on s'étoit donné pour

forcer cette ſueur, avoient procuré la mort du malade, auſſi évidemment que ſi on lui avoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet. La ſueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang; elle le laiſſe plus ſec, plus épais, plus enflammé; & comme dans toutes les maladies aiguës, excepté un très-petit nombre qui ſont très-rares, il eſt déjà trop épais, elle augmente évidemment le mal. Bien-loin d'ôter l'eau du ſang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de payſan qui ne diſe, quand il a une pleuréſie ou une inflammation de poitrine, que ſon ſang eſt trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vaſe, il le trouve *noir*, *ſec*, *brûlé*, ce ſont ſes termes: comment le ſens commun ne lui dit-il pas, que bien-loin de faire ſortir l'eau d'un tel ſang par les ſueurs, il faut y en ajouter?

§. 15. Mais quand il ſeroit auſſi vrai qu'il l'eſt peu, que la ſueur eſt utile au commencement des maladies, les moyens qu'on emploie pour la procurer, n'en ſeroient pas moins mortels. Le premier, c'eſt d'étouffer

le malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de ſoins, pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre, où par-là même il eſt bientôt extrêmement corrompu; & l'on procure une telle chaleur, par le poids des couvertures, que ces deux cauſes ſeules ſont capables de produire dans un homme ſain la fievre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me ſuis ſenti ſaiſi d'une difficulté de reſpirer, en entrant dans ces chambres, que je diſſipois en faiſant ouvrir toutes les fenêtres. Les gens inſtruits devroient ſe faire un plaiſir de faire comprendre au peuple, dans les fréquentes occaſions qui s'en préſentent, que l'air nous étant plus néceſſaire que l'eau ne l'eſt au poiſſon, dès qu'il ceſſe d'être pur, notre ſanté ſouffre néceſſairement; & rien ne le corrompt plus promptement, que les vapeurs qui ſortent du corps de pluſieurs perſonnes renfermées dans une petite chambre qu'on n'aére point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux pour ſentir le danger de cette conduite. Si l'on donne

de l'air frais à ces pauvres malades, & qu'on les découvre, on voit ſur le champ la fievre, l'oppreſſion, l'angoiſſe, les rêveries diminuer.

§. 16. Le ſecond moyen qu'on emploie pour faire ſuer les malades, c'eſt de ne leur donner que des choſes chaudes, & ſur-tout de la thériaque, du vin, du faltranck, dont la plupart des herbes ou fleurs ſont dangereuſes dès qu'il y a de la fievre, & du ſafran, qui eſt encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fiévreuſes, il faut rafraîchir & tenir le ventre ouvert; tous ces remedes échauffent & reſſerrent; & l'on peut juger quel mauvais effet ils produiſent. Un homme bien portant tomberoit infailliblement dans une fievre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de thériaque, de faltranck, que le payſan prend quelquefois lorſqu'il eſt déjà attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir? Auſſi il en meurt, & quelquefois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples, il y a quelques années, dans un autre ouvrage; ils ſont jour-

naliers, & malheureuſement chacun peut en voir autour de ſoi.

§. 17. L'on me dira peut être que ſouvent les maladies ſe guériſſent par la ſueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds que la ſueur guérit, il eſt vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fauſſes pleuréſies, quelques autres douleurs de rhumatiſme, quelques fluxions; mais c'eſt ſeulement quand ces maladies dépendent uniquement d'une tranſpiration arrêtée, que la douleur ſe déclare tout de ſuite, & que ſur le champ, avant que la fievre ait épaiſſi & enflammé les humeurs, ou qu'il ſe ſoit formé quelqu'engorgement, on donne quelques boiſſons chaudes, comme du faltranck & du miel, qui en rétabliſſant la tranſpiration enlevent la cauſe du mal. Alors même il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le ſang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la ſueur; & la fleur de ſureau me paroît préférable au faltranck. La ſueur eſt auſſi utile dans les maladies, quand à force de boire on en a détruit les

caufes : elle fert alors à entraîner avec elle une partie des humeurs maladives, après que les plus groffieres ont paffé par les felles & par les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le fang, & qui y eft devenue fuperflue. Il eft à cette époque extrêmement important de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence ; il y auroit fouvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire fuer dans le commencement ; & cette fueur, fi on l'arrête, fe rejettant fur quelque partie intérieure, produit fouvent une nouvelle maladie plus dangereufe que la premiere. Il faut donc être auffi attentif à ne pas arrêter imprudemment la fueur qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement ; celle-là eft prefque toujours utile, celle-ci prefque toujours dangereufe. D'ailleurs, fi elle étoit néceffaire, on s'y prendroit très-mal pour la faire venir, puifqu'en échauffant fi fort les malades, on allume une fievre prodigieufe, on les met en feu, & la peau

reſte extrêmement ſeche. L'eau tiede eſt le meilleur des ſudorifiques.

Si les malades ſuent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un ſoulagement de quelques heures, bientôt ces ſueurs finiſſent, ſans que la réitération des mêmes remedes puiſſe les rappeller. On double les doſes, on augmente l'inflammation, le malade meurt dans des angoiſſes horribles, & avec une inflammation générale. L'on attribue ſa mort à ce qu'il n'a pas aſſez ſué ; pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop ſué au commencement, & de ce qu'il a pris des remedes ſudorifiques & du vin. Il y a long-temps qu'un habile Médecin Suiſſe a averti ſes compatriotes, que le vin leur étoit mortel dans les fievres ; je le réitere, mais je crains fort que ce ne ſoit avec auſſi peu de ſuccès.

Le payſan, qui naturellement n'aime pas le vin rouge, le boit en maladie par préférence, & c'eſt un grand mal, parce que le vin rouge empêche les ſelles plus que le vin blanc, n'aide pas autant les urines, & augmente la force des

vaiſſeaux & l'épaiſſiſſement du ſang, qui ſont déjà trop conſidérables.

§. 18. L'on augmente encore tous leurs maux par les aliments qu'on leur donne. La maladie affoiblit néceſſairement, & la folle crainte que le malade ne meure de foibleſſe, porte à lui donner des aliments, qui en augmentant ſa maladie, le tuent par la fievre. Cette crainte eſt abſolument chimérique; jamais la foibleſſe n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être pluſieurs ſemaines à l'eau, & ſont bien plus forts au bout de ce terme, que ſi on les avoit nourris, parce que, bien-loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par-là même le malade eſt plus foible.

§. 19. Dès qu'il y a de la fievre, l'eſtomac ne digere plus; tout ce qu'on avale ſe corrompt, & devient une ſource de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie; ainſi tout ce qu'on prend devient un vrai poiſon qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre

de la nourriture, perdre leurs forces & tomber dans l'angoiſſe & dans les rêveries, à meſure qu'ils avalent.

§. 20. On leur fait du mal, non ſeulement par la quantité de la nourriture, mais auſſi par ſa qualité. On leur fait avaler des bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biſcuits, de la viande s'il leur reſte la force & le courage de la mâcher; il faut abſolument qu'ils ſuccombent ſous le poids de toutes ces vilenies. Si l'on donne à un homme ſain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il eſt attaqué par des accidents violents, comme s'il avoit pris du poiſon, & c'en eſt réellement; il a des vomiſſements, des angoiſſes, une diarrhée horrible, de la fievre, du délire, des taches pétéchiales, qu'on appelle ici le pourpre. Quand on donne ces aliments bien conditionnés à un fiévreux, la chaleur & les matieres corrompues qui ſont déjà dans ſon eſtomac, les ont bientôt pourris, & au bout de quelques heures ils produiſent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'eſt une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & conſtatée par ſes ſucceſſeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'eſtomac, plus on lui donne d'aliments, plus on l'affoiblit. Ces aliments gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, ſont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie. Ceux qui ſavent obſerver, remarquent conſtamment, que quand un fiévreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fievre, & il eſt par-là même plus foible. Donner un tel bouillon à la viande bien frais, à un homme qui a beaucoup de fievre ou de matieres corrompues dans l'eſtomac, c'eſt précisément lui rendre le même ſervice que ſi on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon pourri.

§. 22. Je dois le dire, ce préjugé mortel, qu'il faut ſoutenir les malades par de la nourriture, eſt encore trop répandu parmi les perſonnes mêmes que leurs talents & leur éducation devroient ſouſtraire à des erreurs auſſi

groſſieres que celle-là. Il ſeroit bien heureux pour le genre humain, & le terme de ſes jours ſeroit en général bien plus long, ſi l'on pouvoit lui perſuader cette vérité ſi bien démontrée en Médecine, c'eſt que les ſeules choſes qui puiſſent fortifier un malade, ſont celles qui peuvent affoiblir la maladie; mais l'opiniâtreté eſt inconcevable à cet égard; elle eſt un ſecond fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périſſent dans les campagnes, il y en a ſouvent plus des deux tiers qui auroient guéri, ſi mis ſimplement dans un endroit où ils fuſſent à l'abri des injures de l'air, ils euſſent eu de l'eau fraîche en abondance; mais les ſoins mal-entendus dont je viens de parler, n'en laiſſent réchapper aucun.

§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible dans cet acharnement à échauffer, deſſécher & nourrir les malades, c'eſt qu'il eſt totalement oppoſé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur dont ils ſe plaignent, la ſéchereſſe de la peau, des levres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur

l'ardeur qu'ils ont pour les choſes rafraîchiſſantes, le plaiſir, le bien que leur fait l'air frais, ſont des ſignes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraîchir par toute ſorte de moyens. Leur langue ſale, qui prouve que l'eſtomac eſt dans le même état, leur dégoût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les aliments, & ſurtout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par deſſus & par deſſous, ſouvent celle de leurs ſelles, prouvent que tout leur intérieur eſt plein de matieres corrompues, qui corrompront tous les aliments qu'on y mettra, & que tout ce qu'il y a à faire, c'eſt de délayer ces matieres par des torrents de boiſſons rafraîchiſſantes, qui les diſpoſent à être évacuées aiſément (1). Je le redis,

(1) Quoiqu'il ſoit hors de doute que dans les fievres putrides & inflammatoires, les malades doivent boire abondamment des tiſanes délayantes & rafraîchiſſantes, afin de calmer l'ardeur de la fievre & de préparer les matieres corrompues à l'évacuation; cependant il pourroit y avoir un excès nuiſible en cela, comme en toute autre choſe. Une trop grande quantité de ces boiſſons, fatigueroit en effet le malade, par ſon poids ſur l'eſtomac, & par le relâchement exceſſif auquel elle donneroit lieu. La nature a marqué heureuſement les bornes auxquelles on doit s'arrêter; tout le monde peut les reconnoître.

& je ſouhaite qu'on y faſſe attention, tant qu'on a un goût d'amertume ou de pourriture, qu'on a du dégoût ou que l'haleine eſt mauvaiſe, qu'on a de la chaleur & de la fievre, que les ſelles ſont puantes, & les urines rouges ou peu abondantes, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choſes entrent, la thériaque, le vin, toutes les choſes chaudes ſont de vrais poiſons.

§. 24. Je paroîtrai peut-être outré au public & à quelques Médécins; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui obſervent les effets de chaque choſe, trouveront au contraire, que bien-loin d'outrer, j'expoſe foiblement leur ſentiment, qui eſt celui de tous les bons Médecins depuis plus de deux mille ans; celui que la raiſon approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens

Le malade, à qui il eſt avantageux de boire, eſt altéré, a la langue ſeche, & en éprouve le beſoin, s'il n'écoute aucun préjugé. Celui au contraire que l'on ſurcharge trop de boiſſons, les refuſe toutes. En général on doit choiſir parmi les boiſſons utiles aux malades, celles qui leur ſont le plus agréables, leur en offrir ſouvent, mais ſans jamais faire violence à leur goût, & à leur deſir.

de combattre, coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que, lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'on a fait pour cela, le mal n'eſt pas fini, & les effets des aliments & des remedes échauffants ſont de lui laiſſer le germe de quelque maladie de langueur, qui ſe fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait acheter la mort qu'il deſire, par de longues ſouffrances.

§. 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique; c'eſt de purger un malade, ou de lui donner l'émétique dès le commencement de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas dans leſquels les évacuants, au commencement du mal, conviennent & ſont néceſſaires, ces cas ſeront indiqués dans d'autres chapitres; mais tant qu'on ne les connoît pas, il faut établir comme une regle générale, que ces remedes ſont nuiſibles à cette époque; ce qui eſt vrai le plus ſouvent, & toujours quand les maladies ſont purement inflammatoires.

§. 27. L'on eſpere, par leurs ſecours, d'enlever les embarras de l'eſtomac, la cauſe des envies de vomir, de la mauvaiſe bouche, de la ſoif, du mal-aiſe, & de diminuer le levain de la fievre; mais on ſe trompe le plus ſouvent, parce que les cauſes de ces accidents ne ſont point ordinairement de nature à céder à ces évacuations. La tenacité des ordures qui ſont ſur la langue, doit nous faire juger de celles qui tapiſſent l'eſtomac & les inteſtins. L'on a beau la laver, la gargariſer, la racler, tout eſt inutile; ce n'eſt qu'après avoir fait boire le malade pendant pluſieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fievre & la viſcoſité des humeurs, qu'on peut enlever ce ſédiment, qui ſe détache même peu à peu de lui-même; le mauvais goût ſe diſſipe, la langue redevient belle, la ſoif ceſſe. L'hiſtoire de l'eſtomac eſt la même que celle de la langue; aucun ſecours ne peut le nettoyer dans les commencements; mais en donnant beaucoup de remedes délayants & rafraîchiſſants, il ſe nettoie lui-même, & les envies de vomir, les rapports,

l'inquiétude paſſent naturellement & ſans purgatifs.

§. 28. Non ſeulement on ne fait point de bien par ces remedes, mais on fait un mal très-conſidérable, en appliquant des remedes âcres & irritants, qui augmentent la douleur & l'inflammation, qui attirent les humeurs ſur ces parties, où il y en a déjà trop, qui n'évacuent point la cauſe de la maladie, parce qu'elle n'eſt pas prête à être évacuée, qu'elle n'eſt pas mûre; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang, qui par-là même reſte plus épais; qui évacuent la partie utile, & laiſſent la nuiſible.

§. 29. L'émétique ſur-tout donné dans une maladie inflammatoire, & même inconſidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la ſaignée, & les avoir délayées par d'abondantes boiſſons, produit les plus grands maux; des inflammations de l'eſtomac, des poumons, du foie, des ſuffocations, des phrénéſies. Les purgatifs occaſionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux qui conduit à la

mort. Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'aient fait voir quelques exemples. L'effet de ces remedes, dans ces circonstances, est le même que celui du sel & du poivre, qu'on mettroit sur une langue seche, enflammée & sale, pour l'humecter & la nettoyer.

§. 30. Il n'y a personne qui avec du bon sens ne soit en état de sentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre ; & il y auroit de la prudence pour ceux mêmes qui ne sentiroient pas la solidité de cet avis, à ne pas les braver, & les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important ; & dans une matiere qui leur est étrangere, ils doivent, sans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'est pas moi que je veux qu'on écoute, ce sont les plus grands Médecins dont je ne suis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades de manger, de s'étouffer, & de boire des choses échauffantes qui enflamment

leur fievre ? Quel avantage peut-il nous revenir, de nous oppoſer au fatal torrent qui les entraîne ? Quelle raiſon peut perſuader, que des milliers de gens pleins de génie, de ſavoir, d'expérience, qui paſſent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les ſoigner & à obſerver tout ce qui leur arrive, ſe font illuſion & ſe trompent ſur l'effet des aliments, du régime, des remedes ? Peut-il entrer dans des têtes ſenſées, qu'une garde qui conſeille un bouillon, un œuf, un biſcuit, mérite plus de confiance qu'un Médecin qui les défend ? Il n'y a rien de plus déſagréable pour celui-ci, que d'être obligé de diſputer continuellement pour ces miſeres, & de craindre toujours que des ſoins mortellement officieux ne détruiſent, par des aliments qui augmentent toutes les cauſes du mal, l'effet de tous les remedes qu'il emploie pour les combattre, & n'enveniment la plaie à meſure qu'il la panſe. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger ; c'eſt l'aſſaſſiner par tendreſſe.

CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire dans les commencements des maladies. Diette des maladies aiguës.

§. 31. J'Ai fait voir les dangers du régime & des principaux remedes qu'on emploie généralement parmi le peuple. Je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire, ſans aucun riſque, dans les commencements des maladies aiguës quelconques, & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce traité, doivent faire attention à ce chapitre; parce que dans le reſte de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne parlerai du régime que quand la maladie en exigera un différent de celui que je détaillerai actuellement; & quand je dirai, *qu'il faut mettre un malade au régime*, cela ſignifiera qu'il faut le traiter de la façon preſcrite dans ce chapitre; & l'on fera

tout

tout ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux aliments, à la boiſſon, aux lavements, excepté quand je preſcrirai expreſſément autre choſe, comme d'autres tiſanes ou d'autres lavements.

§. 32. La plupart des maladies, (j'entends toujours aiguës ou fiévreuſes) s'annoncent ſouvent, quelques ſemaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par quelques dérangements dans la ſanté; comme un léger engourdiſſement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de peſanteur d'eſtomac, plus de facilité à ſe fatiguer, quelques embarras de tête, un ſommeil plus peſant, mais moins tranquille & qui ne répare pas les forces comme auparavant, moins de gaieté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une diſpoſition au froid, plus de facilité à ſuer, quelquefois la ceſſation des ſueurs ordinaires. L'on peut, à cette époque, prévenir, ou au moins diminuer conſidérablement les maux les plus fâcheux, par des attentions aiſées que je réduis à quatre.

1°. Renoncer à tout travail violent, mais continuer cependant un exercice très-doux.

2°. Se réduire à très-peu ou à point d'aliments ſolides, renoncer ſur-tout entiérement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin.

3°. Boire abondamment, c'eſt-à-dire, au moins un pot & demi, ou deux pots par jour, par petits verres de demi-heure en demi-heure, de la tiſane (N°. 1. ou 2.) & même d'eau tiede, ſur chaque pot de laquelle on mettroit un demi-verre de vinaigre. Il n'y a perſonne à qui ce dernier ſecours puiſſe manquer. Si l'on n'avoit pas du vinaigre, on boiroit l'eau tiede pure, & l'on mettroit ſur chaque pot quinze ou vingt grains de ſel de cuiſine. Ceux qui auroient du miel, feroient très-bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit auſſi employer avec ſuccès, une infuſion de fleur de ſureau ou de tilleul. Le petit-lait, bien clair, peut également ſervir.

4°. Prendre des lavements d'eau tiede ou celui qui eſt indiqué (N°. 5.) En ſuivant cette méthode, on a ſouvent coupé racine aux maladies les plus graves; & lorſqu'on ne peut pas les empêcher de paroître, au moins on les rend plus douces, & l'on en diminue beaucoup le danger.

§. 33. Malheureuſement l'on ſuit une méthode toute contraire. Dès qu'on ſent ces dérangements, l'on ſe borne à ne manger que de la viande, des œufs, du bouillon; l'on renonce aux jardinages & aux fruits, qui ſeroient ſi utiles, & l'on boit, pour ſe fortifier l'eſtomac & chaſſer les vents, du vin ou quelques liqueurs, qui ne fortifient que la fievre, & ne chaſſent que les reſtes de la ſanté. L'on empêche par-là toutes les évacuations, l'on ne détrempe point les matieres qui occaſionnent la maladie, on ne les rend point propres à être évacuées; au contraire, elles deviennent plus âcres & plus difficiles à être emmenées; au lieu que la quantité d'une boiſſon délayante & rafraîchiſſante, détrempe & détache toutes les matieres étrangeres, elle éclaircit le ſang, & au bout de quelques jours, tout ce qu'il y avoit de nuiſible s'évacue par les ſelles, par les urines, ou par les ſueurs.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade eſt déjà ſaiſi par ce froid plus ou moins violent qui précede preſque toutes les

maladies, & qui est ordinairement accompagné d'un accablement total, & de douleurs dans tout l'extérieur du corps, il faut ou le mettre au lit, s'il ne peut pas rester debout, ou qu'il se tienne tranquillement assis un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive tous les quarts d'heure un petit verre chaud de la boisson (N°. 1 ou 2,) ou si elle manque, de quelqu'une de celles dont j'ai parlé §. 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid; mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir dès qu'il diminue, afin que quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que leurs couvertures ordinaires; il seroit même à souhaiter qu'ils eussent moins. Les paysans couchent sur une couette & sous un duvet qui est ordinairement d'un poids immense, & la chaleur que donne la plume est très-fâcheuse pour les fiévreux; cependant comme ils y sont accoutumés, on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année, mais pendant les chaleurs, ou toutes les fois que la fievre est extrê-

mement forte, ils doivent coucher ſur la paillaſſe, ils en ſeront infiniment mieux, & rejetter le duvet, pour ne ſe couvrir que de draps ou de quelque autre choſe moins dangereuſe que la plume. L'on ne peut croire que quand, comme moi l'on en a été témoin, combien l'on ſoulage le malade en lui ôtant ſon duvet. Le mal prend ſur le champ une nouvelle face.

§. 36. Dès que la chaleur eſt venue, & que la fievre eſt bien déclarée, l'on doit pourvoir au régime du malade.

1. Il faut avoir ſoin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop ; qu'il y ait le moins de monde, & qu'on y faſſe le moins de bruit poſſible ; que perſonne ne parle au malade ſans néceſſité. Il n'y a rien qui augmente plus la fievre & faſſe plus rêver, que trop de perſonnes dans la chambre & ſurtout auprès du lit : elles gâtent l'air, elles en empêchent le renouvellement, & la variété des objets occupe le cerveau. Il faut, quand le malade a été à la ſelle ou qu'il a uriné, emporter ces excréments le plutôt poſſible. Il faut néceſſairement ouvrir les fenêtres ſoit

& matin, au moins un quart d'heure chaque fois, & ouvrir en même temps une porte afin que l'air ſe renouvelle. Mais comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air ſur le malade, on tirera dans le même temps les rideaux de ſon lit, & s'il n'en avoit point, on en fait, dans le moment, en mettant autour de lui des chaiſes avec quelques habits qui le garantiſſent. Si la ſaiſon eſt extrêmement rigoureuſe, il ſuffit d'ouvrir quelques minutes chaque fois; en été, il faut qu'il y ait au moins une fenêtre ouverte jour & nuit (1). Il eſt auſſi très-utile de brûlet un peu de vinaigre ſur une pelle rouge, cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre eſt brûlant, & que le malade en eſt fort incommodé, on peut arroſer de temps en temps le plancher, & mettre dans la chambre quel-

(1) Il ſeroit très-dangereux de laiſſer les fenêtres ouvertes pendant toute la nuit dans les pays chauds; on ſait même qu'en quelques endroits cette pratique ſeroit mortelle.

Dans l'été, ſur-tout ſi le vent du midi regne, s'il y a beaucoup de ſerein & d'humidité, on ne doit point, à notre avis, tenir une fenêtre ouverte pendant toute la nuit; il faut ſe contenter de renouveller l'air de la chambre de temps en temps, & lorſqu'on s'apperçoit d'une mauvaiſe odeur, ou d'une trop grande chaleur.

ques grosses branches de saule ou de frêne qui trempent dans des sceaux d'eau.

§. 37. 2. Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de solide; mais on peut lui préparer par-tout & en tout temps la nourriture suivante, qui est une des plus saines, & sans contredit la plus simple. Prenez une demi-livre de pain, la grosseur d'une noisette de beurre, ou même point, & un pot d'eau; faites cuire le tout jusqu'à ce que le pain soit presque entiérement défait; on le passe, & l'on en donne une demi-quartete au malade de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement, si la fievre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des grus, de l'orge, des pois, de l'abermel, du ris, peuvent en prendre cuits de la même façon, avec quelques grains de sel (1).

(1) On donne à Lyon des bouillons de viande aux malades; on les donne en général trop forts & trop souvent. Cet abus, contre lequel les Médecins ne cessent de s'élever, entraîne avec lui mille maux. Si les malades étoient réduits à leur seul instinct, ils refuseroient ces bouillons. L'abus de leur raison les rend plus malheureux que les brutes.

Nous ne saurions trop recommander de faire les bouillons légers avec le mouton, le veau & peu ou

§. 38. L'on peut auſſi leur permettre, au lieu de ces eſpeces de ſoupes, des fruits d'été cruds, & en hiver des pommes cuites, ou des prunes & des ceriſes ſeches & cuites. Les gens inſtruits ne ſeront pas ſurpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aiguës; ils en voient les ſuccès tous les jours; ce conſeil ne révoltera que ceux qui ſont encore trop imbus des anciens préjugés; mais en réfléchiſſant, ils ſentiront que ces fruits qui déſaltérent, rafraîchiſſent, abattent la fievre, corrigent la bile corrompue & échauffée, entretiennent la liberté du ventre & font couler les urines, ſont l'aliment le plus convenable pour les fiévreux. Auſſi ils les deſirent ardemment; & j'en ai vu pluſieurs qui ne s'étoient guéris, qu'en mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils deſiroient avec paſſion, & qu'on leur refuſoit. Ceux qui ne ſentiront pas ces raiſons, peuvent au moins hazarder un eſſai ſur ma parole; leur propre expérience les convaincra

point de bœuf, ſans volaille, ſur-tout dans le commencement des maladies. Nous préférerions même ſouvent ceux que M. Tiſſot preſcrit ici avec du pain & du beurre.

bientôt de l'utilité de cette eſpece d'aliment. L'on peut donc hardiment donner dans toutes les fievres continues des ceriſes, des griottes, des fraiſes, des raiſins de mars, des framboiſes, des mûres; mais il faut que tous ces fruits ſoient très-mûrs. Les pommes, les poires, les prunes ſont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques eſpeces de poires extrêmement aqueuſes, telles que le doyené, les différentes eſpeces de beurré, le ſaint-germain, la virgouleuſe, le ſucré verd, la royale d'été, qu'on peut employer; on peut auſſi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau. J'ai vu cette derniere boiſſon déſaltérer un malade mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'eſt de n'en pas prendre de groſſes quantités à la fois, ſans quoi l'eſtomac feroit ſurchargé, & le malade ſouffriroit; mais ſi l'on en prend ſouvent & peu, il n'y a rien de plus ſalutaire. Ceux que leur ſituation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent

également en manger les cœurs avec ſuccès ; il faut rejetter l'écorce qui échauffe.

§. 39. 3. L'on doit faire uſage d'une boiſſon qui déſaltere, abatte la fievre, délaye, relâche & aide les évacuations par les ſelles, les urines & la tranſpiration. Toutes celles dont j'ai parlé dans les chapitres précédents, réuniſſent toutes ces qualités. L'on peut auſſi mettre un verre, ou un verre & demi du jus des fruits dont je viens de parler, dans un pot d'eau.

§. 40. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour, ſouvent & peu à la fois, c'eſt-à-dire, un verre tous les quarts d'heure. Il faut que la boiſſon ait perdu le grand froid.

§. 41. 4. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois du ventre, ſi les urines ne ſont pas abondantes, ou ſi elles ſont rouges, ſi le malade rêve, ſi la fievre eſt forte, les maux de tête & de reins conſidérables, le ventre douloureux, les envies de vomir fréquentes, il faut donner un lavement

(N°. 5.) au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remede ; il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies fiévreuses, sur-tout dans les cas que je viens d'indiquer, & un lavement soulage ordinairement plus que si on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. L'usage des lavements dans les différentes maladies, sera déterminé en parlant de chacune ; mais il ne faut jamais les donner dans le moment où le malade a une sueur qui le soulage.

§. 42. 5. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il se tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il le peut ; mais au moins une demi-heure. Cela diminue la fievre, le mal de tête & les rêveries. Il faut éviter de lever le malade pendant qu'il auroit une sueur de nature à le soulager ; mais ces sueurs ne viennent jamais que sur la fin des maladies, & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6. On lui raccommodera son lit tous les jours pendant qu'il sera

levé, & l'on changera les linges, tant du lit que du malade, tous les deux jours si on le peut. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui est très-dangereuse. On craint de sortir le malade du lit, on le laisse dans des linges pourris, chargés de corruption, & qui par-là, non seulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractere de malignité. Je le réitere, rien n'entretient la fievre & les rêveries, comme de ne point sortir du lit & de ne point changer de linge; & j'ai fait cesser par ce double moyen, sans aucun autre secours, des rêveries qui duroient depuis douze jours sans interruption. L'on dit que le malade est trop foible, mais c'est une mauvaise raison; il faut qu'un malade soit presque mourant pour ne pas soutenir cette opération, qui lors même qu'il l'éprouve pour le moment, augmente ses forces, & diminue ses maux d'abord après. Un avantage que les malades retirent du séjour hors du lit, c'est que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on

en voit quelquefois qui n'urinent point du tout, ſi on ne les ſort pas du lit.

Il y a un très-grand nombre de maladies aiguës que ce ſeul régime guérit radicalement, & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas, les remedes ſont le plus ſouvent inutiles. Il ſeroit à ſouhaiter que le peuple ſût que l'on ne peut pas bruſquer les maladies ; qu'elles doivent avoir un certain cours, & que l'uſage des remedes violents qu'il aime à employer, peut bien les abréger en le tuant, mais ne guérit jamais plus vîte, & au contraire rend la maladie plus fâcheuſe, plus longue, plus opiniâtre, & laiſſe ſouvent des ſuites qui le font languir toute ſa vie.

§. 44. Ce n'eſt pas aſſez de bien conduire la maladie, il faut encore ſoigner la convaleſcence qui eſt toujours un état de foibleſſe, & par-là même de langueur. Le même préjugé qui tue les malades en les forçant à manger pendant que la maladie eſt dans ſa force, s'étend ſur la convaleſcence, & la rend fâcheuſe & lon-

gue, ou produit des rechûtes quelquefois mortelles, ſouvent des maux chroniques. A meſure que la fievre diminue, on peut inſenſiblement augmenter la quantité de la nourriture; mais tant qu'il en reſte, il convient de s'en tenir aux aliments que j'ai indiqués: Dès qu'elle eſt finie, on peut paſſer à des aliments différents, & prendre un peu de viande blanche moyennant qu'elle ſoit tendre, du poiſſon, un peu de bouillon, quelques œufs, du vin trempé. Ces aliments, qui ſont utiles & ſervent à réparer les forces, quand on en uſe modérément, retardent la guériſon, dès qu'on en prend un peu trop; parce que l'eſtomac étant extrêmement affoibli par la maladie & par les remedes, n'eſt capable que d'une très-petite digeſtion; & ſi on lui donne au-de-là de ſes forces, tout ce qu'on prend ne ſe digere point, mais ſe corrompt (1). Il ſurvient de

(1) Les convaleſcents ne doivent jamais oublier qu'ils ont toujours beaucoup plus d'appétit, que de beſoin & de force pour digérer; que c'eſt à leur beſoin combiné avec la force de leur eſtomac, à déterminer la quantité d'aliments qu'ils peuvent prendre ſans s'incommoder, & que quoique le préjugé populaire ſoit que dans la convaleſcence, il faut manger peu & ſouvent, ils ne doi-

fréquents retours de fievre, un abattement continuel, des maux de tête, un assoupissement sans pouvoir dormir, des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de l'inquiétude, de la mauvaise humeur, des vomissements, des diarrhées, des obstructions, quelquefois une fievre lente & des dépôts de pus.

L'on prévient tous ces maux en se contentant de très-peu d'aliments ; & si l'on veut fortifier un convalescent, il faut le tenir à une diete légere. Ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'est que ce que l'on digere. Le convalescent qui avale peu, le digere & se fortifie ; celui qui avale beaucoup, ne le digere pas, & bien-loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu.

§. 45. L'on peut réduire au petit nombre de regles suivantes, ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies aiguës, & empêcher qu'elles ne laiss-

vent faire entrer de nouveaux aliments dans leur estomac, que lorsque ceux du repas précédent seront bien digérés.

ſent quelques vices dans la ſanté.

1. Que les convaleſcents comme les malades prennent très-peu à la fois, & fréquemment.

2. Qu'ils ne prennent jamais qu'une ſorte d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas trop ſouvent.

3. Qu'ils mâchent avec beaucoup de ſoin tout ce qu'ils prennent de ſolide.

4. Qu'ils diminuent la quantité de la boiſſon. La meilleure, pour le général, eſt de l'eau, avec un quart ou un tiers de vin blanc.

Une trop grande quantité de boiſſon à cette époque, empêche l'eſtomac de reprendre ſes forces, nuit à la digeſtion, entretient la foibleſſe, augmente le penchant à l'enflure des jambes, quelquefois même occaſionne une fievre lente, & jette le malade dans une langueur.

5. Qu'ils ſe promenent le plus ſouvent qu'ils pourront, à pied, en voiture, à cheval. Ce dernier exercice eſt le plus ſalutaire de tous, & les trois quarts des laboureurs, qui ſont à même dans ce pays de ſe procurer

cet avantage ſans qu'il leur en coûte rien, ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en faire uſage, doivent monter avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jour, & jamais après. L'exercice pris avant le repas fortifie les organes de la digeſtion, qui enſuite ſe fait mieux; ſi on le prend après, il la trouble.

6. Comme ordinairement ils ſont moins bien le ſoir, il faut qu'à ces heures ils prennent très-peu d'aliments; leur ſommeil en ſera plus tranquille, & les réparera mieux.

7. Ils ne doivent reſter au lit que ſept ou huit heures.

8. L'enflure des jambes qui ſurvient preſqu'à tous, n'eſt pas dangereuſe, & ſe diſſipe d'elle-même quand ils ſont ſobres & qu'ils prennent du mouvement.

9. Il n'eſt pas néceſſaire qu'ils aillent tous les jours du ventre; mais il ne faut pas qu'ils ſoient reſſerrés plus de deux ou trois jours; & ſi cela arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le troiſieme jour, & même

plutôt si l'on voyoit que la constipation leur occasionnât de la chaleur, des gonflements, de l'inquiétude, des maux de tête.

10. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si l'estomac est dérangé, s'ils ont de temps en temps un peu de fievre, ils prendront trois prises par jour du remede N°. 14, qui rétablit les digestions, rappelle les forces & chasse la fievre.

11. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop-tôt leur travail. Cette mauvaise coutume empêche journellement plusieurs paysans de se remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premieres forces. Pour n'avoir pas su se reposer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais aussi robustes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant, & ce travail précoce leur fera perdre dans la suite, chaque semaine de leur vie, plus de temps qu'ils n'en ont gagné une seule fois. Je vois tous les jours des laboureurs, des vignerons, des manœuvres languissants; presque tous datent le commencement de leurs langueurs depuis quelque maladie ai-

guë, qui par le manque de ménagement dans la convalefcence, n'a pas été bien guérie. Un repos de fept ou huit jours de plus leur auroit épargné toutes ces infirmités ; mais c'eft ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple dans ce cas, & dans beaucoup d'autres, ne fait calculer que pour le jour, & n'étend point fes vues au lendemain ; il ne fait faire aucun facrifice à l'avenir ; il en faut cependant pour fe le rendre favorable.



CHAPITRE IV.

Inflammation de Poitrine

§. 46. L'Inflammation de poitrine ou Péripneumonie, ou Fluxion de poitrine, eſt une inflammation du poumon, & plus ordinairement d'un ſeul de ſes côtés. Les ſignes qui la font connoître, ſont un friſſon plus ou moins long, pendant lequel le malade eſt quelquefois fort inquiet & angoiſſé, ſymptome eſſentiel, & qui m'a ſervi plus d'une fois à diſtinguer cette maladie à coup sûr dès ſon premier moment; la chaleur qui ſuit le friſſon, & qui pendant quelques heures eſt ſouvent mêlée de retour de froid; le pouls eſt vîte, aſſez fort, médiocrement plein, dur & réglé quand le mal n'eſt pas violent; petit, mol, irrégulier quand la maladie eſt très-grave; un ſentiment légérement douloureux dans l'un des côtés de la

poitrine ; quelquefois une eſpece de ſerrement ſur le cœur ; d'autres fois des douleurs dans tout le corps, ſurtout le long des reins ; de l'oppreſſion, au moins le plus ſouvent, car quelquefois il y en a peu ; la néceſſité d'être preſque toujours couché ſur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement ſur les côtés ; une toux quelquefois ſeche, & alors elle eſt plus douloureuſe, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de ſang, ſouvent de ſang pur ; une douleur ou au moins une peſanteur de tête ; ſouvent des rêveries, preſque toujours le viſage rouge ; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui eſt d'un fâcheux préſage, les levres, la langue, le palais, la peau ſeche, l'haleine chaude, les urines peu abondantes & rouges dans les commencements ; plus abondantes, moins rouges, & dépoſant beaucoup de ſédiment dans la ſuite ; fréquemment de l'altération ; quelquefois des envies de vomir dans le commencement, qui en impoſant

à gens peu inſtruits, ont ſouvent porté à donner un émétique qui eſt mortel, ſur-tout à cette époque (1) : une chaleur univerſelle ; un redoublement

(1) Lorſque l'inflammation de poitrine eſt ſimple, ſans aucun amas d'aliments corrompus & de glaires dans l'eſtomac, ce qu'on connoît par l'abſence des ſymptomes ſuivants, les émétiques ſont un remede très-nuiſible ; en irritant & mettant l'eſtomac en convulſion, ils augmentent la fievre, la chaleur, la couenne inflammatoire du ſang & la maladie ; mais lorſque des envies de vomir fréquentes & preſſantes, une amertume dans la bouche, des renvois aigres & glaireux, une langue ſalie & humide, joints à une nourriture trop ſucculente & trop abondante, une vie ſédentaire dans un air chargé de vapeurs aqueuſes qui facilite peu les digeſtions & la tranſpiration, pendant que le malade jouiſſoit de ſa ſanté, annoncent que les amas de matiere putride dans l'eſtomac ſont la cauſe de la plus grande partie des ſymptomes ; de petites doſes de Kermès minéral, ou à ſon défaut de tartre ſtybié, mêlés, ſi l'on veut en adoucir encore l'action, avec un peu de manne, qui excitent en même temps la ſueur, ſont un remede auſſi admirable que dangereux dans le cas précédent. Il eſt même des épidémies, des pays, (comme à Lyon où on mange beaucoup, où les brouillards fréquents relâchent les fibres, ralentiſſent la tranſpiration & les digeſtions), dans leſquels cette putridité des premieres voies accompagne très-ſouvent les inflammations de poitrine, & où l'uſage des émétiques après les premieres ſaignées eſt ſouvent très-utile. Mais nous ne devons pas craindre de le dire, on donne dans cette ville beaucoup trop fréquemment de trop hautes doſes d'émétique. On ne diſtingue point aſſez les cas où il convient, de ceux où il eſt nuiſible, on le place par-tout dès les commencements, parce qu'accoutumé à voir de la putridité, on croit toujours la retrouver : la moindre nauſée en impoſe, & jette dans une erreur quelquefois funeſte : elle le feroit encore plus dans les campagnes, où une vie ſobre, un exercice continuel aſſurent que les digeſtions ſont communément faciles.

presque tous les soirs, pendant lequel la toux est plus aigre & les crachats moins abondants. Les meilleurs crachats sont ceux qui ne sont ni trop liquides ni trop durs, mais d'une consistance médiocre, ressemblant à ce qu'on crache sur la fin d'un rhume, mais plus jaunes & mêlés d'un peu de sang qui diminue peu à peu, & disparoît ordinairement avant le septieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée artere, & occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux quand il avale, qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal est très-violent, ou quand il le devient, le malade ne peut respirer qu'assis; le pouls devient très-petit & très-vîte; le visage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarent, le malade a une angoisse inexprimable, il s'agite continuellement dans son lit; quelquefois un bras est dans une espece de paralysie; les rêveries ne le quittent point, il ne peut ni veiller ni dormir; la peau de la poitrine & du col se cou-

vrent quelquefois, ſur-tout quand l'air eſt étouffé & le mal extrême & violent, des taches livides plus ou moins conſidérables, qu'on doit appeller taches pétéchiales, & qu'on appelle mal-à-propos dans ce pays le pourpre; les forces s'épuiſent, la difficulté de reſpirer augmente d'un moment à l'autre; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt d'une mort affreuſe & aſſez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échauffants qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'uſage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point, que le cœur ſe fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, ſi le froid dure pluſieurs heures, & s'il eſt ſuivi d'une chaleur brûlante, ſi le cerveau s'embarraſſe dès le commencement, ſi le malade a une petite diarrhée avec teneſme, s'il craint le lit, s'il ſue trop ou s'il a la peau extrêmement aride, ſi ſon caractere paroît changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie eſt très-dangereuſe.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au régime ; & avoir soin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N°. 2. ou le lait d'amandes N°. 4. ou celle N°. 7. Les jus d'herbes qui entrent dans cette derniere, sont un excellent remede dans ce cas, parce qu'ils fondent puissamment ce sang épais qui forme l'inflammation.

Pendant que la fievre est extrêmement violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la tête, ou qu'il crache le sang pur, il faut donner le lavement N°. 5. trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remede principal, c'est la saignée. Dès que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de sang, & même si le malade est jeune & robuste, quatorze ou seize. Cette forte saignée soulage plus que si l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie est telle qu'elle est décrite (§. 46.) cette saignée soulage considérablement le ma-

lade pendant quelques heures; mais le mal revient; & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réitérer la ſaignée au bout de quatre heures, & tirer encore douze onces de ſang : ſouvent cela ſuffit. Mais ſi au bout de huit ou dix heures la maladie paroiſſoit ſe ranimer, il faudroit réitérer une troiſieme & même une quatrieme fois. Mais en employant les autres ſecours néceſſaires, j'ai rarement eu beſoin de cette quatrieme ſaignée, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

S'il y a pluſieurs jours que la maladie dure quand on commence à la traiter, & ſi la fievre eſt encore forte, la reſpiration difficile, ſi le malade ne crache pas ou s'il crache trop de ſang, il faut ſans s'embarraſſer du jour, faire une ſaignée, fût-ce le dixieme (1).

(1) Avec d'autant plus de circonſpection cependant que la maladie étant devenue plus ancienne, & l'humeur viciée plus difficile à déplacer, à réſoudre, il faut attendre une coction des crachats, que la nature n'opere ſouvent qu'avec peine, qu'elle opérera d'autant plus imparfaitement & plus tard, qu'elle ſera plus affoiblie. On a ſouvent vu les derniers efforts de la nature marqués par des redoublements qui en ont impoſé à des Praticiens éclairés d'ailleurs, & leur ont fait ouvrir la veine

§. 51. Le ſang dans cette maladie & dans toutes les autres maladies inflammatoires, eſt extrêmement épais; & preſque d'abord qu'on l'a tiré il ſe forme deſſus cette peau blanche, coriace, que chacun connoît, & qu'on appelle *croûte pleurétique.* L'on regarde comme un bien, lorſque dans chaque ſaignée elle devient moins dure & moins épaiſſe que dans les précédentes; ce qui eſt généralement vrai, ſi en même temps le malade ſe trouve mieux; mais ſi l'on ne faiſoit attention qu'au ſang ſeul, on ſe tromperoit ſouvent. Il arrive même que dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette croûte ne ſe forme point, ce qu'on regarde comme un ſigne très-dangereux. Il y a d'ailleurs à cet égard pluſieurs bizarreries, qui dépendent des plus petites circonſtances; ainſi il ne faut point ſe fonder uniquement ſur cette croûte pour régler les ſaignées; & en général il ne faut pas trop croire que l'état du ſang dans

des malades peu d'heures avant leur mort, parce que le pouls étoit fort, dur & fréquent. La foibleſſe extrême du malade, eſt le ſigne auquel on doit reconnoître ces derniers efforts.

la palette, puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit (§. 47.) non seulement la saignée ne le soulage point, mais quelquefois même elle nuit par le prompt affoiblissement dans lequel elle le jette. En général dans ce cas tous les remedes sont inutiles ; & c'est toujours une très-mauvaise marque dans cette maladie, quand la saignée ne soulage pas, ou quand il y a des circonstances qui obligent à la ménager (1).

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes une demi-heure dans un bain d'eau tiede, en enveloppant exactement le malade, afin que le

(1) Lorsque la vivacité des symptomes, la foiblesse des malades & l'épidémie régnante font craindre que l'inflammation se termine promptement par une gangrene mortelle, on doit mettre de bonne heure en usage les antiseptiques les plus actifs, (en laissant de côté les saignées qui ont rarement lieu dans ce cas). On donnera donc de bonne heure de fréquentes, mais de petites doses de camphre, un grain toutes les heures ou toutes les deux heures, mêlé avec six ou dix fois autant de nitre purifié, & suffisamment de conserve de fleurs de bourrache, pour en former un bol. On pourra y joindre des médicaments expectorants, tels que les cloportes préparés, le safran oriental, & un quart de grain de kermès minéral, si les crachats ont de la peine à sortir.

froid n'arrête pas la tranſpiration que le bain favoriſe.

§. 54. De deux en deux heures, il prendra quelques cuillerées de la potion N°. 8, qui facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppreſſion eſt conſidérable & la toux ſeche, l'on fait reſpirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons, ou en mettant ſous le viſage du malade qui doit être aſſis, un vaſe rempli de cette eau chaude, & en enveloppant la tête du malade & le vaſe avec un linge qui retient la vapeur, ou en lui tenant devant la bouche une éponge trempée dans cette même liqueur bouillante. La ſeconde méthode eſt moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal eſt très-preſſant, on emploie au lieu d'eau le vinaigre pur, & ſouvent cette vapeur a ſauvé des malades qui paroiſſoient au bord du tombeau; mais il faut qu'elle ſoit continuée pendant pluſieurs heures.

§. 56. L'on applique auſſi avec ſuccès ſur la gorge & ſur la poitrine les remedes N°. 9.

§. 57. Quand la fievre eſt extrêmement forte, il faut donner toutes les heures une cuillerée de la potion N°. 10. mêlée à une taſſe de la tiſane (1); mais ſans que cela faſſe rien diminuer de la quantité des autres boiſſons, qu'on peut prendre immédiatement après.

§. 58. Tant que le mal empire ou reſte dans le même état, il faut continuer les mêmes ſecours; mais ſi le troiſieme (ce qui eſt rare), le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, ſi les redoublements ſont moins violents, la toux moins forte, les crachats

(1) L'uſage des acides dans les inflammations de poitrine, exige quelques attentions. Lorſque le malade y répugne, lorſque la langue eſt humide, l'eſtomac embarraſſé & le tempérament mol, lorſque la toux eſt très-vive ſans une grande altération, on doit s'en abſtenir. Mais lorſque l'inflammation eſt jointe à une langue ſeche, beaucoup d'altération, d'ardeur & de fievre, ils rendent les plus grands ſervices. On peut commencer à donner des oranges douces coupées en travers, arroſées de ſucre; on paſſera enſuite à une limonade légere, & enfin à de petites doſes de la potion Numero 10, ſi elle devient néceſſaire.

moins ſanguinolents, la reſpiration plus aiſée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins ſeche, les urines moins rouges & plus abondantes, il ſuffit alors de ſe tenir au régime, & de prendre un lavement tous les ſoirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour eſt le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de ſe diſſiper par les crachats, & ſouvent par les urines, qui le ſeptieme ou le neuvieme ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à dépoſer un ſédiment d'un blanc roux très-abondant, quelquefois un vrai pus. Enſuite il ſurvient des ſueurs, qui alors ſont favorables autant qu'elles étoient nuiſibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle paroiſſent, il ſurvient quelquefois différents accidents très-effrayants, comme de l'angoiſſe, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'oppreſſion, des mouvements convulſifs, (c'eſt ce quon appelle l'état critique); mais ils ne ſont pas dangereux, moyennant

qu'on ne faſſe point de mal. Ces accidents dépendent de l'humeur purulente qui ſe déplace, circule dans les humeurs & irrite différentes parties, juſques à ce que l'évacuation ait commencé; alors tous les accidents finiſſent, & ordinairement le ſommeil revient. Mais je ne puis trop inſiſter ſur la néceſſité de la prudence dans ces circonſtances. Quelquefois c'eſt la foibleſſe, d'autres fois les convulſions ou quelqu'autre accident, qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la ſottiſe d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidents, comme des cordiaux ſpiritueux, de la thériaque, des confections, du caſtor, de la rue, l'on trouble la nature dans ſes opérations, la criſe ne ſe fait point, la matiere qui devoit s'évacuer ou par les ſelles, ou par les urines, ou par la ſueur, ne s'évacue point, mais elle ſe dépoſe ſur quelque partie interne ou externe. Si c'eſt ſur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il ſe forme une nouvelle maladie plus fâcheuſe & moins guériſſable que la premiere. Si c'eſt ſur

l'extérieur du corps, le malheur eſt moins grand, & il faut dès qu'on s'en apperçoit mettre ſur cette partie des cataplaſmes émollients, qui l'amenent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidents, il faut, quand les ſymptomes effrayants dont j'ai parlé ſurviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement émollient N°. 5, & appliquer de deux en deux heures une flanelle trempée dans l'eau tiede, qui couvre tout le ventre, & faſſe preſque tout le tour du corps derriere les reins. L'on peut auſſi augmenter un peu la quantité de la boiſſon, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétiques ni de purgatifs, parce qu'ils ſont tout-à-fait contraires dans cette maladie (1). Les anodins ou remedes pro-

(1) Lorſqu'il y a une putridité abondante dans les premieres voies, on eſt obligé d'uſer des purgatifs comme des émétiques : on attendra dans ces cas que l'expectoration ſoit bien établie, & que la fievre ſoit un peu calmée pour donner les plus doux, & les réitérer même dans des intervalles plus ou moins éloignés.

pres à faire dormir, ſont auſſi généralement mauvais; il y a quelques cas cependant dans leſquels ils peuvent être utiles; mais ces cas ſont ſi difficiles à connoître, qu'on ne doit jamais ſe permettre ces remedes, quand on n'a pas un Médecin. J'ai vu pluſieurs malades qu'ils ont jeté, pris mal-à-propos, dans une Phthiſie incurable. Lorſque tout eſt bien allé, ordinairement le malade eſt très-bien le quatorzieme jour, & alors on peut, s'il a appétit, le mettre au régime des convaleſcents. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaiſe, la tête peſante, on doit le purger avec la potion N°. 11.

§. 63. Il ſurvient quelquefois des ſaignements de nez, même après pluſieurs ſaignées, qui ſont très-favorables & ſoulagent ordinairement beaucoup plus que les ſaignées. On doit s'attendre à ces ſaignements lorſqu'après les ſaignées le malade eſt mieux à pluſieurs égards, & qu'il lui reſte cependant encore un grand mal de tête avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les

arrêter, ce qui feroit très-dangereux; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois mais plus rarement, la maladie fe diffipe par une diarrhée légérement douloureufe de matieres bilieufes.

§ 64. Si les crachats fe fuppriment tout-à coup, fans qu'il furvienne aucune autre évacuation, l'oppreffion & l'angoiffe reviennent d'abord, & le danger eft preffant. Si la maladie n'eft pas fort avancée, fi le malade eft robufte, s'il n'a pas été beaucoup faigné, s'il y avoit encore du fang dans les crachats, fi le pouls eft fort ou dur, il faut fur le champ faigner au bras, faire refpirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tifane N°. 2. plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonftances font oppofées, au lieu de la faignée, il faut appliquer deux véficatoires aux jambes, & faire boire beaucoup de la tifane N°. 12.

Les caufes qui produifent le plus fouvent cette fuppreffion des crachats font, 1°. un refroidiffement fubit, 2°. l'air trop chaud, 3°. les remedes trop chauds, 4°. les fueurs trop abon-

dantes, 5°. un purgatif pris mal-à-propos, 6°. quelque paſſion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas ſaigné ſuffiſamment ou aſſez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vu, quand on a ſi fort affoibli le malade par trop de ſaignées, que les évacuations par les ſelles, les urines, les crachats, la tranſpiration ne ſe ſont pas bien faites; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres cauſes ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaiſſeaux enflammés ne ſe débarraſſent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive dans le poumon ce que chacun voit arriver tous les jours ſur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne ſe réſout pas, ſi elle ne ſe diſſipe pas inſenſiblement, elle devient abcès. Il en eſt de même du poumon, ſi l'inflammation ne ſe diſſipe pas, elle ſe change en abcès qu'on appelle *vomique;* & cet abcès comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reſte ſouvent enfermé long-temps dans ſon ſac, ſans que ce ſac ſe creve & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poumon, & qu'elle s'étendît jusques à sa surface, c'est-à-dire, près des côtes, le sac creve à l'extérieur du poumon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine entre le poumon, les côtes & le diaphragme, (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre.) Quand l'inflammation est plus profonde, alors l'abcès se creve dans l'intérieur même du poumon. Si l'ouverture est petite de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considérable, si le malade est encore fort, il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable, ou si l'ouverture est grande, & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très-foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir en portant une cuillerée de soupe à sa bouche ; un autre en se mouchant. Il n'y avoit aucun symptome qui

pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche après la mort, & les cadavres sont très-promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matiere, parce que ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même de quoi ils meurent. (1). J'en ai eu un exemple il n'y a que quelques jours chez un Régent ou Maître d'école de village. Il avoit une vomique couverte très-considérable dans le poumon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencements. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures; & il mourut en effet dans la nuit,

(1) Les vomiques sont beaucoup plus fréquentes à la campagne que dans les villes par le défaut de secours, & sur-tout de saignées dans le commencement des inflammations de poitrine. C'est un des plus forts arguments qu'on puisse faire en faveur des saignées modérées, faites de bonne heure dans les maladies inflammatoires.

après des angoiſſes inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique creva ; il ſortit beaucoup de pus de ſa bouche après ſa mort.

§. 68. L'on ne peut ni voir ni toucher ce qu'il y a dans la poitrine ; c'eſt ce qui fait que ſouvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les ſignes ſuivants font préſumer qu'elles ſe forment. Les évacuations qui ſont néceſſaires pour la guériſon, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours le malade n'eſt pas guéri, ni même conſidérablement ſoulagé, mais au contraire la fievre continue d'être aſſez forte, avec un pouls toujours vîte, ordinairement mol & foible, quelquefois cependant aſſez dur, ſouvent ondoyant ; la reſpiration eſt encore gênée, avec de petits friſſons de temps en temps, un redoublement de fievre le ſoir, les joues rouges, les levres ſeches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes ſymptomes annonce que le pus eſt tout

formé ; la toux alors devient plus continue, elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture ; il ne peut se coucher que du côté malade, souvent il ne peut point se coucher du tout, mais il est obligé d'être tout le jour assis, quelquefois même sans oser s'appuyer sur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppression ; il ne peut point dormir, il a une fievre continue, & souvent des intermittences dans le pouls.

Non seulement la fievre augmente tous les soirs, mais la plus petite dose d'aliments, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légere agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé, augmentent dans le moment la vîtesse du pouls. Le malade est inquiet, il a des moments d'angoisses terribles, accompagnés & suivis de sueurs sur la poitrine & sur-tout au visage. Il sue pendant la nuit ; ses urines sont rougeâtres, quelquefois écumeuses, d'autres fois huileuses. Il lui monte tout-à-coup des feux

feux au viſage ; preſque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche ; les uns de vieux fromage, les autres d'œufs pourris, de troiſiemes de viande corrompue ; ils maigriſſent conſidérablement. Il y en a que rien ne déſaltere, ils ont la bouche & la langue ſeches, la voix foible & rauque, les yeux caves, ſouvent quelque choſe d'un peu égaré dans la vue ; ils ont un dégoût général, & s'ils deſirent certains aliments avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre ; les forces ſe perdent.

Outre ces ſymptomes, on remarque quelquefois ſur la poitrine du côté malade une très-légere enflure, & un changement de couleur preſqu'inſenſible. Si la vomique eſt placée tout-à-fait au bas du poumon dans la partie intérieure, c'eſt-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut ſentir dans quelques ſujets du gonflement en preſſant le creux de l'eſtomac, ſur-tout lorſque le malade touſſe. Enfin, ſuivant les obſervations d'un Médecin Allemand, ſi l'on frappe avec

la main ſur la poitrine couverte d'une ſimple chemiſe, elle rend dans l'endroit qui eſt ſur la vomique un ſon ſourd, comme ſi l'on frappoit ſur un morceau de chair ; au lieu qu'en frappant ſur l'autre côté, elle rend un ſon ſonore comme ſi l'on frappoit ſur une caiſſe. Mais je doute encore que cette obſervation ſoit généralement vraie, & il ſeroit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rend pas un ſon ſourd.

§. 69. Quand une vomique eſt formée, tant qu'elle ne ſe vuide pas, tous les accidents que j'ai détaillés augmentent & la vomique s'étend ; tout le côté du poumon malade devient quelquefois un ſac de pus ; le côté ſain eſt comprimé ; le malade meurt ſuffoqué après des angoiſſes terribles, avec le poumon plein de pus ſans en avoir jamais craché.

Il eſt important pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique dès que l'on eſt ſûr qu'elle exiſte ; & comme il vaut mieux qu'elle ſe rompe dans le poumon,

parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine par les raiſons que je détaillerai plus bas, il faut faire en ſorte que cette rupture ſe faſſe intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela ſont 1°. de faire reſpirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2°. Quand on a par ce moyen ramolli la partie du ſac de l'abcès où l'on ſouhaite que la rupture ſe faſſe, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme tiſane d'orge, lait d'amande, bouillon de veau, eau & lait. Par-là on tient l'eſtomac toujours plein, & la réſiſtance au poumon étant conſidérable de ce côté, les matieres ſe portent naturellement du côté de la trachée artere ou conduit de l'air, parce qu'elles y trouvent moins de réſiſtance. D'ailleurs cette plénitude de l'eſtomac contribue à exciter la toux; ce qui eſt un bien. 3°. On cherche à faire touſſer le malade, en lui faiſant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant dans la gorge, au moyen d'une petite

feringue telle que les enfants en font par-tout avec du fureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4°. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, auffi-bien que le fuivant. 5°. On lui fait prendre de deux en deux heures, une cuillerée à foupe de la potion N°. 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char; mais après avoir eu le foin de lui faire prendre beaucoup des boiffons que je viens d'indiquer. Les fecouffes procurent quelquefois tout-à-coup cette rupture.

§. 71. J'ai vu il y a quelques années une fervante de campagne, qui après une inflammation de poitrine reftoit languiffante, fans qu'on foupçonnât fon mal; s'étant mife fur un char qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre; elle évanouit, & au même inftant rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher; c'eft alors que je fus inftruit de fon mal, & de ce qui lui étoit arrivé; elle guérit très-bien.

Un Officier de ce pays, fervant en

Piémont, languiſſoit depuis quelques mois, & venoit chez lui pour eſſayer de ſe remettre ſans l'eſpérer beaucoup. En entrant au pays par la route du Mont Saint-Bernard, étant oblige de faire quelques pas à pied, il fit une chûte, reſta évanoui pendant plus d'un quart d'heure, rendit une grande quantité de pus, & ſe trouva dans le moment même extrêmement ſoulagé. Je lui ordonnai un régime & des remedes; Il ſe rétablit parfaitement, & dut peut-être la vie à cet accident.

Pluſieurs malades ont un évanouiſſement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre; ce léger ſecours ſuffit ſi cette ouverture n'a pas les caracteres qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout eſt inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, ſi le pus eſt blanc, bien conditionné, ſi la fievre diminue, ſi l'angoiſſe, l'oppreſſion, les ſueurs finiſſent, ſi la toux eſt moins violente, ſi le malade a plus d'aiſance dans ſa ſituation, s'il recouvre le ſommeil & l'appétit, ſi ſes

forces reviennent, ſi la quantité des crachats diminue journellement par degrés, ſi les urines redeviennent meilleures, on doit eſpérer qu'en employant les ſecours que je vais preſcrire, le malade ſe guérira radicalement.

§. 73. Mais au contraire, quand les forces ſont épuiſées avant la rupture, que la matiere eſt trop claire, brune, verte, jaune, ſanglante, puante, que le pouls reſte vîte & foible, que l'appétit, les forces, le ſommeil ne reviennent pas; l'on ne peut point eſpérer de guériſon, & les meilleurs remedes ſont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remedes ſont les ſuivants: 1°. l'on prend de quatre en quatre heures, un peu de crême d'orge ou de riz. 2°. Si la matiere paroît épaiſſe, gluante, qu'elle ait de la peine à ſe détacher, il faut donner de deux en deux heures une cuillerée de la potion N°. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une taſſe de la boiſſon N°. 13. 3°. Quand la matiere n'a pas beſoin de ces reme-

des pour être évacuée, on ne les emploie pas, mais on continue la même nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui eſt beaucoup plus efficace, on ſubſtitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui dans ce cas fait la ſeule nourriture du malade. 4°. On donne quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une priſe de la poudre N°. 14. délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol avec un peu de ſirop ou de mi l. La boiſſon ordinaire eſt un lait d'amandes ou une tiſane d'orge ou de l'eau avec un quart de lait. 5°. Il faut ſe promener tous les jours à cheval, en voiture, en char, ſuivant que les forces & les circonſtances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval eſt ſans comparaiſon le plus utile & le plus à la portée de tout le monde, moyennant que le mal ne ſoit pas trop avancé; car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple peu inſtruit ne

regarde comme remede que ce qu'on avale; il a peu de foi au régime & aux autres ſecours diætetiques, & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'eſt une erreur Dangereuſe, dont je voudrois le déſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous; celui ſans lequel on ne doit point eſpérer de guérir de ce mal quand il eſt grave; celui qui peut preſque le guérir ſeul, moyennant qu'on ne prenne point d'aliments contraires; enfin on l'a regardé avec raiſon, comme le vrai ſpécifique de cette maladie.

§. 76. Les influences de l'air ſont plus conſidérables dans cette maladie que dans aucune autre; ainſi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'aérer très-ſouvent, la parfumer de temps en temps, mais très-légérement avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la ſaiſon le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il ſera poſſible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal-ſain, il y a peu d'eſpoir de guérir, à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui ſe

ſont

ſont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce ſoit que du petit-lait de beurre (de la battue); les autres des melons & des concombres; de troiſiemes des fruits d'été de toute eſpece. Mais je conſeille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre.

§. 78. Il ſuffit que le malade aille à la ſelle, de deux ou même de trois jours l'un; ainſi il ne faut pas prodiguer les lavements; ils pourroient occaſionner une diarrhée qui ſeroit très-à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue, & que le malade ſe trouve mieux à tous égards, c'eſt une preuve que la plaie ſe nettoie & ſe cicatriſe peu à peu. Si la ſuppuration continue à être abondante, ſi le pus paroît moins beau, ſi la fievre revient tous les ſoirs, il eſt à craindre que la plaie au lieu de ſe cicatriſer ne dégénere en ulçere; ce qui eſt très-fâcheux. Le malade tombe alors dans la Phthiſie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remede dans ce cas que la continuation des mêmes, & ſur-tout le

mouvement modéré du cheval. On peut dans quelques cas employer les parfums d'eau chaude avec les herbes vulnéraires, & un peu d'huile de térébenthine N°. 15. Je les ai vu réussir; mais le plus sûr est de consulter un Médecin qui examine s'il n'y a point quelque complication qui met obstacle à la guérison.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remede N°. 16. dans un verre de lait d'amandes ou de tisane d'orge.

§. 81. Les mêmes causes qui suppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique: & alors le malade tombe dans l'oppression, l'angoisse, la fievre, la foiblesse. Il faut remédier sur le champ à cet état, par les parfums d'eau chaude; une cuillerée de la potion N°. 8. toutes les heures; une grande quantité de tisane N°. 12. & de l'exercice. Dès que l'expectoration revient, la fievre & les autres accidents cessent. J'ai vu cette suppression chez des sujets robustes, occa-

ſionner promptement une inflammation autour de la vomique qui m'obligeoit à faire une ſaignée, après laquelle le crachement reparoît d'abord.

§. 82. Il arrive ſouvent que la vomique ſe nettoie entiérement, les crachats tariſſent preſque tout-à-fait, le malade eſt bien, il ſe croit guéri, mais bientôt le mal-aiſe, l'oppreſſion, la toux, la fievre recommencent, parce que la vomique ſe remplit de nouveau; elle ſe vuide; le malade crache pendant quelques jours & ſe remet. Au bout de quelque temps la même ſcene reparoît, & cette alternative de bien & de mal dure ſouvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu quand la vomique ſe nettoie peu à peu, & que ſes parois ſe rapprochent ſans ſe cicatriſer; alors il ſuinte inſenſiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours le malade n'en eſt point incommodé; mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il eſt mal juſquà ce que l'évacuation ſoit faite. L'on voit des gens avec ce mal, jouir en apparence, d'une aſſez bonne ſanté. On peut le regarder comme une eſpece de cauſtique in-

térieur qui ſe nettoie de lui-même de temps en temps, chez les uns ſouvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre aſſez long-temps. Quand il a duré un certain temps, il eſt incurable. Dans les commencements il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'uſage du remede N°. 14.

§. 83. L'on ſera ſurpris que je ne parle point dans le traitement d'un abcès au poumon, & de la Phthiſie qui en eſt la ſuite, des remedes qu'on appelle *balſamiques* qu'on emploie ſi fréquemment, ſur-tout la térébenthine, le baume du Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le maſtic, la myrrhe, le ſtorax, le baume de ſoufre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il eſt autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes, que d'accréditer les bons; c'eſt que je n'ai point employé ces remedes, parce que je ſuis convaincu que les effets en ſont généralement fâcheux dans ce cas; que je vois tous les jours qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guériſon, & que ſouvent ils rendent mortelle une maladie très-guériſſable. Ils ne ſe digérent point,

ils obſtruent les petits vaiſſeaux du poumon qu'il faudroit déſobſtruer, ils occaſionnent évidemment, à moins que la doſe ne ſoit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppreſſion. J'ai vu pluſieurs fois auſſi clairement qu'il étoit poſſible, que des pilules dans leſquelles entroient la myrrhe, la térébenthine & le baume du Pérou, occaſionnoient au bout d'une heure, de l'agitation dans le pouls, de la rougeur, de l'altération & de l'oppreſſion. Enfin l'on pourroit démontrer à toute perſonne non prévenue, que ces remedes ſont réellement nuiſibles dans ce cas; & je ſouhaite ardemment qu'on ſe déſabuſe ſur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureuſement uſurpée (1).

(1) Les baumes naturels ne conviennent point aux phthiſiques qui ont beaucoup de fievre, qui ſont ſujets aux inflammations & aux hémorragies, qui ſont d'un tempérament ſanguin ou bilieux & facile à irriter, qui crachent aiſément, qui ſont déjà deſſechés par la maladie. Mais ceux qui ſont d'un tempérament froid, cachectique, pituiteux & glaireux, qui crachent difficilement, qui ne ſont point ſujets aux inflammations, mais qui le ſont aux engorgements des glandes, dont le tiſſu du poumon eſt lâche, qui ſont plus oppreſſés par l'abondance des crachats retenus, que par la deſtruction d'une partie de la ſubſtance des poumons, en qui les urines coulent trop lentement, qui ne ſont point encore dans la fievre lente, ou qui ne l'ont pas forte, ceux-là nous

Je ſais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement dans ces maladies ; mais ils les quitteront dès qu'ils ſe donneront la peine d'obſerver leurs effets, indépendamment de ceux des autres remedes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un Chirurgien étranger qui demeuroit à Orbe, avoit voulu guérir d'une phthiſie, en lui faiſant prendre du lard fondu qui avoit empiré le mal. Ce conſeil paroît abſurde, & il l'eſt ; cependant les balſamiques qu'on ordonne, ne ſe digérent peut-être guere mieux que le lard. La poudre N°. 14. tient tout ce que les balſamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconvénients, & elle a toutes les qualités qu'on leur ſuppoſe ; mais il ne faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflammation,

paroiſſent devoir en faire uſage. Il faut cependant les preſcrire de maniere qu'ils n'échauffent pas trop, les donner loin de la fievre du ſoir, & les mêler avec ce qui peut en faciliter la digeſtion.

Nous penſons qu'une des meilleures méthodes d'en uſer, conſiſte à faire fondre deux, quatre, ſix ou huit gouttes de baume de Copahu, du Pérou, ou de Judée dans ſuffiſante quantité de jaune d'œuf frais, les mêler avec quelques cuillerées de tiſanne ou d'infuſion pectorale, telle que celle de lierre terreſtre, & les faire prendre au malade deux fois par jour, le matin ſur les ſept heures, & avant dîner.

ou qu'elle ſurvient de nouveau, & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remede, nommé *l'antiéthique*, n'a point non plus dans ces cas les vertus qu'on lui ſuppoſe. Je m'en ſers très-ſouvent dans quelques toux opiniâtres des enfants avec le lait, & alors il eſt très-utile. Mais j'en ai rarement vu des effets ſenſibles chez les grandes perſonnes ; & dans ces cas je craindrois qu'il ne fît du mal.

§. 84. Si au lieu de crever intérieurement, la vomique creve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela eſt arrivé par le ſentiment du malade qui apperçoit un mouvement ſingulier, accompagné aſſez ordinairement d'une défaillance ; l'oppreſſion & l'angoiſſe finiſſent ſur le champ, la fievre diminue, la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & ſans aucune expectoration. L'amendement ne dure pas long-temps, parce que le pus augmentant tous les jours & devenant plus âcre, le poumon ſe trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de reſpirer, la fievre, la chaleur, la ſoif, l'inſomnie, le dégoût, la maigreur, reviennent avec pluſieurs accidents qu'il

eſt inutile de détailler ici, & ſur-tout de fréquentes foibleſſes. Le malade doit être au régime qui retarde les progrès du mal auſſi long-temps qu'il eſt poſſible; mais il n'y a point d'autre remede que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen ce pus, & arrêter les déſordres qu'il occaſionne. C'eſt ce qu'on appelle l'opération de l'Empyeme. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'eſt pas pour eux que j'écris. J'avertis ſeulement qu'elle eſt moins douloureuſe qu'effrayante, & que ſi l'on attend trop long-temps à la faire, elle devient inutile, & le malade meurt miſérablement.

§. 85. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures ſe gangrenent. La même choſe arrive au poumon quand la fievre eſt exceſſive, l'inflammation naturellement très-violente, ou qu'on l'augmente par des remedes chauds. Une angoiſſe inſoutenable, une très-grande foibleſſe, des défaillances fréquentes, le froid des extrêmités, une eau livide & puante qui ſort au lieu de crachats, quelquefois des plaques noirâtres ſur la poitrine font connoître ce

trifte état. J'ai vu dans un cas de cette efpece, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire fuer, l'haleine fi horriblement puante, que fa femme eut plufieurs foibleffes en le fervant. Je ne trouvai plus, quand je le vis, de pouls ni de raifon, & je ne lui ordonnai rien; il mourut une heure après au commencement du troifieme jour.

§. 86. L'inflammation peut auffi fe durcir, & il fe forme alors ce qu'on appelle un fquirrhe; c'eft une tumeur fort dure qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive quand la maladie ne fe termine d'aucune des façons dont j'ai parlé; que cependant la fievre & les autres accidents fe diffipent, mais que la refpiration refte toujours un peu gênée, que le malade conferve un fentiment incommode dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de temps en temps une toux feche, qui augmente après l'exercice & après le repas. Ce mal ne fe guérit que bien rarement; mais on voit des gens qui en font atteints, & qui vivent longues années fans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occafions d'échauffe-

ment qui pourroient aiſément procurer autour de cette tumeur, une nouvelle inflammation dont les ſuites ſeroient très-dangereuſes.

§. 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, ſont le petit lait N°. 17. & les pilules N°. 18. L'on prend vingt pilules, & un demi pot du petit lait tous les matins pendant long temps, & l'on reſpire de temps en temps la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poumon dans l'état naturel de parfaite ſanté, touche la membrane qui tapiſſe l'intérieur de la poitrine, mais ne lui eſt pas attaché. Il arrive ſouvent après l'inflammation de poitrine, la pleuréſie & dans d'autres cas, que ces deux parties ſe collent l'une à l'autre, & ne ſe détachent jamais; mais c'eſt à peine un mal; on l'ignore même ordinairement, parce que la ſanté n'en eſt point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans leſquels cette adhérence nuiſoit évidemment.

CHAPITRE V.

De la Pleuréſie.

§. 89. LA Pleuréſie qu'on reconnoît principalement à ces quatre caracteres, une forte fievre, de la peine à reſpirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine, la pleuréſie, dis-je, n'eſt point une maladie différente de la péripneumonie dont je viens de parler; ainſi je n'ai preſque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cauſe en eſt tout comme de cette premiere maladie, une inflammation du poumon; mais une inflammation peut-être plus extérieure. La ſeule différence conſidérable dans les ſymptomes, c'eſt que la pleuréſie eſt accompagnée d'une douleur très-vive qu'on ſent ſous les côtes, & qu'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur ſe fait ſentir indifféremment ſur toutes les parties de la poitrine, mais

plus ordinairement ſur les côtés ſous les mamelles, le plus ſouvent du côté droit. La douleur redouble quand on touſſe & quand on reſpire, c'eſt-à-dire, quand on tire l'air ; & la crainte de l'augmenter fait que quelques malades s'empêchant machinalement, autant qu'ils peuvent, de touſſer & de reſpirer, empirent leur état en arrêtant le ſang dans le poumon, qui bientôt en eſt rempli ; l'inflammation de ce viſcere devient générale, le ſang ſe porte à la tête, le viſage devient livide, le malade ſuffoque & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelquefois la douleur eſt ſi violente, que ſi la toux eſt forte en même temps, & que les malades ne puiſſent pas l'arrêter, ils prennent des convulſions, comme je l'ai vu pluſieurs fois, mais preſque toujours chez des femmes, qui ſont d'ailleurs beaucoup moins ſujettes que les hommes à cette maladie, & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici que ſi elles en ſont attaquées dans le temps de leurs regles, cela ne doit ni empêcher les ſaignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement.

L'on voit par-là que la pleuréſie n'eſt qu'une inflammation du poumon, accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je ſais que quelquefois l'inflammation du poumon ſe communique à cette membrane, qui tapiſſe intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & delà aux muſcles ou chairs qui ſont ſur les côtes ; mais cela n'eſt pas ordinaire.

§. 92. Le printemps eſt la ſaiſon qui produit le plus de pleuréſies ; elles ſont ordinairement rares en été, mais dans l'année 1762, il y en a eu pluſieurs pendant le temps des plus grandes chaleurs qui ont été exceſſives. Le mal commence par un friſſon ordinairement très-fort ſuivi de chaleur, de toux, d'oppreſſion, quelquefois d'un ſentiment de reſſerrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur des joues, d'envie de vomir. Le point ne ſe fait pas toujours ſentir d'abord ; ſouvent ce n'eſt qu'après pluſieurs heures, quelquefois le ſecond & même le troiſième jour. Le malade ſent quelquefois deux points ;

mais il eſt rare qu'ils ſoient également forts, & le plus léger diſparoît bientôt; d'autres fois le point change de place; ce qui eſt un bien, ſi le premier ſe diſſipe parfaitement; un mal, s'ils ſubſiſtent tous deux. Le pouls eſt ordinairement très-dur dans cette maladie; mais dans le cas fâcheux des §. 47. & 90, il devient mol & petit. Il paroît ſouvent dès les commencements, des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, d'autres fois il n'en vient point du tout; c'eſt ce qu'on appelle pleuréſie ſeche qui n'eſt pas rare. Quelquefois le malade touſſe peu ou point. Il ſe couche ſouvent plus aiſément ſur le coté malade, que ſur le ſain. La marche de la maladie eſt la même que dans la maladie précédente; comment ſeroit-elle différente? & les moyens de guériſon les mêmes. Il ſurvient ſouvent des ſaignements de nez très conſiderables, & qui ſoulagent beaucoup; mais il en ſurvient quelquefois d'une eſpece de ſang corrompu, quand le malade eſt très-mal, qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie eſt fréquem-

ment produite par la boiſſon froide quand on a chaud ; & alors elle eſt quelquefois ſi violente, qu'on l'a vu tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit déſaltéré. Il n'eſt pas rare que les pleuréſies tuent en trois jours.

Le point diſparoît quelquefois, & le malade ſe plaint moins ; mais en même-temps ſon viſage change & devient pâle & triſte, ſes yeux ſe troublent, le pouls s'affoiblit ; c'eſt un tranſport de l'humeur au cerveau ; ce cas eſt preſque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laqu'elle les ſymptomes critiques ſoient plus violents & plus marqués que dans celle-ci. Il eſt bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer ; la guériſon ſurvient ſouvent, au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94 Cette maladie eſt une des plus fréquentes & des plus meurtrieres, tant par elle-même que dans nos campagnes, par le mauvais traitement. Le préjugé qui veut que toutes les maladies ſe guériſſent par les ſueurs,

regle tout le traitement de la pleuréſie, & dès qu'un malade a un point, ſur le champ on met en œuvre tous les remedes chauds. Cette funeſte erreur tue plus de gens que la poudre à canon ; & elle eſt d'autant plus fâcheuſe que la maladie eſt plus violente, & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre, tout dépend des premieres heures.

§. 95. Le traitement eſt préciſément le même à tous égards que celui de la péripneumonie, parce, je le répete, que c'eſt la même maladie ; ainſi les ſaignées, les boiſſons émollientes & délayantes, les vapeurs, les lavements, la potion (N°. 8.) les cataplaſmes émollients ſont les vrais remedes ; peut-être ces derniers ſont-ils encore plus efficaces dans ce cas, & l'on doit en appliquer continuellement ſur le point (1).

(1) Dans les vives douleurs de côté, on doit y appliquer ou une brique chauffée arroſée de vinaigre, & enveloppée dans du linge uſé, ou un cataplaſme formé avec des médicaments âcres, tels que le gingembre, le poivre, la moutarde, l'euphorbe, & même les mouches cantharides. Ces derniers conviennent, ſur-tout loiſque le malade d'un tempérament mol, peu ſenſible, eſt foible, aſſoupi, lorſque le

La

La premiere ſaignée, ſur-tout ſi elle eſt conſidérable, diminue preſque toujours le point, ſouvent le diſſipe entiérement; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures ou dans le même endroit, ou quelquefois ailleurs; changement qui eſt aſſez favorable, ſur-tout ſi la douleur qui ſe faiſoit d'abord ſentir ſous la mamelle, ſe jette aux épaules, au dos, à l'omoplate, à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point, ou ne diminue que peu, ou ſi après avoir diminué, elle revient auſſi violente que la premiere, ſur-tout ſi elle revient dans le même endroit, & ſi la violence des autres ſymptomes continue, il faut réitérer la ſaignée; mais ſi la diminution du point ſe ſoutient, s'il ne revient que foiblement de temps en temps, ou dans les parties dont je viens de parler, ſi la fréquence ou la dureté du pouls, & tous les autres

pouls languit avec une douleur fixe; alors un cataplaſme veſicant, fait avec parties égales de mouches cantharides en poudre, & le levain mêlé avec ſuffiſante quantité de vinaigre, produit ſouvent un effet qu'on auroit vainement attendu de tout autre ſecours.

ſymptomes ont diminué, on peut quelquefois s'en paſſer. Il eſt cependant plus prudent dans un ſujet fort robuſte de la faire; elle ne peut point faire de mal, & on court quelquefois de grands riſques en l'omettant. Dans les cas graves on la réitere fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obſtacle dans la conſtitution du malade, ou dans ſon âge, ou dans quelques autres circonſtances.

Si dès le commencement le pouls n'eſt que peu fréquent & peu dur, s'il n'eſt pas fort; ſi le mal de tête & le point ſont ſupportables, ſi la toux n'eſt pas trop violente, s'il n'y a pas de l'oppreſſion, & ſi le malade crache, on peut ſe paſſer de la ſaignée.

L'uſage des autres remedes eſt préciſément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut conſulter depuis §. 53. juſqu'à §. 65.

§. 96. Quand le mal n'eſt pas fort grave, j'ai guéri ſouvent en peu de jours, par une ſeule ſaignée & une grande quantité de thé de fleurs de ſureau, auquel on ajoutoit du miel. C'eſt dans des cas de cette eſpece,

qu'on a vu réussir quelquefois le faltranck à l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boisson, que j'indique est fort à préférer. Celui qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoute beaucoup de thériaque, tue toutes les années plusieurs paysans.

§. 97. Dans les pleurésies seches, dans lesquelles le point, la fievre, le mal de tête sont très-forts, le pouls très-dur, très-plein, avec une séche resse prodigieuse de la peau & de la langue, il faut faire les saignées très-près les unes des autres. Elles emportent souvent la maladie sans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleurésie se termine tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abcès, par la gangrene, ou par un endurcissement, & elle laisse très-fréquemment des adhérences.

La gangrene se manifeste quelquefois dès le troisieme jour, sans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre dans ce cas, noircit souvent beaucoup, sur-tout dans le voi-

ſinage du mal ; & le peuple ſuperſtitieux attribue la maladie à quelque cauſe ſurnaturelle, ou en tire quelque préſage fâcheux pour les reſtants. Ce cas eſt un effet tout naturel, tout ſimple, & ne peut pas être autrement, le traitement chaud en eſt la cauſe la plus ordinaire ; je l'ai vu chez un homme à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de ceriſe & du faltranck au vin.

§. 99. Il ſe forme des vomiques, mais leur ſituation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & delà réſulte plus ſouvent l'empyeme §. 84. Pour prévenir cet accident, » il eſt » très-bien de placer dès le commen- » cement de la maladie à l'endroit le » plus douloureux, une petite emplâtre » qui tienne exactement, parce que » ſi la pleuréſie dégénere en abcès, » l'amas de pus ſe fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoîtra » qu'il ſe forme un abcès, (voyez » §. 68.) on rongera, par un cauſ- » tique léger, l'endroit qu'on aura » marqué, & dès qu'il ſera ouvert, » on aura ſoin d'y entretenir la ſup-

» puration. On peut alors avoir un » eſpoir fondé, que l'amas de pus » prendra ſon cours par cet endroit, » où il trouvera moins de réſiſtance, » & qu'il ſortira ; car l'amas de ma- » tiere s'arrête ſouvent entre la » pleure & les parties qui y ſont » adhérentes.

Ce conſeil eſt d'un très-grand Médecin ; mais je dois avertir qu'il y a un grand nombre de cas dans leſquels il ne peut pas être utile, & il ne doit être employé que par des gens très-éclairés.

Il n'y a à dire du durciſſement & de l'adhérence, que ce que j'en ai dit §. 86. & 87.

§. 100. L'on remarque que quelques perſonnes qui ont eu une attaque de cette maladie, ont ſouvent des rechûtes, ſur-tout les ivrognes. J'en ai vu un qui comptoit ſes pleuréſies par douzaines. Quelques ſaignées de temps en temps, pourroient prévenir ces retours fréquents, qui, joints à l'ivrognerie, les rendent languiſſants & ſtupides à la fleur de l'âge. Ils tombentdans une eſpece d'aſthme,

& delà dans l'hydropiſie ; triſte fin, digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'aſtreindre à quelques ſoins, peuvent auſſi les prévenir ſans ſaignées par un régime rafraîchiſſant, en ſe privant de temps en temps de viande & de vin, en buvant du petit-lait, ou d'une des boiſſons N°. 1. 2. 4. & en prenant quelques bains de pied tiedes, ſur-tout dans les ſaiſons dans leſquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a deux remedes très-uſités dans cette maladie parmi le payſan, & vantés même par quelques Médecins, le ſang de bouquetin, & la ſuie dans un œuf. Je ne nie point que bien des gens n'aient été guéris après l'uſage de ces remedes; mais il n'en eſt pas moins vrai que l'un & l'autre, auſſi-bien que l'œuf dans lequel on prend la ſuie, ſont dangereux; ainſi il eſt prudent de ne jamais les employer, puiſqu'il y a beaucoup de probabilité, qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien. Le *genipi*, ou l'abſinthe des

Alpes, s'eſt auſſi acquis beaucoup de réputation, & a occaſionné beaucoup de diſputes entre des Miniſtres très-zélés, & un Médecin très-éclairé. Il eſt aiſé d'en déterminer l'uſage. Le genipi eſt puiſſamment amer, il echauffe & fait ſuer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleuréſie, tant que les vaiſſeaux ſont pleins, le pouls dur, la fievre forte, le ſang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal; mais ſur la fin de la maladie, quand les vaiſſeaux ſont déſemplis, le ſang délayé, la fievre diminuée, alors on peut s'en ſervir, en ſe ſouvenant toujours qu'il eſt chaud, & qu'il faut l'employer ſobrement.



CHAPITRE VI.

Des maux de gorge.

§. 102. LA gorge eſt ſujette à pluſieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuſes, c'eſt l'inflammation qu'on appelle ordinairement Eſquinancie, & qui eſt une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une partie différente, ce qui fait que les ſymptomes ſont fort différents. Ils varient même ſuivant les différentes parties de la gorge qui ſont enflammées.

§. 103. Les ſymptomes généraux de l'inflammation de gorge, ſont le friſſon, la chaleur, la fievre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté, & quelquefois l'impoſſibilité d'avaler quoi que ce ſoit. Mais ſi les parties les plus voiſines de la glotte, c'eſt-à-dire, de l'entrée du canal de la reſpiration, ſont attaquées, il eſt de plus très-difficile

cile de reſpirer, le malade ſent de l'angoiſſe, des ſuffocations ; le mal gagne quelquefois la glotte, la trachée artere, le poumon, & la maladie eſt promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties eſt moins dangereuſe, & elle l'eſt d'autant moins que le mal eſt plus extérieur. Quand l'inflammation eſt générale, & qu'elle occupe toutes ces parties, & de plus les amygdales, la luette, la baſe de la langue, c'eſt une des maladies les plus dangereuſes & les plus horribles. Le viſage eſt enflé & enflammé, tout l'intérieur de la gorge l'eſt également, le malade n'avale quoi que ce ſoit ; il reſpire avec une peine & une angoiſſe, qui, jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une eſpece de délire furieux ; la langue enfle & ſort de la bouche, les narines ſont dilatées pour reſpirer ; tout le col, juſques au deſſus de la poitrine, eſt exceſſivement gonflé ; le pouls eſt très-fréquent, très-foible, & ſouvent intermittent ; le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le ſecond ou le troiſieme jour.

Heureusement cette espece que j'ai vu souvent en Languedoc, est très-rare dans ce pays où le mal est moins violent, & où je n'ai vu mourir de cette maladie que par le mauvais traitement, ou quelques circonstances accidentelles, étrangeres à la maladie. Sur le grand nombre de malades que j'ai traités, je n'en ai perdu qu'un, dont je parlerai plus bas.

§. 104. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures & se jette à l'extérieur; la peau du col & de la poitrine rougit & devient douloureuse, & le malade se trouve mieux.

D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'est pour se porter au cerveau ou sur le poumon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas sont mortels, quand on n'a pas sur le champ de très-bons secours, qui sont même très-souvent inutiles.

§. 105. L'espece la plus fréquente est celle qui n'attaque que les amygdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amygdales, qui devient grosse, rouge, douloureuse, & ne permet d'avaler qu'avec

une très-grande peine. Quelquefois le mal ſe borne à un ſeul côté; mais plus ordinairement il paſſe à la luette, & delà à l'autre amygdale. Si le mal n'eſt pas grave, la premiere eſt ordinairement mieux quand la ſeconde eſt attaquée. Lorſqu'elles le ſont toutes deux enſemble, la douleur & le malaiſe ſont très-conſidérables, le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine; & la ſenſibilité eſt ſi grande, que j'ai vu des femmes avoir des convulſions toutes les fois qu'elles faiſoient effort pour avaler leur ſalive ou quelqu'autre liquide. L'on eſt même quelquefois pluſieurs heures ſans pouvoir rien prendre; tout le deſſus de la bouche, le fond du palais, un peu la baſe de la langue ſont légérement rouges.

Pluſieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le ſolide, parce que le liquide a beſoin de plus d'action de la part des muſcles pour être dirigé. La ſalive s'avale encore plus péniblement que les autres liquides, parce qu'elle eſt un peu viſqueuſe & coule moins aiſément. Cette difficulté à l'a-

valer, jointe à la quantité qu'il s'en forme, produit ce crachement presque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'intérieur des joues, toute la langue & les levres s'écorchent souvent. Cela les empêche aussi de dormir, mais ce n'est pas un mal; le sommeil est peu utile dans les maladies fiévreuses; & j'ai vu souvent que ceux qui avoient cru leur gorge presqu'entiérement guérie le soir, y avoient très-mal après quelques heures de sommeil.

La fievre dans cette espece, est quelquefois très-forte, & le frisson dure souvent plusieurs heures; il est suivi d'une chaleur considérable & d'un violent mal de tête accompagné quelquefois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de fievre le soir, mais quelquefois très-peu, & même point le matin.

Un léger commencement de mal de gorge précede souvent le frisson, mais plus ordinairement il ne se manifeste qu'après, en même-temps que la chaleur.

Le col eſt quelquefois un peu enflé, & pluſieurs malades ſe plaignent d'une douleur aſſez vive dans l'oreille du côté le plus malade; j'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation ſe diſſipe peu-à-peu, ou il ſe forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'eſt jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette eſpece bien conduite ſe terminât par la gangrene ou par le durciſſement; mais j'ai été témoin que l'un & l'autre arrivent, quand on veut forcer les ſueurs dans le commencement par des remedes chauds.

Il eſt auſſi très-rare qu'il ſe faſſe ces tranſports fâcheux ſur le poumon, comme dans l'eſpece des §. 103. & 104. Il eſt vrai qu'il n'arrive pas fréquemment non plus, que le mal ſe jette au dehors comme dans la même eſpece.

§. 107. Le traitement de l'eſquinancie, eſt auſſi-bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au régime, & dans l'eſpece décrite (§. 103.) il faut faire quatre ou cinq ſaignées dans peu d'heures, & quelquefois on eſt obligé d'y revenir. Quand elle eſt au degré le plus conſidérable, tous les remedes ſont le plus ſouvent inutiles, mais il faut les tenter. L'on doit donner, autant qu'il eſt poſſible, des boiſſons (N°. 2. & 4.) Mais comme ſouvent la quantité qu'ils en peuvent avaler eſt très-petite, il faut donner des lavements (N°. 5,) de trois en trois heures, & mettre trois fois par jour pendant une demi-heure les jambes dans l'eau tiede.

§. 108. Les ventouſes ſcarifiées appliquées autour du col, après deux ou trois ſaignées, ſont ſouvent extrêmement utiles.

Dans des cas preſque déſeſpérés, quand le col eſt extrêmement gonflé, une ou deux inciſions profondes, faites avec un raſoir ſur cette enflure extérieure, ont ſauvé le malade.

§. 109. Dans l'eſpece décrite (§. 105.) il faut très-ſouvent en venir à la ſaignée, & il ne faut jamais l'o-

mettre quand on trouve le pouls dur & plein. Il eſt très-important de la faire d'abord ; c'eſt le ſeul moyen de prévenir l'abcès qui ſe forme avec une grande facilité, ſi on la différe ſeulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réitérer. Il eſt rarement néceſſaire d'en faire trois.

Souvent le mal feroit aſſez léger pour pouvoir guérir ſans ſaignées, moyennant beaucoup de ménagement ; mais ceux qui ne ſont ni maîtres de leur temps, ni en ſituation d'être ſoignés, doivent ſans héſiter faire d'abord une ſaignée qui emporte ſouvent le mal ; ſur-tout ſi après l'avoir faite le malade boit beaucoup de la tiſane (N°. 2.)

Il ſuffit dans cette eſpece de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour ; on prend l'un le matin & l'autre le ſoir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers ſur le mal dans l'une & l'autre eſpece. Les meilleurs ſont, 1°. des cataplaſmes émollients (N°. 9.) ſur-tout le col (1). L'on

(1) Les Anglois ſe ſervent avec beaucoup de ſuccès

vante beaucoup celui de nids d'hirondelle; je ne le blâme point; mais il eſt certainement moins efficace que tous ceux que j'indique.

2. Des gargariſmes (N°. 19) L'on peut en faire pluſieurs, qui ont à peu près les mêmes propriétés & la même efficace. Ceux que j'indique, ſont ceux qui m'ont le mieux réuſſi & ils ſont très-ſimples (1).

3. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 55. L'on doit réitérer la vapeur cinq ou ſix fois par jour, avoir toujours un cataplaſme, & ſe gargariſer très-ſouvent.

Il y a des perſonnes, ſans parler des enfants, qui ne ſavent pas ſe gargariſer; la douleur rend même la choſe difficile. Alors, au lieu de gargariſmes, on peut injecter la même liqueur (N°. 19.) avec une petite ſeringue.

d'un mêlange de parties égales d'huile commune, & d'eſprit de ſel ammoniac, ou d'huile & d'eſprit de corne de cerf, pour liniment & application au tour du col. Ce médicament remplit pluſieurs indications; & il mérite peut-être le premier rang entre les topiques contre l'eſquinancie inflammatoire.

(1) M. Pringle craint les acides en gargariſme; il préfére une décoction de figues dans de l'eau & du lait, à laquelle il ajoute une très-petite quantité d'eſprit de ſel ammoniac; l'expérience nous a prouvé pluſieurs fois les avantages de ce remede.

L'injection va bien plus avant que le gargarisme, & elle fait souvent cracher une quantité considérable de matieres glaireuses, épaissies au fond de la gorge; ce qui soulage sensiblement le malade. Il faut les réitérer souvent. L'on peut commodément employer à cet usage une de ces petites seringues de sureau, que tous les enfants de village savent faire (1).

§. 110. Quand le mal peut se guérir sans suppuration, la fievre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en avalant, commencent à diminuer dès le quatrieme jour, quelquefois dès le troisieme, souvent seulement le cinquieme; & dès-lors cette diminution augmente à grands pas, & au bout de deux, trois, ou quatre jours, c'est-à-dire, le sixieme, le septieme ou le huitieme, le malade est très-bien. Il y en a cependant quelques-uns qui conservent une très-légere douleur; seulement d'un côté, encore pendant quatre ou cinq jours, mais sans fievre & sans mal-aise.

(1) On aura l'attention de faire pousser le souffle au malade, pendant qu'on injecte la liqueur.

§. 111. Quelquefois la fievre & ſes accidents diminuent après la ſaignée & les autres remedes, ſans qu'il ſurvienne d'amendement dans la gorge, ni de ſignes de ſuppuration. Dans ces cas, il faut inſiſter principalement ſur les gargariſmes & les vapeurs; & ſi l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il faſſe une ſcarification ſur les amygdales malades. Il en ſort une certaine quantité de ſang, & ce remede ſoulage très-promptement preſque tous ceux qui l'emploient.

§. 112. Si l'inflammation ne ſe réſout pas, mais qu'il ſe forme un abcès, ce qui arrive preſque toujours ſi l'on a négligé les commencements du mal, alors les accidents de la fievre continuent, quoiqu'un peu moins fortement après le quatrieme jour; la gorge reſte rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conſerve une douleur, mais plus ſourde & accompagnée quelquefois de pulſations, d'autres fois il n'y en a point, ce dont il eſt bon d'être averti, le pouls devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquieme ou le

ſixieme jour, quelquefois plutôt, l'abcès eſt prêt à s'ouvrir ; on le connoît par une petite tumeur blanche & molle quand on ouvre la bouche, qui paroît ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès ſe creve de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas, il faut l'ouvrir ; ce qu'on fait en aſſujettiſſant fortement une lancette au bout d'un petit bâton, & l'enveloppant toute, excepté la pointe de la longueur d'un quart ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux, & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. (1) Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche eſt inondée d'un pus, d'un goût & d'une odeur inſoutenables. Il faut ſe gargariſer avec le gargariſme déterſif (N°. 19.) L'on eſt quelquefois ſurpris de la quantité de pus qui ſort de l'abcès.

Il ne s'en forme ordinairement qu'un; j'en ai cependant vu quelquefois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'eſt même pas rare, que le pus ne s'amaſſe

(1) Cette ouverture ſe fait plus commodément avec l'inſtrument connu ſous le nom de Pharyngotome.

pas précisément dans l'endroit où paroissoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée ; de façon que la facilité d'avaler revient presqu'entiérement, la fievre diminue, le malade dort ; l'on se persuade que l'on est guéri, & qu'il ne reste que les incommodités de la convalescence. Quand on n'est pas Médecin ou Chirurgien, il est aisé de se tromper sur cet état. Voici les signes qui peuvent faire juger qu'il y a un abcès. Une inquiétude, & un mal-aise général, une douleur dans toute la bouche, quelques frissons de temps en temps, souvent des chaleurs vives & passageres, un pouls assez mol sans être naturel, un sentiment d'épaisseur & de pesanteur dans la langue, de petits boutons blancs sur les gencives, sur l'intérieur des joues, sur l'intérieur & l'extérieur des levres, un goût & une odeur désagréables.

§. 114. Dans ces cas il faut tenir souvent dans la bouche du lait ou de l'eau tiede, chauds, recevoir la vapeur d'eau chaude, mettre autour du col des cataplasmes émollients ; tous ces

ſecours diſpoſent l'abcès à s'ouvrir. Il faut auſſi chercher avec le doigt l'endroit où il eſt, & alors le Chirurgien peut aiſément l'ouvrir. Il m'eſt arrivé une fois qu'il s'en perça un ſous mon doigt, ſans que je fiſſe aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiede par la bouche ou par les narines un peu fortement, ce qui occaſionne quelquefois une eſpece de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. L'on ne doit au reſte point être inquiet de l'événement. Je ne ſache point d'exemple qu'on ſoit mort d'une eſquinancie de cette eſpece, dès que la ſuppuration eſt formée, ni peut-être même dès qu'elle a commencé à ſe former.

§. 115. Les glaires dont la gorge eſt remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui en irritant produit le même effet que quand on porte le doigt, ou quelqu'autre corps au fond de la gorge, font que quelques malades ſe plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être ſur ſes gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vient d'embarras d'eſtomac,

& exige un émétique. Ce feroit une grande faute fouvent que d'en donner un ; il peut, quand l'inflammation eft forte, la rendre plus grave ; ou l'on eft obligé de faire une faignée pendant qu'il agit, pour diminuer fa violence ; cette imprudence, & fes mauvais effets, laiffent fouvent le malade, lors même qu'il guérit, dans un état de langueur pendant long-temps. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fievre, dans lefquelles on peut faire vomir ; mais c'eft quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a diffipée, & qu'il refte des matieres putrides dans les premieres voies (1). J'en parlerai.

§. 116. L'on voit fouvent dans ce pays une maladie différente des maux de gorge dont je viens de parler ; mais

(1) Dans les maux de gorge qui ont été précédés de quelques excès en aliments, en vin ; ce qui n'eft pas rare dans un grand nombre de pays, lorfque le malade a de fortes envies de vomir & la langue humide, on ne doit pas héfiter, après avoir calmé les premiers fymptomes de l'inflammation, d'aider les efforts de la nature, & de donner une petite dofe de tartre émétique fondue dans quelques cuillerées d'eau. Ce remede opere, dans ce cas, plus efficacement qu'aucun autre, la réfolution de l'inflammation.

qui, comme eux, fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & assez généralement les *ourles*. C'est un engorgement des glandes qui servent à fournir la salive, & sur-tout des deux grosses qui sont entre l'oreille & la mâchoire, qu'on appelle *parotides*, & de deux qui sont dessous la mâchoire, qu'on appelle *maxillaires*; elles se gonflent considérablement, & empêchent non seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce que les mouvements sont très-douloureux. Les enfants y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fievre, il ne faut point de remedes; il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, d'appliquer dessus quelque cataplasme, de diminuer beaucoup la quantité de ses aliments, de se priver de viande & de vin, & de faire un usage abondant de quelque liqueur chaude, qui délaye les humeurs & rétablisse la transpiration. Je me guéris de ce mal l'année 1754, en ne buvant pendant quatre jours, que du thé de melisse auquel je joignis

un quart de lait, & très-peu de pain. Le même régime m'a guéri ſouvent de légers maux de gorge.

§. 117. Il y a eu ici au printemps de 1761, une quantité étonnante de maux de gorge de deux eſpeces. Les uns étoient des maux de gorge ordinaires, tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier, ils ont été fréquents parmi les adultes, & ont très-bien guéri par la méthode que j'ai propoſée. Les autres, dont je dirai quelque choſe ici, parce que je ſais qu'ils ont régné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient auſſi les adultes, mais ſurtout les enfants, depuis l'âge d'un an, même au deſſous, juſques à celui de douze ou treize.

Les premiers ſymptomes étoient, comme dans les maux ordinaires, le friſſon, la chaleur, l'abattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les diſtinguoit des eſquinancies inflammatoires, ce ſont les ſymptomes ſuivants.

1. Souvent les malades avoient de la toux, & un peu d'oppreſſion.

2. Le

2. Le pouls étoit plus vîte, mais moins dur & moins fort qu'il ne l'eſt ordinairement dans les maux de gorge.

3. Ils avoient une chaleur âcre, ſeche, & une grande inquiétude.

4. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très-ſeche.

5. Quoiqu'ils euſſent de la peine à avaler, cependant ce n'eſt pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire ſuffiſamment.

6. Le gonflement & la rougeur des amygdales, de la luette & du fond du palais, n'étant que peu conſidérables, mais les glandes parotides & maxillaires, & ſur-tout les premieres étant extrêmement gonflées & enflammées, la douleur dont ils ſe plaignoient le plus étoit cette douleur extérieure.

7. Quand le mal étoit grave, tout le col gonfloit, & quelquefois même les vaiſſeaux qui rapportent le ſang du cerveau étant gênés, les malades avoient de l'aſſoupiſſement & du délire.

8. Les redoublements de la fievre étoient assez irréguliers.

9. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge.

10. La saignée & les autres remedes ne les soulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long.

11. Il ne venoit pas à suppuration comme les autres especes, mais quelquefois les amygdales s'ulcéroient.

12. Presque tous les enfants, & un très-grand nombre d'adultes poussoient, ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivants, jusques au sixieme, une ébullition, qui, chez quelques-uns, ressemblent assez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive & sans aucune élévation. Elle commençoit au visage, ensuite aux bras, & elle passoit aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retiroit peu à peu au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en poussant. D'autres en très-petit nombre (je n'en ai vu que cinq,) éprouvoient tous des accidents plus graves avant l'éruption, &

poussoient le vrai pourpre ou milliaire blanc.

13. Quand ces ébullitions avoient paru, ils se trouvoient ordinairement mieux. La derniere duroit quatre, cinq, ou six jours, & se terminoit souvent par des sueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'est le cas de plusieurs adultes, n'ont pu se guérir que par des sueurs abondantes sur la fin, car au commencement elles étoient inutiles, & même nuisibles.

14. J'ai vu quelques personnes, chez lesquelles le mal de gorge s'est dissipé entiérement sans éruptions & sans sueurs; mais qui restoient dans une inquiétude & dans une angoisse très-forte, avec un pouls vîte & petit. Je leur ordonnois une boisson sudorifique, & alors l'éruption ou les sueurs venant, elles se trouvoient bien.

15. Soit que les malades aient eu l'ébullition ou qu'ils ne l'aient pas eue, tous ont perdu la premiere peau ou épiderme, par grandes écailles dans tout le corps; tant ce venin qui devoit s'évacuer par la peau avoit d'âcreté.

16. Un grand nombre éprouvoient un changement ſingulier dans la voix, différent de celui des maux de gorge ordinaires ; l'intérieur des narines étoit extrêmement ſec.

17. L'on a eu plus de peine à ſe remettre qu'après les maux de gorge ordinaires ; & ſi l'on ſe négligeoit dans la convaleſcence, ſur-tout ſi l'on s'expoſoit trop tôt au froid, il ſurvenoit une rechûte, ou différents accidents, tels que de l'oppreſſion, un gonflement de ventre, différentes enflures, de la langueur, du dégoût, des écoulements derriere les oreilles, de la toux, de l'enrouement.

18. J'ai été appellé pour des enfants, & même quelques jeunes gens, qui au bout de quelques ſemaines, étoient tombés dans une enflure générale de tout le corps, avec une forte oppreſſion, & une diminution conſidérable dans les urines qui étoient rouges & troubles ; ils étoient auſſi dans un état ſingulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous guéris avec des véſicatoires, & la poudre N°. 25. Ce remede commençoit par les faire vomir ;

il ſurvenoit enſuite des urines, & ſurtout des ſueurs abondantes qui les guériſſoient. Deux ſeuls d'un mauvais tempérament, & un peu rachitiques ou noués, après avoir été rétablis pendant quelques jours, ſont retombés & ont péri.

§. 118. Chez les adultes, j'ai employé la ſaignée, & les rafraîchiſſants tant qu'il paroiſſoit de l'inflammation; enſuite il falloit évacuer les premieres voies, & après cela faire ſuer doucement. Les mêmes poudres N°. 25. ont ſouvent produit, avec grand ſuccès, l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas, j'ai employé l'ypecacuana N°. 35.

Dans quelques ſujets il n'y avoit pas de ſymptomes inflammatoires, & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premieres voies; quelques malades même rendoient des vers; alors je n'ai point fait de ſaignées, mais le remede vomitif produiſoit dans le commencement un excellent effet, & tous les ſymptomes diminuoient ſenſiblement; la ſueur ſurvenoit naturellement, &

le malade guériſſoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits dans leſquels, il n'y avoit aucun caractere d'inflammation, & où il ne falloit point de ſaignées; celles qu'on faiſoit réuſſiſſoient mal.

Je n'ai point fait ſaigner d'enfants. Les véſicatoires, après l'évacuation des premieres voies, & beaucoup de délayants, étoient leurs remedes. Une ſimple infuſion de ſureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bu abondamment.

§. 120. Je ſais qu'il eſt mort dans quelques villages un grand nombre de malades, avec une enflure de col prodigieuſe. Il en eſt auſſi mort quelques-uns en ville; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des ſudorifiques chauds & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrieme jour avec des ſuffocations violentes, & perdant beaucoup de ſang par le nez. Du grand nombre que j'ai vu, il n'en eſt mort que deux. L'une étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ebullition qui rentra tout-à-coup: ce

fut alors qu'on m'appella ; mais il s'étoit fait un dépôt ſur la poitrine, & rien ne put la ſauver. L'autre étoit un garçon robuſte de dix-ſept à dix-huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord aſſez violemment. Elle ſe calma cependant, & la fievre étant preſque entiérement finie, les ſueurs qui commençoient à venir l'auroient guéri ; mais il ne voulut jamais les ſoutenir, & ſe mettoit à chaque inſtant nu. Il ſe fit tout-à-coup un dépôt ſur le poumon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vu mourir avec une peau auſſi ſeche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaiſe façon de ſe conduire paroît avoir été la cauſe de ſa mort. C'eſt un exemple.

§. 121. Je me ſuis étendu ſur cette maladie, parce qu'il pourroit arriver qu'elle ſe répandît dans d'autres endroits, où il ſeroit utile qu'on fût prévenu de ſes caracteres & du traitement, qui a autant de rapport avec celui des fievres putrides, dont je parlerai plus bas, qu'avec celui des

maladies inflammatoires dont j'ai parlé; puiſque chez quelques perſonnes le mal de gorge a été évidemment un ſymptome de fievre putride, plutôt que la maladie principale (1).

§. 122. Les maux de gorge ſont, pour bien des perſonnes, une maladie habituelle qui revient toutes les années, & même ſouvent dans une année; on les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqués pour prévenir les pleuréſies habituelles §. 100, & en garantiſſant du froid le col & la tête, ſur-tout après s'être échauffé par la courſe, le chant, &c.

(1) Je réſerve d'autres détails intéreſſants ſur cette maladie, pour la ſeconde édition de mon traité des fievres; & l'Éditeur de Paris a très-bien remarqué qu'elle a beaucoup de rapport avec *le mal de gorge gangreneux*, qui a été épidémique depuis vingt ans dans pluſieurs endroits de l'Europe. *Note de l'Auteur.*



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 123. IL regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences fâcheuses. Le premier, c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux ; erreur qui coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis déjà plaint il y a plusieurs années, & j'ai vu dès lors une foule de nouveaux exemples, qui n'ont que trop justifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'est que rhume; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile Médecin qui avoit beaucoup vu, à un de ses amis qui lui disoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un second préjugé, c'est que les

rhumes n'exigent point de remedes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le dernier article peut être vrai, vu la mauvaiſe façon dont on les traite; mais le principe eſt faux. Les rhumes ont leurs remedes tout comme les autres maux, & ſe guériſſent avec plus ou moins de facilité, ſuivant qu'ils ſont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troiſieme erreur, c'eſt que non ſeulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même ſalutaires. Il vaut mieux ſans doute avoir un rhume qu'une maladie plus fâcheuſe; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raiſonnablement dire, c'eſt que quand une tranſpiration arrêtée devient cauſe de maladie, il eſt heureux qu'elle produiſe un rhume plutôt que quelque maladie très-grave, comme il arrive ſouvent; mais il ſeroit à préférer que ni la cauſe ni l'effet n'euſſent exiſté. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cauſe de maladie; il eſt

une maladie réelle, qui quand elle eſt violente, porte une atteinte ſenſible à toute la machine. Les rhumes affoibliſſent conſidérablement la poitrine, & la ſanté en eſt tôt ou tard altérée. Les perſonnes ſouvent enrhumées ne ſont jamais robuſtes, elles tombent ſouvent dans des maux de langueur, & la facilité à s'enrhumer, eſt une preuve de la facilité avec laquelle la tranſpiration ſe dérange, & le poumon s'engorge, ce qui eſt toujours dangereux.

§. 125 L'on conviendra de la fauſſeté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes qui ne ſont autre choſe que les maladies que je viens de décrire, dans les trois derniers chapitres; mais dans un degré fort léger.

Un rhume eſt véritablement preſque toujours une maladie inflammatoire, une légere inflammation du poumon ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités, qui ſe trouvent dans les os de la joue & du front; cavités, qui

toutes communiquent avec le nez, de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie de cette membrane, elle se communique aisément aux autres.

§. 126. Il est presque inutile de décrire les symptomes du rhume; il suffira de faire remarquer, 1. que la principale cause des rhumes, est la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé, c'est-à-dire la transpiration arrêtée, & un sang un peu enflammé. 2. Que quand ces maladies régnent, il y a en même temps beaucoup de rhumes. 3. Que les symptomes qui annoncent un rhume violent, ressemblent beaucoup à ceux qui précédent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes sans frisson & sans fievre; quelquefois même elle dure plusieurs jours. L'on tousse, la toux reste seche pendant quelque temps, ensuite il vient des crachats qui diminuent la toux & l'oppression, & c'est alors qu'on peut dire que le rhume est mûr. L'on a souvent de légers points, mais passagers & un peu de mal de gorge. Quand les

narines ſont le ſiege du mal, ce qu'on appelle fort mal-à-propos rhume de cerveau, on a ſouvent un mal de tête très-violent, qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapiſſe les cavités de l'os du front, ou des *Sinus maxillaires*. L'on ne mouche dans les commencements, qu'une eau fort claire & fort âcre ; enſuite à meſure que l'inflammation diminue, elle s'épaiſſit, & l'on mouche une matiere ſemblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours ; ceux de poitrine ſont plus longs ; il y en a cependant beaucoup qui ſe diſſipent au bout de quatre ou cinq jours. S'ils durent trop long-temps, ils nuiſent ; 1. parce que la toux violente dérange toute la machine, & ſur-tout qu'elle porte le ſang à la tête. 2. En privant du ſommeil, qui eſt preſque toujours diminué par un rhume. 3. En ôtant l'appétit & en troublant la digeſtion, ce qui affoiblit néceſſairement. 4. En

affoibliſſant le poumon même, par les ſecouſſes continuelles qu'il reçoit ; de façon que peu à peu toutes les humeurs s'y jettant, comme ſur la partie la plus foible, il reſte une toux continuelle ; il eſt toujours ſurchargé d'humeurs, qui s'y épaiſſiſſant, gênent la reſpiration, oppreſſent & donnent une fievre lente ; le corps ne ſe nourrit pas, le malade tombe dans la foibleſſe, le dépériſſement, l'inſomnie, l'angoiſſe, & meurt ſouvent aſſez promptement. 5. La fievre qui accompagne preſque toujours les gros rhumes, uſe le corps.

§. 128. Puiſque le rhume eſt une maladie de la même eſpece que les eſquinancies, les péripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être de la même eſpece. Si le rhume eſt très-fort, il faut faire une ſaignée au bras, ce qui l'abrege beaucoup ; & elle eſt néceſſaire toutes les fois que le malade eſt ſanguin, qu'il a une forte toux & un grand mal de tête. L'on doit faire un uſage abondant des boiſſons N°. 1, 2, 4. Il eſt utile de prendre tous les ſoirs des bains de

pied en ſe couchant (1). En un mot, ſi *l'on met le malade au régime*, on le guérit très-promptement.

§. 129. Mais ſouvent le mal eſt ſi léger, qu'on ne croit pas devoir faire un traitement, & ſans remede on guérit aiſément, en ſe privant pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillon, de vin, de tout ce qui eſt âcre, gras ou peſant, en vivant de pain, de légumes, de fruits & d'eau; & ſur-tout en ſoupant peu ou point, & en buvant, ſi l'on eſt altéré, une ſimple tiſane d'orge ou une infuſion de ſureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied tiedes, & la poudre N°. 20. contribuent à faire dormir. L'on peut auſſi ſans danger prendre quelques taſſes de thé de pavot rouge.

§. 130 Quand il n'y a plus de fievre, de chaleur ni d'inflammation; que le malade a été à la diete pen-

(1) Souvent les lave-pieds ſeuls diſſipent le mal de tête, & calment la toux, en relâchant les parties inférieures, & toute la ſurface de la peau. Si le malade eſt conſtipé, il recevra des lavements préparés avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir du ſon, & ajouté un peu de ſavon commun, du beurre, ou de l'huile d'olive.

dant quelques jours, & qu'il s'eſt bien délayé, ſi la toux & l'inſomnie continuent, on peut donner le ſoir une pilule de ſtyrax ou une priſe de thériaque avec un peu de ſureau, en ſortant d'un bain de pied tiede; alors ces remedes, en calmant la toux, & en rétabliſſant la tranſpiration, guériſſent ſouvent dans une nuit; mais j'en ai vu de mauvais effets quand on les donnoit trop-tôt; & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très-peu ſoupé, & que le ſouper ſoit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remedes vantés pour les rhumes, des tiſanes de pommes, de régliſſe, de figues, de raiſins ſecs, de bourrache, de lierre terreſtre, de véronique, d'hyſope, d'orties, &c. Je ne veux rien leur ôter de leur prix; elles peuvent avoir été toutes utiles; mais malheureuſement ceux qui en ont vu réuſſir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes, & c'eſt là une erreur dangereuſe, parce que ce n'eſt point ſur un ſeul cas qu'on doit décider; c'eſt à ceux

qui en voient journellement un grand nombre, & qui obſervent attentivement l'effet des différents remedes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce ſont ceux que j'ai indiqués. Je ſais qu'un thé de queues de ceriſes, qui eſt une boiſſon aſſez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute ſimple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de ſureau ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un ſoulagement très-prompt. Ils font auſſi du bien dans les rhumes de poitrine. (*Voyez* §. 55.).

L'on étoit fort dans l'uſage, il n'y a pas long-temps, d'employer le blanc de baleine; mais c'eſt une huile très-indigeſte, & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes; d'ailleurs le blanc de baleine eſt preſque toujours rance; ainſi il vaut mieux le bannir; j'en ai vu ſouvent de mauvais effets, rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des aliments, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur ſanté. Ils ne font plus de digeſtion, la toux devient eſtomachale ſans ceſſer d'être pectorale, & ils courent riſque de tomber dans l'état décrit §. 127. N°. 4.

Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatiſés, font les plus grands maux dans les commencements, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre; ſi l'on en a vu quelques bons effets, ce n'eſt que ſur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foibleſſe des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relâchants, prendre tous les jours quelques priſes de la poudre N°. 14. avec peu de vin, & ſi les humeurs paroiſſoient ſe jeter trop ſur le poumon, appliquer des véſicatoires aux gras de jambes.

§. 134. Les liqueurs conviennent ſi peu, que ſouvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finiſſoit. Il y a même des perſonnes qui n'en boivent jamais ſans s'enrhumer, & cela n'eſt point étonnant; elles occa-

ſionnent une très-légere inflammation de poitrine, qui eſt un rhume.

Il ne faut pas dans cette maladie s'expoſer, ſans néceſſité, à un grand froid; mais il faut également ſe préſerver de trop de chaleur; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guériſſent point; & comment y guérir? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument comme les liqueurs, en produiſant une légere inflammation de poitrine.

§. 135. Les perſonnes ſujettes aux fréquents rhumes, celles qu'on appelle fluxionaires, croient devoir ſe tenir fort au chaud; c'eſt une erreur qui acheve de ruiner leur ſanté. Cette diſpoſition aux rhumes vient de deux cauſes; ou de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément, ou quelquefois de la foibleſſe de l'eſtomac ou de celle du poumon, qui demandent des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément, plus ils ſe tiennent au chaud, plus ils ſe font ſuer, & plus le mal augmente. Cet air

continuellement tiede affoiblit tout le corps, & ſur-tout le poumon ; les humeurs y trouvant moins de réſiſtance, s'y jettent toujours plus. La peau ſans ceſſe baignée par une petite ſueur, ſe relâche, s'amollit, devient incapable de faire ſes fonctions ; la plus petite cauſe arrête alors toute tranſpiration, & il naît une foule de maux de langueurs.

Ces malades redoublent leurs précautions pour ſe préſerver de l'air froid, & tous leurs ſoins ſont autant de moyens efficaces pour rendre leur ſanté plus foible ; & cela d'autant plus ſûrement, que la crainte de l'air aſſujettit néceſſairement à une vie ſédentaire, qui augmente tous leurs maux, auxquels les boiſſons chaudes, dont ils font uſage, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir ; c'eſt de ſe familiariſer avec l'air, de fuir les chambres chaudes, & diminuer peu à peu leurs vêtements, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne ſoit froid, les boiſſons même à la glace leur ſont ſalutaires ; de prendre beaucoup d'exercice, & enfin ſi le mal

eſt invétéré, de faire uſage pendant long-temps de la poudre N°. 14. & des bains froids. Cette méthode réuſſit auſſi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foibleſſe d'eſtomac ou de poumon; & au bout d'un certain temps ces trois cauſes ſe réuniſſent toujours.

Quelques perſonnes qui étoient ſujettes depuis pluſieurs années à être enrhumées tout l'hiver & qui pendant cette ſaiſon ne ſortoient point & buvoient toujours tiede, ont profité l'hiver dernier (de 1761. & 62.) des conſeils que je donne ici; elles ſe ſont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, & par-là, ont évité entiérement les rhumes & ſe ſont très-bien portées.

§. 136. L'on eſt en uſage, plus, il eſt vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir ſouvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'en exclus point l'uſage; mais il n'y a rien d'auſſi efficace que le jus de régliſſe, & moyennant qu'on le prenne à doſe ſuffiſante, il procure un vrai ſoulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en reſſentis les bons effets d'une façon marquée.

CHAPITRE VIII.

Des maux de Dents.

§. 137. Les maux de dents qui ſont quelquefois ſi longs & ſi violents, qu'ils occaſionnent des inſomnies opiniâtres, beaucoup de fievre, des rêveries, des inflammations, des abcès, des ulceres, des caries, des convulſions, des ſyncopes, dépendent de trois cauſes principales.

1°. De la carie des dents.

2°. De l'inflammation du nerf des dents, ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraîne celle de la gencive.

3° D'une humeur catarrale froide, qui ſe jette ſur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas, la carie ayant mis le nerf à nu, l'air, les aliments, les boiſſons, l'humeur même de la carie, l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes, Tout ce qui augmente

le mouvement, comme l'exercice, la chaleur, les aliments, peut produire le même effet.

Quand la dent eſt extrêmement gâtée, il n'y a point de remede que de l'arracher, ſans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive ſe perd, les autres dents, & ſouvent même la mâchoire ſe carient; d'ailleurs elle empêche l'uſage des dents voiſines, qui ſe couvrent de tartre & périſſent.

Quand le mal eſt moins conſidérable, on peut quelquefois en arrêter les progrès, en brûlant la dent avec un fer chaud, ou en la plombant ſi elle en eſt ſuſceptible. L'on ſe ſert très-ſouvent de différentes liqueurs & même d'eau forte & d'eſprit de vitriol; mais ces remedes ſont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations que je viens d'indiquer, on peut employer l'eſſence de girofles, dans laquelle on trempe un coton qu'on applique ſur la carie, ce qui ſoulage ſouvent pour aſſez long-temps. L'on emploie auſſi une teinture d'opium appliquée de la même façon,

& l'on peut mêler ces deux remedes ensemble à doses égales. J'ai réussi plusieurs fois avec la liqueur minérale anodine d'HOFFMAN; elle paroît pendant quelques instants augmenter la douleur, mais le soulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelquefois. Un gargarisme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau, soulage souvent les douleurs qui viennent de carie; & plusieurs personnes, dans ce cas, se sont bien trouvées d'en faire un usage habituel; ce remede ne peut point nuire, il est même utile pour les gencives. D'autres se soulagent en frottant tout le visage avec du miel.

§. 139. La seconde cause, c'est l'inflammation du nerf dans l'intérieur, ou de la membrane à l'extérieur de la dent; on la connoît par le tempérament, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui sont jeunes, sanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par le travail, ou par les aliments & les boissons, ou par les veilles ou par d'autres excès; ceux qui étoient accoutumés à quelques hémorragies,

ou naturelles ou artificielles, & qui ne les ont plus, y ſont très-expoſés.

La douleur vient ordinairement promptement, & ſouvent après quelque cauſe d'échauffement. Le pouls eſt fort & plein, le viſage aſſez rouge, la bouche extrêmement chaude; l'on a ſouvent beaucoup de fievre, & un violent mal de tête; la gencive s'enflamme, ſe gonfle, & quelquefois il s'y forme un abcès; d'autres fois il arrive que l'humeur ſe jette à l'extérieur, la joue enfle & la douleur diminue. Quand la joue enfle, mais ſans que la douleur diminue, c'eſt alors une augmentation, & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette eſpece, il faut employer le traitement des maladies inflammatoires, & recourir à la ſaignée, qui ordinairement ſoulage ſur le champ, ſi on la fait d'aſſez bonne heure. Après la ſaignée, on ſe gargariſe avec l'eau d'orge, l'eau & le lait; on applique ſur la joue des cataplaſmes émollients. S'il ſurvient un abcès, on le fait mûrir en tenant preſque con-

tinuellement dans la bouche, du lait chaud, ou des figues cuites dans du lait; & dès qu'il paroît mûr, on le fait ouvrir, ce qui eſt aiſé & point douloureux. Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cauſe, n'eſt pas ſi violent, mais il dure fort longtemps, & revient dès qu'on s'eſt échauffé, dès qu'on eſt au lit, dès qu'on prend quelques mets échauffants, quelque liqueur, du vin, du café. Il faut dans ce cas faire une ſaignée, ſans laquelle les autres remedes ſont inutiles, & prendre quelques ſoirs de ſuite des bains de pied tiedes, & une priſe de la poudre N°. 20. La privation totale de vin & celle de viande, ſurtout le ſoir, ont guéri pluſieurs perſonnes qui avoient des maux de dents très-opiniâtres.

Tous les remedes chauds, dans cette eſpece, ſont pernicieux; & ſouvent l'opium, la thériaque, les pilules de ſtyrax, bien-loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une humeur catarrale froide, qui ſe jette

ſur les mêmes parties, il eſt ordinairement, quoiqu'auſſi douloureux, accompagné de ſymptomes moins violents. Le pouls n'eſt ni fort, ni plein, ni fréquent ; la bouche eſt moins chaude, l'on enfle moins. Dans ces cas, il faut purger avec la poudre N°. 21, ce qui guérit quelquefois radicalement des maux très-invétérés. Enſuite on peut faire uſage de la tiſane des bois N°. 22. Elle a guéri des maux de dents, qui avoient réſiſté à d'autres cures pendant pluſieurs années ; mais elle ſeroit pernicieuſe dans l'autre eſpece. Les véſicatoires à la nuque ou ailleurs, il n'importe pas trop où, ont fait ſouvent un très-bon effet, en détournant l'humeur & en rétabliſſant la tranſpiration. Enfin, l'on peut employer avec le plus grand ſuccès dans cette eſpece, ſur-tout après la purgation, les pilules de ſtyrax, l'opium, la thériaque. Les remedes âcres, comme le tabac ficelé, la racine de pyrethre, en faiſant ſaliver, évacuent une partie de l'humeur qui cauſe la maladie, & diminuent la douleur. La fumée du tabac

guérit auſſi quelquefois dans cette eſpece, ſoit en faiſant cracher, ſoit parce qu'elle a quelque choſe d'anodin qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Comme cette cauſe eſt ſouvent l'effet d'une foibleſſe d'eſtomac, il arrive tous les jours qu'on voit des perſonnes dont le mal augmente à meſure qu'elles prennent des rafraîchiſſants. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la doſe du remede, & les douleurs croiſſent à proportion. Il faut néceſſairement quitter cette méthode, & employer les remedes ſtomachiques & propres à rétablir la tranſpiration. La poudre N°. 14. a produit ſouvent d'excellents effets; quand je l'ai ordonnée dans ces cas, & elle ne manque jamais d'emporter très-promptement les maux de dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques perſonnes en leur conſeillant l'uſage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent des trois cauſes princi-

pales que j'ai indiquées, & qui ſont les plus fréquents, il y en a de très-longs & de très-cruels, qui ſont occaſionnés par une âcreté générale de la maſſe du ſang, & qui ne ſe guériſſent que par les remedes propres à corriger cette âcreté. Quand elle eſt de nature ſcorbutique, le raifort ſauvage (la poivrée), le creſſon, le cochlearia, le beccabunga (la fava), l'oſeille, l'alleluya, la détruiſent. Si elle eſt d'une nature différente, elle demande d'autres remedes. Mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal eſt long, il donne le temps d'aller conſulter.

La goutte & le rhumatiſme, ſe jettent quelquefois ſur les dents, & occaſionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

§. 144. L'on comprend par ce qu'on vient de dire, ce que c'eſt que cette bizarrerie imaginaire qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un remede qui a ſoulagé l'un ne ſoulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remedes

ſont toujours ordonnés ſans connoiſſance de cauſe ; qu'on ne fait point attention à la nature du mal ; qu'on traite une douleur de carie comme une douleur d'inflammation, celle-ci comme une douleur de fluxion froide ; & cette derniere comme une douleur cauſée par l'âcreté ſcorbutique : ainſi il n'eſt point étonnant que l'on échoue. Les Médecins eux-mêmes ne donnent peut-être pas toujours aſſez d'attention à la nature du mal ; & lorſqu'ils la connoiſſent, ils ſe bornent trop à des remedes foibles & incapables de produire l'effet néceſſaire Si le mal eſt de nature inflammatoire, rien ne peut guérir que la ſaignée.

Il en eſt des maux de dents comme de tous les autres ; ils dépendent de pluſieurs cauſes différentes, & ſi l'on ne combat pas ces cauſes par les remedes qui leur conviennent, bien-loin de guérir, l'on augmente le mal.

J'ai guéri de violents maux de dents de la mâchoire inférieure, en appliquant une emplâtre compoſée de fari-

ne, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie & de maſtic, à l'angle de cette mâchoire, dans l'endroit où l'on ſent battre l'artere. J'ai auſſi ſoulagé des maux de tête extrêmement violents, en appliquant la même emplâtre ſur l'artere des tempes.



CHAPITRE IX.

De l'Apoplexie.

§. 145. TOut le monde connoît l'apoplexie, qui eſt une perte ſubite de tous les ſens & de tous les mouvements volontaires, pendant laquelle le pouls ſe conſerve & la reſpiration eſt gênée. Je m'étendrai peu ſur cette maladie qui n'eſt pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à Monſieur de HALLER, qui a paru en 1761.

§. 146. L'on en diſtingue ordinairement deux eſpeces, l'apoplexie ſanguine, & l'apoplexie ſéreuſe. Elles dépendent l'une & l'autre de ce que les vaiſſeaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'eſt que la premiere a lieu chez les perſonnes qui ſont fortes, robuſtes, qui ont un vrai ſang,

ſang peſant, épais, inflammatoire, & qui en ont beaucoup; & c'eſt alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les perſonnes moins robuſtes dont le ſang eſt plus aqueux, plutôt viſqueux que denſe ou épais, dont les vaiſſeaux ſont lâches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la premiere eſt à ſon plus haut degré, c'eſt ce qu'on appelle coup de ſang ou apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute, & qui n'eſt pas ſuſceptible de remedes. Quand le mal eſt moins violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le viſage rouge & enflé, le col gonflé, la reſpiration gênée & bruyante, ne ſentant rien, n'ayant d'autre mouvement que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours; il faut ſur le champ :

1. Découvrir entiérement la tête du malade, lui couvrir très-peu le reſte du corps, lui procurer un air très-frais, & lui deſſerrer entiérement le col.

2. Le mettre, autant qu'il eſt poſſible, la tête haute & les pieds pendants.

3. Lui faire une ſaignée au bras, de douze à ſeize onces par une très-groſſe ouverture ; la force avec laquelle le ſang jaillit, doit décider le Chirurgien à en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la réitérera juſques à trois & quatre fois, dans l'eſpace de trois ou quatre heures, ſi les circonſtances le demandent, ou au bras ou au pied.

4. Donner un lavement avec la décoction des premieres herbes émollientes qui ſe préſenteront, quatre cuillerées d'huile, & une cuillerée de ſel. On le réitérera de trois en trois heures.

5. S'il eſt poſſible on lui fera avaler beaucoup d'eau, ſur chaque pot de laquelle on mettra trois dragmes de nitre.

6. Dès que la violence du pouls a diminué, que la reſpiration eſt moins embarraſſée & le viſage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction Nº. 23 ; ou, ſi l'on ne pouvoit pas l'avoir à temps, trois quarts d'once ou une once de crême de tartre, & beaucoup de petit lait ; remede qui m'a

très-bien réussi dans un cas où je n'en avois point d'autre.

7. Eviter toute liqueur spiritueuse, vin, eaux distillées, soit en boisson, en application, ou même en senteur.

8. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il est possible ; en un mot, on doit éviter tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs ; mais il est cependant fondé en raison, confirmé par l'expérience, & absolument nécessaire. En effet tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité, & avec trop de force, au cerveau, qui étant comprimé, empêche tout mouvement des nerfs. Pour rétablir ces mouvements, il faut donc débarrasser le cerveau, en diminuant la force du sang ; mais les liqueurs, les vins, les esprits, les sels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par-là même elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie ; au lieu que tout ce qui calme la circulation, contribue à rappeller plutôt

le ſentiment & le mouvement volontaire.

9. On doit lier fortement les cuiſſes ſous le jarret; par-là on empêche le ſang de revenir des jambes, & il s'en porte moins à la tête.

Si le malade paroît peu à peu, & à meſure qu'il prend des remedes, paſſer dans un état moins violent, l'on peut eſpérer. Si après les premieres évacuations générales ſon état empire, il eſt tout-à-fait mal.

§. 148. Quand il ſe guérit, l'uſage des ſens revient; mais il reſte ſouvent un peu de délire pendant quelque temps, & preſque toujours une paralyſie ſur la langue, un bras, une jambe, & les muſcles du même côté du viſage. Cette paralyſie ſe guérit quelquefois peu à peu, par des purgations rafraîchiſſantes de temps en temps, & une diete très-peu nourriſſante. Tous les remedes chauds ſont extrêmement nuiſibles, & peuvent occaſionner une nouvelle attaque. L'émétique pourroit être mortel, & l'a été plus d'une fois. L'on doit abſolument l'éviter; il ne faut pas même aider, par de l'eau

tiede, les efforts que le malade fait pour vomir ; ils ne dépendent point des matieres qui ſont dans l'eſtomac, mais de l'embarras du cerveau ; & plus ils ſont conſidérables, plus cet embarras augmente, parce que pendant qu'ils ont lieu, le ſang ne peut pas revenir de la tête, & par-là même le cerveau en eſt ſurchargé.

§. 149. L'autre eſpece a les mêmes ſymptomes, excepté que le pouls n'eſt ni ſi élevé ni ſi fort, que le viſage eſt moins rouge, quelquefois même pâle, que la reſpiration paroît moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomiſſements.

Comme elle attaque des perſonnes moins ſanguines, moins fortes, moins échauffées, la ſaignée n'eſt ſouvent point néceſſaire ; il n'eſt au moins preſque jamais néceſſaire de la réitérer, & ſi le pouls eſt peu plein & point dur, elle pourroit être nuiſible.

1. Il faut au reſte ſituer le malade comme dans l'autre eſpece, quoique cela ſoit un peu moins néceſſaire.

2. Lui donner un lavement, mais ſans huile, avec le double de ſel & la groſſeur d'un petit œuf de ſavon; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole ou herbe au pauvre homme, on le réitere deux fois par jour (1).

3. On purge avec la poudre N°. 21 (2).

(1) Les lavements âcres ſont peut-être le remede le plus utile dans ce cas; ils irritent, ils évacuent & déterminent les humeurs à ſe porter aux parties inférieures, en abandonnant la tête. On y inſiſtera donc, on les réitérera, parce que ſouvent les premiers ont de la peine à pénétrer. Et ſi leur effet eſt foible, on les rendra plus âcres, en ſe ſervant d'une décoction de ſéné, de tabac, d'un mêlange de vin émétique trouble.

Les ſuppoſitoires âcres ſont auſſi très-avantageux; on pourra introduire dans le fondement un morceau de tabac, ou un mêlange des purgatifs les plus forts, tels que l'aloës, la ſcammonée, la gomme gutte, l'extrait d'élaterium, auxquels on donnera une forme allongée & ſolide, avec un peu de miel & de ſavon rapé.

(2) Les émétiques qui nuiſent dans l'apoplexie ſanguine, lorſque le malade a le viſage & les yeux enflammés, qui ſont dangereux ou inutiles dans la ſéreuſe, lorſque le malade eſt ſobre dans ſes repas, affoibli par l'âge ou d'autres circonſtances, lorſque l'eſtomac eſt vuide d'aliments, conviennent beaucoup lorſqu'il eſt gros mangeur, ſujet à faire des excès dans ſes repas, à des indigeſtions, à des amas de glaires dans l'eſtomac, lorſqu'il a depuis peu mangé avec un excès marqué, qu'il vomit naturellement, ou qu'il a au moins des nauſées tres-fortes. Ils ſont enfin le vrai ſpécifique des apoplexies produites par les poiſons aſſoupiſſants, dont l'effet ceſſe ſouvent au moment où les malades les vomiſſent. L'hiſtoire du paſſé, le peu de diſpoſition naturelle des malades à l'apoplexie, des nauſées continuelles, feront connoître s'ils en ſont la cauſe. Dans ces deux derniers cas, on fera fondre

4. L'on peut, pour boiſſon, donner une forte infuſion de méliſſe.

5. On purge de nouveau le troiſieme jour.

6. L'on doit appliquer d'abord au gras des jambes, ou entre les épaules, des véſicatoires (1).

7. Si la nature paroît vouloir ſe dégager par les ſueurs, on doit l'aider; & j'ai vu ſouvent qu'un thé de chardon bénit produiſoit très-bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut ſoutenir la ſueur, ſans bouger s'il eſt poſſible, pendant pluſieurs jours; il eſt arrivé alors qu'au bout de neuf jours le malade étoit délivré de toute paralyſie, qui ſurvient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies ſont ſujettes

une double doſe de tartre émétique dans un gobelet d'eau chaude, & on en donnera d'abord une cuillerée au malade. On paſſera de cette premiere cuillerée à d'autres, tous les quarts d'heure ſuivant l'effet.

(1) On peut les faire précéder par des ventouſes ſcarifiées ſur la nuque du col. Ce ſecours mis fréquemment en uſage par les anciens, trop peu pratiqué en France, eſt un des plus prompts dans les apoplexies ſéreuſes & ſanguines.

à des rechûtes, & chaque nouvelle attaque eſt plus dangereuſe que la précédente ; ainſi il eſt extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre eſpece par une diete ſévere, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des aliments ; & la précaution la plus eſſentielle, pour quiconque a eu une attaque, c'eſt de renoncer au ſouper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere eſpece, doivent être encore plus exacts que les autres. Ils doivent ſe priver de tout ce qui eſt ſucculent, aromatique, âcre, du vin, des liqueurs, du café. Ils doivent faire un grand uſage des jardinages, des fruits, des acides ; manger peu de viande, & point de celles qu'on appelle noires ; prendre toutes les ſemaines deux ou trois priſes de la poudre N°. 24. le matin à jeun, dans un verre d'eau ; ſe purger deux ou trois fois par an avec la potion N°. 23 ; prendre journellement de l'exercice ; éviter les chambres trop chaudes & l'ardeur du ſoleil ; ſe coucher de bonne heure,

ſe lever matin, n'être jamais plus de huit heures au lit; & ſi l'on remarque qu'il ſe reforme beaucoup de ſang, & qu'il ſe porte à la tête, il faut ſans héſiter faire une ſaignée, & ſe mettre pendant quelques jours à une diete totale, ſans aucun aliment ſolide. Les bains chauds ſont pernicieux dans ces cas. Dans l'autre eſpece, au lieu de ſe purger avec le remede N°. 23, il faut ſe purger avec le N°. 21.

§. 151. Les mêmes ſecours propres à prévenir une rechûte, peuvent empêcher une premiere attaque, ſi on les emploie à temps; car quoique l'attaque d'apoplexie ſoit très-prompte, cependant la maladie s'annonce pluſieurs ſemaines, quelquefois pluſieurs mois, même des années à l'avance, par des vertiges, des peſanteurs de tête, de légers embarras de-langue, des paralyſies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre; quelquefois des dégoûts & des envies de vomir, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner aucun embarras dans les premieres voies,

ou aucune autre cauſe dans l'eſtomac ou dans le voiſinage ; un changement difficile à décrire dans la phyſionomie ; des douleurs vives & paſſageres près du cœur ; une diminution dans les forces ſans cauſe ſenſible ; & quelques autres ſignes qui marquent que les humeurs ſe portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau ſont génées.

Il y a des perſonnes qui ſont ſujettes à des accidents qui dépendent de la même cauſe que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très-légeres apoplexies, dont on ſoutient pluſieurs attaques, & qui ne dérangent que très-peu la ſanté. Tout-à-coup le ſang ſe porte à la tête, le malade eſt étourdi, il perd toutes ſes forces, il a quelquefois des nauſées, ſans cependant que la connoiſſance, le ſentiment & le mouvement ſe perdent tout-à-fait. La tranquillité, une ſaignée, des lavements, diſſipent l'accès. On en prévient les retours par le régime ordonné §. 150, & ſurtout par un uſage abondant de la

poudre N°. 24. A la fin un de ces accès dégénere communément en apoplexie mortelle ; mais on peut la retarder très-long-temps par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & sur-tout la colere.



CHAPITRE X.

Des Coups de Soleil.

§. 152. L'On appelle *Coups de Soleil*, les maux qui résultent d'une trop forte action du Soleil sur la tête. C'est la même chose que l'*insolation*.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, exposés à l'action du Soleil s'échauffent, même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on comprendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se dessechent, le sang s'épaissit, il se forme une véritable inflammation, qui quelquefois tue en très-peu de temps. C'est un coup de soleil qui tua *Manassés mari de Judith ; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête, & il tomba malade, & il se mit au*

lit, & il mourut. Les signes qui caractérisent un coup de Soleil, sont le séjour dans un endroit où il donnoit fortement, un violent mal de tête, avec la peau chaude & extrêmement seche, les yeux rouges & secs, ne pouvant ni rester ouverts ni soutenir la lumiere; quelquefois un mouvement continuel dans la paupiere; du soulagement par l'application de quelque liqueur fraîche; souvent une impossibilité de dormir; d'autres fois un grand assoupissement, mais accompagné de réveils violents; une fievre très-forte; un abattement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'altération, d'autres fois point; la peau du visage est souvent brûlée.

§. 153. L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année, ou au printemps ou dans les grandes chaleurs; mais ils sont bien différents dans leurs effets. Au printemps les gens de la campagne, les ouvriers y sont peu sujets; ce sont les gens de la ville, les personnes délicates qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, & qui ont acquis beaucoup

d'humeurs. Si dans ces circonſtances elles vont au ſoleil, comme il a déjà une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont mené, les humeurs ſont déjà fort diſpoſées à ſe porter à la tête, que la fraîcheur du terrein, ſur-tout quand il a plu, fait qu'on ne ſe réchauffe pas auſſi aiſément les pieds, il agit ſur leur tête comme un véſicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs; ce qui procure de violents maux de tête, accompagnés ſouvent de lancées vives & fréquentes, & de douleur dans les yeux; mais ce mal eſt rarement dangereux. Les gens de la campagne, les perſonnes de la ville qui n'ont point diſcontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces ſoleils de printemps. Les coups de ſoleil en été ſont bien plus fâcheux; & ils attaquent les ouvriers ou les voyageurs, qui ſont long-temps expoſés à l'ardeur. C'eſt alors que le mal eſt porté à ſon plus haut degré, & que les malades meurent ſouvent ſur la place. Dans les pays chauds, cette cauſe tue pluſieurs perſonnes dans les rues,

& fait de grands ravages dans les armées en marche & dans les ſieges. L'on en voit de triſtes effets dans les pays tempérés. Après avoir marché tout le jour au ſoleil, un homme tomba en léthargie, & au bout de quelques heures mourut avec des ſymptomes de rage. J'ai vu un couvreur, un jour très-chaud, ſe plaindre à ſon camarade d'un violent mal de tête, qui augmentoit de minute en minute ; au moment où il voulut ſe retirer, il tomba mort & fut précipité. Cette cauſe produit très-fréquemment dans les campagnes, des phrénéſies très-dangereuſes, que le peuple appelle fievres chaudes. L'on en voit pluſieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du ſoleil eſt encore plus dangereux, ſi l'on y eſt expoſé pendant le ſommeil. Deux faucheurs s'endormirent ſur un tas de foin la tête nue, ayant été réveillés par les autres, ils chancelerent, prononcerent quelques mots qui n'avoient point de ſens, & moururent. Quand l'effet du vin & celui du ſoleil ſe réuniſſent, ils tuent très-prompte-

ment ; & il n'y a pas d'années qu'on ne trouve morts dans les chemins des payſans, qui étant ivres vont tomber dans quelques coins, où ils périſſent par une apoplexie ſolaire & vineuſe. Ceux qui réchappent, conſervent ſouvent toute leur vie des maux de tête, & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vu qu'après quelques jours de violents maux de tête, le mal ſe jettoit ſur les paupieres qui reſtoient long-temps rouges & fort tendues, ſans qu'on pût les ouvrir. L'on a vu des perſonnes chez leſquelles un coup de ſoleil occaſionnoit un délire continuel ſans fievre, & ſans qu'elles ſe plaigniſſent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte ſereine en a été la ſuite, & il eſt fort commun de voir des perſonnes, chez leſquelles un long ſéjour au ſoleil laiſſe une impreſſion dans l'œil, qui leur fait appercevoir différents corps voltigeants en l'air, & qui troublent la viſion. J'en ai vu des exemples cet été.

Un homme de quarante-deux ans ayant été expoſé pendant pluſieurs heures

heures à un violent ſoleil, avec un bonnet très-mince, & paſſé la nuit ſuivante au grand air, fut attaqué le lendemain d'un très-violent mal de tête, avec une fievre ardente, des envies de vomir, une inſomnie cruelle, des angoiſſes très-grandes, avec les yeux rouges & brillants. Malgré les ſecours les mieux indiqués de pluſieurs Médecins, il fut phrénétique dès le cinquieme jour & mourut le neuvieme.

Il coula du pus de ſa bouche, de la narine & de l'oreille droite, peu d'heures avant ſa mort; & l'on trouva dans le cadavre un petit abcès ſous le crâne, & tout le cerveau, auſſi-bien que les membranes qui l'enveloppent, entiérement corrompus.

§. 155. Chez les enfants fort jeunes, qui ne ſont jamais expoſés ſi long-temps à une ſi violente ardeur, mais ſur leſquels une petite cauſe agit, le mal ſe manifeſte par un aſſoupiſſement profond qui dure pluſieurs jours; par des rêveries continuelles mêlées de fureur & de frayeur, preſque comme quand ils ont eu quelque

violente peur ; par des mouvements convulsifs, par des maux de tête qui redoublent par accès, & leur font pousser de hauts cris, par des vomissements continuels. J'ai vu des enfants qui après un coup de soleil, ont conservé long-temps une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'exposent souvent imprudemment au soleil, ne savent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un homme, qui le jour libre d'une fievre tierce, se tint à dessein fort long-temps au soleil, tomber dans une attaque d'apoplexie qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'est pas prompt, cependant cette habitude dispose certainement à l'apoplexie, & aux maux de tête. Un des plus légers effets du soleil sur la tête, c'est de procurer un rhume de cerveau, un mal de gorge, une enrouement, un gonflement des glandes du col, une sécheresse dans les yeux, qui se fait quelquefois sentir long-temps.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu, est le même que celui du soleil. Un homme s'étant endormi

la tête contre le feu, mourut apoplectique dans ce ſommeil.

§. 158. L'action d'un ſoleil trop fort ne nuit pas ſeulement lorſqu'elle tombe ſur la tête, mais elle nuit auſſi aux autres parties, & ceux qui y reſtent expoſés, en préſervant la tête, eſſuient des douleurs violentes, un ſentiment de chaleur, & une roideur conſidérable dans ces parties qui ont été deſſéchées; comme aux jambes, aux genoux, aux cuiſſes, aux reins, aux bras; quelquefois ils prennent de la fievre.

§. 159. En examinant un malade d'un coup de ſoleil, il faut faire attention s'il n'y a point d'autres cauſes concourantes. Un voyageur, un manœuvre, ſont ſouvent autant affectés par la fatigue de la route ou du travail, que par le ſoleil.

§. 160. Il eſt très-important de traiter d'abord les coups de ſoleil. Si on les néglige, ceux mêmes qui auroient été aiſés à guérir, deviennent très-fâcheux. On les traite comme toutes les maladies précédentes, par les ſaignées & les rafraîchiſſants de

toute espece, en boissons, en bains, en lavements.

1. Si le mal est pressant, il faut commencer par une très-forte saignée, & la réitérer (1). Il fallut saigner neuf fois LOUIS XIV. pour le sauver en 1658, après un coup de soleil qu'il reçut à la chasse.

2. Après la saignée, on met les jambes dans l'eau tiede; c'est un des remedes qui soulagent le plus promptement, & j'ai vu le mal de tête se dissiper & revenir, à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal est grave, en venir au demi bain, & même au bain entier; mais il ne doit être que tiede, non plus que les bains de pied; l'eau chaude seroit très-nuisible.

3. Les lavements faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produisent aussi un très-bon effet.

4. Il faut boire abondamment du lait d'amandes N°. 4, de la limonade faite avec le jus de citron & de l'eau, (c'est la meilleure boisson dans ce cas,)

(1) La saignée des veines jugulaires nous paroît mériter la préférence.

ou de l'eau & du vinaigre, qui ſupplée très-bien à la limonade ; & ce qui eſt encore plus efficace, du petit-lait très-clair, avec un peu de vinaigre. Toutes ces boiſſons peuvent être bues fraîches. L'on applique ſur le front, ſur les tempes, ſur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraîche & un peu de vinaigre roſat ; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remedes employés dans ce cas ; ceux qu'on vante le plus, ſont les jus de pourpier, de laitue, d'artichaud ſauvage & de verveine. La boiſſon N°. 32, eſt utile, bue à jeun tous les jours.

§. 161. Les bains froids ont quelfois guéri des cas preſque déſeſpérés.

Un homme de vingt ans, ayant été fort long-temps expoſé à un ſoleil brûlant, rêvoit violemment ſans fievre, & étoit véritablement maniaque. Après pluſieurs ſaignées, on le jetta dans un bain froid qu'on réitéra ſouvent, & en même temps on lui jettoit de l'eau froide ſur la tête. Ces ſecours le guérirent peu à peu.

Un Officier qui avoit couru la poſte pendant pluſieurs jours de ſuite par les grandes chaleurs, eut en deſcendant de cheval, un évanouiſſement, qui réſiſta à tous les remedes ordinaires. On le ſauva en le faiſant plonger dans un bain d'eau glacée. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas, qu'après les ſaignées.

§. 162. Il eſt certain que ſi l'on eſt tranquille, on recevra plus aiſément un coup de ſoleil qu'en ſe donnant du mouvement, & l'uſage des chapeaux blancs, ou de quelques feuilles de papier ſous un chapeau noir, contribue ſenſiblement à prévenir les mauvais effets d'un ſoleil médiocre, mais il eſt inutile contre un très-fort.

La conſtitution naturelle, ou la conſtitution changée par l'habitude, mettent une très-grande différence entre les effets du ſoleil ſur différentes perſonnes. L'on s'accoutume à ſes impreſſions, comme à celles de tous les autres corps qui agiſſent continuellement ſur nous, & l'on parvient à être expoſé impunément à ſon ardeur, comme on parvient à ſoutenir, ſans en

être incommodé, la rigueur des plus grands froids. L'homme eſt fait pour ſupporter beaucoup plus de choſes qu'il ne le fait; il ne connoît preſque jamais ſes forces chez les nations civiliſées, parce que l'éducation qu'il y reçoit tend toute à les détruire, & réuſſit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme phyſique tout entier, c'eſt chez les nations ſauvages qu'il faut le chercher, c'eſt-là ſeulement où l'on voit ce que nous pourrions être: nous ne pouvons à coup ſûr que gagner à adopter leur éducation corporelle.



CHAPITRE XI.

Du Rhumatiſme.

§. 163. LE Rhumatiſme eſt ou avec fievre ou ſans fievre. Le premier eſt une maladie de la même eſpece que celles dont j'ai parlé ; une inflammation qui eſt annoncée par une fievre violente, avec friſſon, chaleur, pouls dur, mal de tête. L'on ſent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal-aiſe général, pluſieurs jours avant que la fievre ſe déclare. Le ſecond jour, le troiſieme, quelquefois même le premier, le malade eſt ſaiſi par une douleur violente dans quelque partie du corps, ſur-tout aux articulations, qui en empêche abſolument le mouvement, & qui eſt bientôt accompagné de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou eſt ſouvent la premiere partie attaquée, quelquefois tous deux le ſont enſemble. Il arrive

arrive ſouvent que la fievre diminue quand la douleur eſt fixée ; d'autres fois elle perſiſte pluſieurs jours, & redouble tous les ſoirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & ſouvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie ſe dégage tout-à-fait, quand l'autre eſt attaquée, d'autres fois pluſieurs, & même, comme je l'ai vu, toutes les articulations ſont attaquées en même-temps, & alors l'état du malade eſt affreux, il n'eſt capable d'aucun mouvement, & il craint le ſecours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher ſans le faire ſouffrir. Il ne peut pas ſoutenir le poids des couvertures, qu'on eſt obligé d'appuyer ſur des arceaux ; & le mouvement qu'on imprime au plancher, en marchant dans la chambre, redouble ſes douleurs. Les endroits où elles ſont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres, ſont les reins, les hanches & la nuque.

§. 164. Le mal ſe jette auſſi ſouvent ſur la peau de la tête, & les douleurs ſont exceſſives. Je l'ai vu attaquer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal eſt extérieur, quelque douloureux qu'il ſoit, ſi le malade eſt bien conduit, il n'y a pas un grand danger; mais ſi par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cauſe cachée, le mal ſe jette ſur quelque partie intérieure, il eſt extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occaſionne un délire phrénétique; en ſe jettant ſur le poumon, il ſuffoque; & s'il attaque l'eſtomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouies, occaſionnées par l'inflammation de ces parties, qui, ſi elle eſt forte, tue promptement. Je vis, il y a deux ans, un homme robuſte, qui, quand on m'appella, avoit déjà la gangrene dans les boyaux, dont le mal avoit commencé par un rhumatiſme au bras & à un genou, qu'on avoit voulu diſſiper en le faiſant ſuer avec des choſes chaudes; il avoit effectivement beaucoup ſué, mais l'humeur inflammatoire ſe jetta ſur les

inteſtins, l'inflammation dégénéra en gangrene, après trente-ſix heures de douleurs les plus aiguës, & il mourut deux heures après que je l'eus vu.

§. 165. Souvent le mal eſt moins violent, la fievre eſt peu forte, elle ceſſe entiérement dès que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reſte long-temps fixé ſur une articulation, on doit craindre que le mouvement en reſte gêné pour toute la vie. J'ai vu une perſonne à qui un rhumatiſme à la nuque a laiſſé un torticolis qu'elle garde depuis vingt ans; & un pauvre jeune homme dans un chalet du *Jurat*, qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux; il ne pouvoit être ni debout ni aſſis, & il n'avoit que peu d'attitudes poſſibles dans le lit.

§. 167. La cauſe la plus ordinaire du rhumatiſme, c'eſt la tranſpiration arrêtée, & un épaiſſiſſement inflammatoire du ſang; c'eſt cette derniere cauſe qu'il faut d'abord combattre, parce que tant qu'elle ſubſiſte on travailleroit inutilement à rétablir la tranſpiration, qui ſe rétablit d'elle-

même quand l'inflammation eſt guérie; ainſi il faut traiter cette maladie comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déjà parlé.

§. 168. Dès que le mal eſt déclaré, l'on donne un lavement N°. 5, & une heure après on fait une ſaignée de douze onces au bras. L'on ſe met au régime, & l'on boit abondamment de la tiſane N°. 2, & du lait d'amandes N°. 4. Dans les campagnes, où les laits d'amandes ſont trop coûteux pour le peuple, on peut leur donner du petit-lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel. J'ai vu un rhumatiſme très-grave, guéri après deux ſaignées, ſans aucun autre remede ni aliment pendant treize jours. Le petit-lait peut auſſi ſervir avec ſuccès pour les lavements.

§. 169. Si le mal ne diminue pas conſidérablement après la premiere ſaignée, il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quelques jours après une cinquieme. Mais ordinairement la dureté du pouls diminue après la ſeconde; & lors même que les douleurs continuent

également fortes, le malade eſt cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois, ſi chaque lavement n'évacue que peu, & ſi le malade ſouffre de grands maux de tête. Dans les cas exceſſivement douloureux, le malade ne peut pas ſe mettre dans l'attitude néceſſaire pour les recevoir; alors il faut rendre les boiſſons auſſi relâchantes qu'il eſt poſſible, & lui donner ſoir & matin une priſe de crême de tartre N°. 24. Ce remede joint au petit-lait, & pris pendant long-temps, a guéri deux perſonnes à qui je l'avois conſeillé, de douleurs de rhumatiſme, qui depuis pluſieurs années revenoient très-fréquemment avec un peu de fievre.

Les pommes & les prunaux cuits, les fruits d'été bien mûrs, ſont les meilleurs aliments.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades, en tenant toujours un eſſuie-main ſous leur dos, & un autre ſous leurs cuiſſes, qui ſervent à les remuer. Quand ils ont les mains libres, un troiſieme eſſuie-main pendant d'une corde qui traverſe le haut du lit, leur

eſt extrêmement utile pour s'aider eux-mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fievre, & que le pouls n'a plus de dureté, je purge avec ſuccès avec la potion N°. 23 ; & ſi elle procure au malade cinq ou ſix ſelles, il ſe trouve ordinairement très-ſoulagé ; on la réitere avec ſuccès le ſurlendemain, & quelques jours après (1).

§. 171. Quand les douleurs ſont exceſſives, elles ne ſouffrent aucune application ; mais on peut employer les bains de vapeurs, qui moyennant qu'on les faſſe ſouvent & long-temps, ſoulagent très-efficacement.

Ces bains de vapeurs conſiſtent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante ſur les parties malades, ce qui eſt toujours aſſez aiſé au moyen de pluſieurs artifices très-ſimples, dont les circonſtances déterminent le choix.

(1) Il nous paroît qu'on doit employer dans cette eſpece de rhumatiſme, les purgatifs, auſſi-tôt que le pouls eſt relâché, ſans attendre qu'il n'y ait plus de fievre. On donnera d'abord les plus doux, tels que la potion N°. 23 ; mais ſi les douleurs & l'enflure des parties affectées continuent, on emploiera des décoctions ſudorifiques & purgatives, dont on fera prendre au malade deux gobelets à trois heures d'intervalle, tous les matins ; nous les avons vu produire conſtamment les effets les plus avantageux.

Quand il eſt poſſible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications émollientes N°. 9 (1). Un demi bain ou un bain entier tiede, dans lequel le malade reſte une heure, après les ſaignées ſuffiſantes & pluſieurs lavements, ſoulage infiniment. J'ai vu un malade y entrer avec les douleurs les plus aiguës des reins, des hanches & d'un genou; il ſouffrit encore cruellement dans le bain & en le quittant; mais une heure après être rentré au lit, il ſua pendant trente-ſix heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Le bain ne doit jamais précéder les ſaignées, ou au moins quelqu'autre évacuation, il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remedes pour faire dormir; mais fort mal-à-propos, puiſqu'ils augmentent très-réellement la cauſe

(1) Les applications émollientes ne ſont point ſans quelque danger dans les Rhumatiſmes. Elles peuvent nuire en relâchant trop les fibres, affoibliſſant l'action par laquelle elles doivent ſe débarraſſer de l'humeur rhumatiſmale, en donnant lieu à des enflures difficiles à réſoudre. Nous avons éprouvé pluſieurs fois que les peaux d'animaux préparées avec le poil & ſeches, leur étoient préférables.

du mal, & détruiſent l'effet des autres remedes ; ſouvent même, bien-loin de calmer les douleurs, ils les augmentent (1).

Ils conviennent ſi peu, que le ſommeil même qui vient naturellement dans les commencements de cette maladie, eſt à charge aux malades. Ils ont au moment où ils s'endorment, de violents reſſautements qui les réveillent douloureuſement ; ou s'ils dorment quelques-moments, les douleurs ſont plus fortes au réveil.

§. 173. Le rhumatiſme ſe termine, ou par les ſelles, ou par les urines troubles, épaiſſes & qui dépoſent abondamment un ſédiment jaunâtre, ou par des ſueurs ; & il eſt rare que cette derniere évacuation n'ait pas lieu ſur la fin de la maladie. On l'aide en buvant du ſureau : mais dans les commencements, les ſueurs ſont pernicieuſes.

§. 174. Il arrive auſſi, mais plus rarement, que les rhumatiſmes ſe terminent par le dépôt d'une matiere âcre ſur les jambes, où elle forme

(1) Si les douleurs ſont très-vives & accompagnées d'inſomnie, un léger narcotique donné à l'heure du ſommeil, nous a paru réunir pluſieurs avantages.

d'abord des veſſies, qui s'ouvrent & dégénérent en ulceres, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; ſi on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ils ſe ſechent naturellement par une diete très-ſobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autres fois il ſe forme un abcès dans la partie malade ou dans le voiſinage. J'ai vu un vigneron chez qui, après de violents maux de reins, il ſe forma un abcès au haut de la cuiſſe qu'il négligea long-temps; quand je le vis il étoit monſtrueux. Je le fis ouvrir; il en ſortit tout à la fois plus de trois pots de pus; mais le malade épuiſé mourut au bout de quelque temps.

Une autre criſe du rhumatiſme, c'eſt une eſpece de galle qui ſurvient dans le voiſinage des parties ſouffrantes. Dès que l'éruption eſt faite, les douleurs ſe diſſipent; mais les boutons durent quelquefois pluſieurs ſemaines.

§. 176. Je n'ai jamais vu que les douleurs duraſſent, avec quelque violence, plus de quatorze jours, dans cette eſpece de rhumatiſme; mais il reſte dans les parties de la foibleſſe, de l'engourdiſſement, de l'enflure; &

il faut plusieurs semaines, quelquefois des mois, sur-tout si la maladie a attaqué en Automne, avant que le malade reprenne toutes ses forces. J'en ai vu qui après un rhumatisme très-douloureux, conservoient un sentiment de lassitude très-incommode, qui ne cessa qu'après une éruption abondante sur toute la peau de petites vessies pleines d'eau, dont plusieurs s'ouvrirent; quelques-unes se sécherent sans s'ouvrir (1).

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces dans les parties affoiblies, par des frictions qu'on fait soir & matin, avec un morceau de flanelle ou de quelqu'autre étoffe de laine, en prenant de l'exercice, & en se conformant exactement aux conseils donnés à l'article de la convalescence.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqués en parlant des pleurésies & des esquinancies.

(1) Toutes ces différentes éruptions salutaires, prouvent que les vésicatoires doivent être très-utiles, si la maladie est opiniâtre, & l'expérience le confirme; mais on doit en épargner, autant qu'il est possible, la douleur aux malades, & n'en faire usage que lorsque la fievre & l'inflammation sont dissipées, ou lorsque les symptomes devenus plus graves, malgré tous les remedes, menacent la vie du malade.

§. 178. Quelquefois le rhumatiſme avec fievre, attaque des perſonnes qui ne ſont pas auſſi ſanguines, ou dont le ſang n'eſt pas auſſi diſpoſé à l'inflammation, dont les chairs ſont plus molles, & qui ont dans les humeurs, plus d'âcreté que d'épaiſſiſſement. La ſaignée eſt moins néceſſaire pour eux, quoique la fievre ſoit très-forte; mais il faut plus de purgatifs, & après qu'ils ſont évacués, des véſicatoires qui ſoulagent ſouvent dès qu'ils commencent à agir, mais qu'il ne faut jamais employer quand la maladie eſt accompagnée d'un pouls dur. La poudre N°. 25. réuſſit auſſi très-bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre eſpece de rhumatiſme qu'on appelle chronique. Il a quelques caracteres qui le diſtinguent. 1. Il eſt ordinairement ſans fievre. 2. Il dure très-long-temps. 3. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. 4. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'eſt ni plus chaude, ni plus rouge, ni plus enflée; quelquefois cependant, l'un ou l'autre de ces accidents a lieu. 5. Le premier rhumatiſme attaque des perſonnes

fortes, robuſtes, vigoureuſes; cette eſpece attaque plutôt les perſonnes d'un certain âge, ou les perſonnes languiſſantes.

§. 180. La douleur du rhumatiſme chronique abandonnée à elle-même ou mal conduite, dure quelquefois pluſieurs mois, & même des années. Elle eſt ſur-tout extrêmement opiniâtre quand elle ſe jette à la tête, aux reins, (les payſans dans ce cas l'appellent *Maclet*) ou à la hanche & le long de la cuiſſe, c'eſt ce qu'on appelle *Sciatique*. Il n'y a point de parties que cette douleur n'attaque; quelquefois elle ſe fixe ſur une très-petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la mâchoire, ſur l'extrêmité d'un doigt, à un genou, ſur une côte, ſur un ſein, où elle occaſionne aſſez fréquemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle ſe jette auſſi ſur les parties intérieures. Sur le poumon, elle occaſionne des toux très-opiniâtres, qui enfin dégénérent en maux de poitrine très-graves; ſur l'eſtomac & les boyaux, des douleurs de coliques horribles; ſur la veſſie, des

maux ſi ſemblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoiſſances ni d'expérience, y ont été trompés plus d'une fois.

§. 181. Le traitement eſt un peu différent du précédent. Cependant : 1°. Si la douleur eſt très-violente, & que le malade ſoit robuſte, une ſaignée dès le commencement, fait un très-bon effet. 2°. On délaye les humeurs, & l'on en diminue l'âcreté, en faiſant boire abondamment une tiſane très-forte de racine de bardane N°. 26. 3°. On purge après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les délayants, & pour cela on ſe ſert avec ſuccès de la poudre N°. 21 (1). C'eſt dans cette eſpece qu'on a employé quelquefois utilement un remede qui a acquis quelque réputation, ſur-tout dans les campagnes ; on le tire de Geneve, je ne ſais pourquoi, ſous le nom d'opiat pour le rhumatiſme ; ce n'eſt autre choſe que *l'électuaire caryocoſtin*, tel qu'on le trouve chez les Apothicaires. Mais j'avertis qu'il a

(1) Les décoctions ſudorifiques & purgatives réuſſiſſent très-bien dans ce cas.

fait du mal quand on s'en eſt ſervi dans la premiere eſpece, & même dans celle-ci, quand on l'a employé pour des perſonnes foibles, maigres, échauffées; & ſans avoir fait précéder les délayants, ou quand on l'a employé trop long-temps. Il laiſſe dans une foibleſſe, dont on ne peut pas ſe délivrer. Il eſt compoſé d'aromates très-chauds, & de purgatifs âcres.

§. 182. Quand on a eſſayé les remedes généraux, ſi le mal ſubſiſte, il faut faire uſage pendant long-temps des remedes propres à rétablir la tranſpiration. Les pilules N°. 18, & une forte infuſion de ſureau, ont ſouvent réuſſi; & quand on a long-temps délayé, qu'il n'y a point de fievre, que l'eſtomac fonctionne bien, que le malade n'eſt point reſſerré, qu'il n'eſt pas d'un tempérament ſec, que la partie malade n'eſt pas enflammée, l'on peut donner hardiment la poudre N°. 25 le ſoir en ſe couchant, avec une taſſe ou deux de thé de chardon bénit, & la groſſeur d'une noiſette de thériaque, ce remede jette dans des ſueurs abondantes, qui emportent

ſouvent le mal (1). On peut le rendre plus efficace, en enveloppant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N°. 27.

§. 183. De toutes les douleurs, la ſciatique eſt une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de ſept ou huit ventouſes ſur la partie ſouffrante, & j'ai guéri par ce ſeul ſecours, en peu d'heures, des ſciatiques qui avoient réſiſté à pluſieurs années de remedes. Les véſicatoires ou les emplâtres quelconques, qui occaſionnent une ſuppuration dans cette partie, contribuent auſſi ſouvent à la guériſon, mais moins efficacement que les ventouſes. Il faut les réitérer pluſieurs fois. Une toile ou un taffetas cirés verts, appliqués ſur la partie malade, la font tranſpirer abondamment, & évacuent par-là l'humeur âcre qui occaſionnoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications, mais ſur-tout le taffetas qui s'applique plus exactement, & dont le cirage eſt différent,

(1) La gomme de Gayac à la doſe de 6, 10 ou 15 grains matin & ſoir, réuſſit ſouvent très-bien dans ce cas. On en peut faire des bols ou des pilules, en la mêlant avec le bol de ſureau ou l'extrait de genievre.

font lever des vessies comme les vésicatoires. Une emplâtre de chaux vive & de miel pêtris ensemble, a guéri des sciatiques opiniâtres. L'huile d'œuf a réussi dans les mêmes cas. L'on fait avec succès un seton au bas de la cuisse. Enfin des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remedes, ont été guéries par une brûlure artificielle, faite sur l'endroit où l'on ressent la douleur la plus vive, à moins que quelque raison particuliere, tirée de la connoissance anatomique des parties, ne détermine le Chirurgien à ne pas la hazarder. Il ne faut point la faire sur la tête avec un fer chaud.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombieres, d'Aix, & plusieurs autres, sont souvent d'une très-grande efficacité. Je suis pourtant persuadé qu'il n'y a point de douleur de rhumatisme, qu'on ne puisse guérir sans leurs secours. Le peuple leur substitue le bain de marc, qui guérit quelques personnes en les faisant beaucoup suer. Les bains froids sont le meilleur remede pour en préserver; mais on ne peut pas toujours les prendre.

prendre. Plusieurs circonstances en rendent l'usage absolument impossible pour quelques personnes. Celles qui sont sujettes à cette espece de rhumatisme, feront très-bien de se frotter tous les matins tout le corps si elles peuvent, mais sur-tout les parties souffrantes, avec une flanelle. Ce secours entretient la transpiration mieux qu'aucun autre ; quelquefois même il l'augmente trop. Il est aussi très-utile d'avoir toute la peau couverte pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatisme violent, on doit éviter pendant long-temps, lair froid & humide qui occasionneroit une rechûte.

§. 185. L'on emploie souvent pour le rhumatisme, des remedes très-nuisibles, & qui font tous les jours de très-grands maux ; tels sont les remedes spiritueux, l'eau-de-vie, l'eau d'arquebusade. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durcissant la peau, ou ils obligent l'humeur à se jeter sur quelqu'autre partie ; & l'on a des exemples de gens morts promptement, pour avoir appliqué

de l'eſprit de vin ſur des douleurs de rhumatiſme (1). D'autres fois l'humeur n'ayant point d'iſſue par la peau, ſe jette ſur l'os & l'artere. Il eſt arrivé ici un fait ſingulier, dont on pourroit profiter; une femme frottoit le ſoir ſon mari qui avoit un rhumatiſme très-douloureux au bras, avec de l'eſprit de vin; un heureux accident détruiſit le mal qu'elle lui auroit fait; en approchant la chandelle, le feu prit à leſprit de vie, la partie malade fut brûlée, on la panſa, & les douleurs de rhumatiſme finirent entiérement par cette ſuppuration.

Les onguents âcres & gras produiſent de très-mauvais effets, & ſont également dangereux. L'on a vu des caries, après l'uſage d'un remede connu ſous le nom de *baume de ſoufre térébenthiné*. En 1750, je fus conſulté trois jours avant ſa mort, pour une

(1) Nous avons cependant éprouvé très-ſouvent, ſur les autres & ſur nous-même que des frictions faites ſur la partie malade d'un Rhumatiſme ſans fievre, avec des linges ou des étoffes de laine, chauffés, arroſés d'eau de vie, étoient un ſecours très-utile, très-prompt & commode.

On tirera encore plus d'avantage d'un liniment préparé avec une once d'huile d'olives, dans laquelle on aura fait fondre demi-once de camphre, & à laquelle on ajoutera trois dragmes d'eſprit de ſel ammoniac.

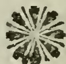
femme qui souffroit depuis long-temps des douleurs aiguës ; on lui avoit fait différents remedes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tisane, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un baume gras & spiritueux. La fievre, les douleurs, le desséchement avoient augmenté ; les os des cuisses & des bras s'étoient cariés, & dans les mouvements nécessaires pour la secourir, elle s'étoit cassée sans sortir de son lit, les deux cuisses & un bras. Un exemple aussi effrayant doit faire sentir le danger des remedes administrés inconsidérément, même dans les maux qui paroissent les moins graves par eux-mêmes. Je dois encore avertir qu'il y a des douleurs de rhumatisme qui ne veulent aucune application, & que presque tous les remedes irritent ; l'on doit alors se contenter de garantir la partie des impressions de l'air, par une flanelle ou quelques peaux d'animaux avec le poil.

Il vaut aussi mieux quelquefois laisser une douleur médiocre & opiniâtre, sur-tout chez les vieillards ou les gens foibles, que d'employer trop de

remedes, ou des remedes violents qui leur feroient plus de mal que la douleur.

§. 186. » Si la durée de la douleur » fixée dans le même endroit, occa- » ſionne un commencement de roi- » deur à l'article qui en eſt affecté, » il faut deux fois le jour expoſer la » partie à la vapeur d'eau chaude, la » bien eſſuyer après, avec des lin- » ges chauffés; la frotter légérement, » & l'enduire enſuite d'onguent d'al- » théa. » La douche, jointe à cette vapeur, augmente beaucoup ſon action. J'ai fait faire pour un cas de cette eſpece, une machine de fer blanc très-ſimple, & qui réunit la vapeur & la douche.

§. 187. Les enfants ſont ſujets à des douleurs ſi violentes & ſi générales, qu'on ne peut les toucher dans aucun endroit, ſans leur faire jeter des cris violents. Il ne faut pas s'y méprendre, ni traiter ce mal comme rhumatiſme, il dépend quelquefois des vers, & ſe diſſipe quand ils en ont rendu.



CHAPITRE XII.

De la Rage.

§. 188. LEs hommes peuvent devenir enragés ſans aucune morſure ; mais ce cas eſt extrêmement rare. La rage eſt proprement une maladie du genre canin, c'eſt-à-dire, chiens, loups & renards ; ce n'eſt preſque que chez eux qu'elle ſe produit naturellement. Quand elle s'eſt déclarée chez un, il en mord d'autres, pluſieurs deviennent enragés ; les autres animaux & les hommes eux-mêmes ſont mordus, & cette morſure produit quelquefois la rage ; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien qui étoit gai auparavant, devient en même-temps triſte & hargneux, s'il a du dégoût, quelque choſe d'extraordinaire dans les yeux, une inquiétude qui ſe manifeſte par ſes démarches, on doit

craindre qu'il ne devienne enragé ; & l'on doit dès cet inſtant l'attacher, afin de pouvoir le tuer dès que le mal ſera tout-à-fait déclaré. Il ſeroit même plus prudent de le tuer d'abord.

Bientôt les ſymptomes augmentent. Son averſion pour les aliments, ſurtout liquides, devient plus forte ; il ne connoît plus ſon maître, ſa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire ; il s'éloigne de ſa demeure, marchant la tête & la queue baiſſées, la langue à demi pendante & chargée d'écume, (ce qui arrive au reſte aſſez ordinairement à tous les chiens). Les autres le ſentent, ſouvent d'aſſez loin, & le fuient avec un air d'effroi, qui eſt une marque bien ſûre de ſa rage. Quelquefois il ſe contente de mordre ce qui ſe trouve près de lui ; d'autres fois plus furieux, il ſe jette à droit & à gauche ſur tous les hommes & les animaux qu'il apperçoit ; il fuit avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre ; enfin il tombe par épuiſement, quelquefois il ſe releve, ſe traîne

encore quelques inſtants, & périt ordinairement le troiſieme, ou au plus tard le quatrieme jour de ſon évaſion, ſouvent plus tôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu, la plaie ſe referme ordinairement auſſi aiſément que ſi elle n'étoit point venimeuſe; mais au bout de quelque temps, plus ou moins, depuis trois ſemaines juſques à trois mois, le plus ſouvent ſix ſemaines, on commence à ſentir dans l'endroit où étoit la plaie, une douleur ſourde; la cicatrice ſe gonfle, rougit, ſe rouvre & laiſſe couler une hûmeur âcre, puante, rougeâtre. Dans le même temps le malade ſent de la triſteſſe, de la nonchalance, un engourdiſſement général, un froid preſque continuel, de la peine à reſpirer, une angoiſſe qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le pouls eſt foible & irrégulier; le ſommeil agité, inquiet, troublé par des rêves, des ſurſauts, des frayeurs; les ſelles ſont ſouvent dérangées; il ſurvient d'un moment à l'autre, de petites ſueurs froides; l'on éprouve quelquefois une légere

douleur dans la gorge. C'eſt là le premier degré de la rage, ce que quelques Médecins appellent *rage mue.*

§. 191. Le ſecond degré, la rage confirmée, ou *rage blanche*, eſt accompagné des ſymptomes ſuivants. Le malade eſt preſſé par une ſoif ardente, & il ſouffre en buvant; bientôt il hait la boiſſon, particuliérement l'eau, & quelques heures après il l'abhorre; & cette horreur eſt ſi forte, que l'approche de l'eau près de ſes levres, ſa vue, ſon nom même ou celui de toute autre boiſſon, la vue des choſes, qui par leur tranſparence ont quelque rapport avec l'eau, comme la lumiere, lui occaſionnent une angoiſſe extrême, & quelquefois des convulſions. Ils avalent cependant, mais violemment, un peu de viande ou de pain, quelquefois de la ſoupe; pluſieurs même, les boiſſons qu'on leur offre comme remede, moyennant que ce ne ſoit pas de l'eau, ou qu'en même temps on ne leur parle pas d'eau. L'urine s'épaiſſit & s'enflamme, quelquefois elle ſe ſupprime. La voix devient rauque, ou ils la perdent preſqu'entiérement; mais

mais ce qu'on dit de leurs aboiements ſemblables à ceux des chiens, ſont des contes ridicules, ſuperſtitieux & dénués de tout fondement; auſſi-bien que pluſieurs autres fables, dont on a chargé l'hiſtoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des moments de délire, mêlés quelquefois de fureur. C'eſt dans ces moments, qu'ils crachent autour d'eux, qu'ils cherchent même à mordre, & qu'ils ont mordu quelquefois. Le regard eſt fixe & un peu furieux; le viſage ſouvent rouge. Ordinairement ces infortunés ſentent venir l'accès, & conjurent les aſſiſtants d'être ſur leurs gardes. Pluſieurs n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoiſſes & les douleurs qu'ils reſſentent, ſont inexprimables; ils deſirent ardemment la mort, & quelques-uns ſe ſont tués eux-mêmes, quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'eſt à la ſalive, & à la ſalive ſeule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait, 1. que ſi les plaies ſont faites au travers des habits, elles ſont moins dangereuſes que celles qui ont

atteint immédiatement la peau. 2. Que les animaux qui ont beaucoup de laine ou de poils épais, ſont ſouvent préſervés de l'impreſſion du venin, parce que dans ces deux cas, les habits, le poil, la laine, ont eſſuyé les dents. 3. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir déjà mordu beaucoup d'autres, ſont moins dangereuſes que les premieres, parce que ſa ſalive eſt épuiſée. 4. S'il mord le viſage ou le col, le danger eſt plus grand & le mal ſe développe plus promptement, parce que la ſalive eſt plutôt infectée. Dans des cas de cette eſpece on a vu la rage ſe déclarer le troiſieme jour. 5. Plus la rage eſt avancée, plus les morſures ſont dangereuſes. L'on comprend par ce que je viens de dire, pourquoi de pluſieurs perſonnes qui ont été mordues par la même perſonne, les unes tombent dans la rage & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remedes pour la rage, & ſur-tout dans ce pays, la racine d'églantier ou roſier ſauvage, cueillie dans certains temps, ſous des aſpects de la lune fa-

vorables, & féchée avec plufieurs précautions. Ailleurs c'eft la poudre de *Paulmier*, celle de coquilles d'œuf calcinées, celle d'épatique ter.eftre mêlée avec un tiers de poivre, remede long-temps vanté en Angleterre; celle d'écailles d'huître, celle de verveine; le bain de mer, la clef de S. Hubert, &c. La mort d'une foule d'enragés qui les avoient prefque tous pris, & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce foit, quand la rage étoit manifeftée, en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il eft certain qu'avant l'an 1730, il n'étoit réchappé aucun malade de ceux chez qui la maladie avoit commencé à fe déclarer, & que tous les remedes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remedes avant le mal, les uns enrageoient, les autres n'enrageoient pas; il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remedes; ainfi les remedes ne fervoient à rien. Depuis cette époque, on a eu le bonheur d'en découvrir un sûr, qui eft le mercure & quelques autres.

§. 194. Il faut d.truire le venin,

& le mercure produit cet effet, il en eſt le contrepoiſon. Le venin occaſionne une irritation générale des nerfs ; on la calme par des antiſpaſmodiques : ainſi le mercure & les antiſpaſmodiques ſont tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement pluſieurs exemples de gens véritablement enragés, guéris par ces heureux ſecours ; & ceux qui ont le malheur d'être mordus, doivent être perſuadés, qu'en prenant les précautions néceſſaires, ils ſont entiérement à l'abri de la maladie. Ceux mêmes chez qui elle s'eſt déjà manifeſtée, doivent employer ces mêmes remedes, avec une entiere confiance, fondée ſur le grand nombre de guériſons opérées par leurs ſecours. Il y a eu cependant des cas dans leſquels ils ont été inutiles; mais quelle eſt la maladie qui n'ait pas ſes cas incurables ?

§. 195. D'abord après la morſure, ſi elle eſt dans les chairs, & ſi on peut le faire ſans danger, il faut couper tout ce qui a été touché; anciennement on le brûloit avec un fer

rouge, car les ſcarifications ſont aſſez inutiles, & cette méthode ſeroit peut-être la plus efficace ; mais elle demande une fermeté qu'on ne trouve pas chez tous les malades. L'on doit laver long-temps la plaie avec de l'eau tiede légérement ſalée ; enſuite on en frotte les bords & les environs à deux pouces de diſtance, avec un demi-quart d'once de l'onguent N°. 28, & on la panſe deux fois par jour avec un onguent fort doux, comme N°. 29, pour former une ſuppuration ; mais on ne ſe ſert de l'onguent N°. 28, qu'une fois par jour.

Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des aliments, & ſur-tout de la viande, ſe priver de vin, de liqueurs, d'épiceries, de toutes les choſes chaudes ; ne boire qu'une tiſane d'orge & de fleurs de tilleul ; ſe tenir le ventre libre, par des aliments relâchants, ou des lavements, mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiede. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une priſe du remede N°. 30, qui eſt tout à la fois

composé de mercure, qui détruit le venin; & de musc qui empêche les spasmes; mais j'avoue cependant que je compte peu sur le mercure donné sous cette forme, & les frictions sont bien plus efficaces; elles suffiront toujours, j'espere, pour prévenir le mal (1).

§. 196. S'il étoit déjà déclaré, & que le malade fût robuste & sanguin, il faudroit ordonner 1. une très-ample saignée, qu'on réitere jusques à deux, trois, quatre fois, si les circonstances paroissent le demander.

2. Un bain tiede, s'il est possible d'y faire entrer le malade; & le réitérer une, & même deux fois par jour.

3. Lui donner tous les jours deux

(1) L'utilité des frictions mercurielles, nous dirons même la sécurité dans laquelle doivent être les malades, si elles sont faites de bonne heure, peu de temps après la morsure, sont démontrées par les observations faites en Provence, à Lyon, à Montpellier, à Pondicheri & ailleurs. Elles n'ont été démenties par aucune observation contraire; on ne sauroit donc inviter trop fortement tous ceux qui ont été mordus par des animaux enragés, à se soumettre à leur usage. Elles doivent être administrées de maniere à exciter pendant quinze, vingt ou trente jours une salivation modérée.

ou même trois lavements émollients, N°. 5.

4. Frotter la plaie rouverte & ses environs avec la pommade N°. 28. deux fois par jour.

5. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laisser enveloppé d'une flanelle huilée.

6. Prendre de trois en trois heures une prise du remede N°. 30. avec quelques tasses d'infusion de tilleul & de sureau.

7. Prendre tous les soirs le remede N°. 31. & même le réitérer le matin, si le malade n'est pas tranquille, & boire par-dessus de la même infusion.

8. S'il y a de grands soulévements de cœur, de l'amertume dans la bouche, on peut donner la poudre N°. 35. qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile.

9. Il est fort peu question de nourriture pour le malade; s'il en desire, on peut lui donner des panades, du bouillon, du pain, des soupes farineuses, du lait.

§. 197. En faisant usage de ces

remedes, on pourra voir tous les ſymptomes diſparoître peu à peu, & enfin la ſanté ſe rétablir tout-à-fait. Mais ſi le malade reſte long-temps foible & craintif, on lui donnera une priſe de la poudre N°. 14, trois fois par jour.

§. 198. L'on a vu un garçon chez lequel la rage avoit commencé à ſe manifeſter, être très-bien guéri, en frottant le voiſinage de la plaie avec de l'huile d'olive dans laquelle on avoit diſſous du camphre & de l'opium; en lui faiſant faire quelques frictions avec la pommade N°. 28. & en lui faiſant avaler de l'*eau de Luce*, (c'eſt une liqueur ſpiritueuſe & antiſpaſmodique) avec un peu de vin. Ce remede dont on peut prendre une cuillerée à café de quatre en quatre heures, calma l'agitation, occaſionna une ſueur abondante, & fit diſparoître tous les ſymptomes.

§. 199. On guérit les chiens en les frottant avec des doſes de pommade, triples de celles qu'on emploie pour les hommes, & en leur donnant le bol N°. 33; mais il faut employer

ces remedes dès qu'ils ſont mordus. Quand la rage eſt déclarée, il y auroit trop de danger à les adminiſtrer, & il faut inceſſamment les tuer. L'on peut tenter cependant, ſi en leur jettant le bol, ils l'avaleront.

Dès qu'ils ſont mordus il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a ſur la morſure des chiens un préjugé dangereux & faux; c'eſt que, ſi un chien qui a mordu quelqu'un ſans être enragé, le devient un jour, la perſonne mordue le deviendra en même-temps. Une telle idée eſt auſſi ridicule, que ſi l'on diſoit, que quand deux perſonnes ont couché dans le même lit, ſi l'une prend la gale ou la petite vérole, ou quelque autre maladie contagieuſe, au bout de dix à douze ans, l'autre en ſera attaquée en même-temps.

De deux choſes l'une; ou le chien qui mord eſt dans un commencement de rage, dans ce cas elle ſera manifeſte au bout de quelques jours, & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé; ou il n'en a abſo-

lument aucun principe ; dans ce second cas, je demande à tout homme ſenſé, s'il peut la donner ? Perſonne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fauſſe & baroque fait faire une action dangereuſe à ceux qui en ſont imbus ; ils ſe ſervent du droit que malheureuſement la loi leur accorde, de faire tuer le chien, & par-là ils reſtent dans l'incertitude ſur ſon état & ſur leur ſort ; incertitude effrayante, & qui peut avoir des ſuites fâcheuſes indépendantes de tout venin.

Le parti qu'on doit prendre, c'eſt de faire enfermer le chien ſous ſes yeux, afin de s'aſſurer s'il eſt enragé ou s'il ne l'eſt pas.

§. 201. Il n'eſt plus néceſſaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie & le crime de cette méthode qui étouffoit, il n'y a pas ſi longtemps, les malades entre des couvertures ou des matelas ; elle eſt prohibée dans pluſieurs pays, & ſans doute elle ſeroit punie, au moins elle devroit l'être, dans ceux même où elle ne l'eſt pas encore.

Une autre barbarie dont il faut

eſpérer auſſi qu'on ne verra plus d'exemple, c'eſt l'abandon de ces miſérables, ſans aucun ſecours; abandon odieux, lors même qu'on n'avoit pas d'eſpérance de les ſauver, & qui ſeroit criminel aujourd'hui qu'on peut leur donner des ſecours efficaces. Je le réitere, les malades n'ont très-ſouvent aucune envie de mordre; lors même qu'ils y ſont portés, ils craignent de le faire, & avertiſſent qu'on s'éloigne d'eux; ainſi il n'y a aucun danger à courir, ou lorſqu'il y en a, il eſt très-aiſé de le prévenir par quelques précautions.



CHAPITRE XIII.

De la Petite Vérole.

§. 202. LA petite vérole eſt la plus générale de toutes les maladies, puiſque de cent perſonnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en ſoient exemptes; il eſt vrai que ſi elle attaque tout le monde, elle n'attaque qu'une fois, & que quand on l'a eue on eſt à l'abri pour toujours (1). C'eſt en même temps une des plus meurtrieres, & ſi elle eſt ſouvent très-douce, elle eſt d'autres fois preſque auſſi ravageante que la peſte (2). Il eſt démontré, qu'en combinant les ravages des épidémies mauvaiſes & des bénignes, cette maladie tue la ſeptieme partie de ceux qu'elle attaque (3).

(1) On a obſervé quelquefois, (& l'obſervation eſt telle qu'on ne peut en douter) que la petite Vérole la mieux caractériſée a attaqué deux fois la même perſonne; mais ces cas ſont ſi rares, qu'on peut dire en général quand on l'a eue, qu'on ne l'aura plus.

(2) Tout prouve une très-grande reſſemblance entre la petite vérôle & la peſte.

(3) Les calculs qu'on a faits dans les pays héréditaires de l'Impératrice Reine de Hongrie, prouvent

§. 203. On a ordinairement la petite vérole dans l'enfance ; il eſt rare qu'elle n'attaque qu'une perſonne dans un endroit ; le plus ſouvent elle eſt épidémique ; & ſaiſit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle ceſſe, ordinairement au bout de quelques ſemaines ou de quelques mois, & ne reparoît dans le même endroit qu'au bout de quatre, cinq ou ſix ans.

§. 204. Le mal s'annonce ſouvent trois ou quatre jours avant que la fievre paroiſſe, par un léger abattement, moins de vivacité, moins de gaieté, une grande facilité à ſuer, moins d'appétit, le viſage un peu changé, les yeux battus. Cependant chez les enfants d'un tempérament lent & phlegmatique, j'ai vu qu'une légere agitation dans le ſang, avant que le friſſon eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient jamais eu.

Il ſurvient enſuite des alternatives

ſûrement qu'il n'eſt pas vrai dans ces Etats, que de ſept malades de la petite vérole, il en meure un. Les obſervations multipliées dans les Hôpitaux de Lyon, établiſſent une proportion bien inférieure à celle de M. Tiſſot.

de froid & de chaud, & enfin un friſſon bien marqué qui dure une, deux; trois, quatre heures, & qui eſt ſuivi d'une chaleur très-forte, accompagnée de maux de tête, de maux de reins, & de vomiſſements, ou au moins d'envies de vomir.

Cet état dure pendant quelques heures, au bout deſquelles la fievre diminue un peu par une ſueur qui eſt quelquefois très-abondante, alors le malade ſe trouve mieux, mais il reſte cependant accablé, engourdi, très-dégoûté, avec un mal de tête & de reins, & un penchant au ſommeil; ce dernier ſymptome n'eſt commun que chez les enfants au deſſous de ſept ou huit ans.

Cette diminution dans la fievre n'eſt pas longue, & au bout de quelques heures, ordinairement ſur le ſoir, elle reparoît avec tous ſes accidents, & ſe termine de la même façon.

Cet état dure trois ou quatre jours; au bout de ce temps, rarement plus tard, les premiers boutons paroiſſent parmi la ſueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les

premiers au visage, ensuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption est commencée, si la maladie doit être bénigne, la fievre finit presqu'entiérement; l'on continue à transpirer, le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuisses, aux jambes & aux pieds; quelquefois même il en pousse abondamment sous la plante des pieds, où en grossissant, ils occasionnent fréquemment de très-grandes douleurs, à cause de la dureté de la sur-peau dans cette partie.

Souvent le premier & le second jour de l'éruption, (je parle toujours de la maladie bénigne,) il y a encore un très-léger mouvement de fievre sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons; mais quand la fievre finit entiérement après la premiere éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite vérole très-peu abondante; car si l'éruption est ou doit être très-peu abondante, la fievre, comme je l'ai dit, ne cesse pas tout-à-fait, mais il en reste toujours un

peu, & elle redouble tous les ſoirs.

Les boutons naiſſants ſont une très-petite tache rouge, aſſez reſſemblante à la morſure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, élevé, qui groſſit peu à peu, & la rougeur s'étend autour. Ils deviennent plus blancs à meſure qu'ils groſſiſſent, & ordinairement le ſixieme jour après leur ſortie, ils ſont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui ſont auſſi gros qu'un pois & même plus; mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, ſéchent & tombent en écailles brunes dix ou onze jours après leur ſortie. Comme ils ſont venus en différents temps, ils mûriſſent, ſéchent & tombent inégalement. Le viſage eſt quelquefois net, pendant qu'il y a encore des boutons qui ne ſont pas mûrs aux jambes; ceux de la plante des pieds durent très-long-temps.

§. 205. La peau eſt néceſſairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en a une certaine quantité, tous les intervalles ſont rouges, luiſants,

&

& la peau très-enflée. Le visage est la premiere partie qui enfle, parce que c'est celle où les boutons sont parvenus le plutôt à leur grosseur ; & l'enflure est quelquefois si considérable, qu'il est monstrueux, aussi bien que le col, & que les yeux sont absolument fermés. Le visage désenfle à mesure que le desséchement se fait, & alors les mains enflent prodigieusement; ensuite les jambes, parce que le gonflement est la suite du plus haut degré de la grosseur des boutons, & que ce degré a lieu successivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons, la fievre se releve dans le temps de la suppuration, & cela n'est point étonnant : un seul furoncle (clou en terme du pays) donne la fievre; comment des centaines ou des milliers de ces petits abcès ne la donneroient-ils pas ? Cette fievre est le période le plus dangereux de la maladie qui tombe entre le neuvieme & le treizieme jour ; car plusieurs circonstances varient de deux ou trois jours le temps de la maturité. Le malade, à cette époque, a de la chaleur,

de la ſoif, des douleurs, de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal eſt conſidérable, il ne dort point, il a des rêveries, de l'oppreſſion, de l'aſſoupiſſement; & quand il meurt, il meurt ſuffoqué ou léthargique, ſouvent tous les deux à la fois.

Le pouls dans cette fievre de ſuppuration, eſt quelquefois d'une vîteſſe étonnante, & l'enflure des poignets fait qu'il paroît dans quelques ſujets très-petit. Le temps du plus grand danger, c'eſt quand le viſage, la tête, le col ſont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à déſenfler, que les croûtes du viſage commencent à ſécher, & que la peau ſe flétrit, le pouls devient un peu moins fréquent, & le danger diminue. Quand il n'y a que très-peu de boutons, cette ſeconde fievre eſt ſi légere, qu'il faut être attentif pour l'appercevoir, & elle n'eſt pas dangereuſe.

§. 207. Outre tous ces ſymptomes, il y en a quelques autres, qui demandent auſſi beaucoup d'attention. L'un, c'eſt le mal de gorge, dont pluſieurs malades ſont atteints, dès que la fievre eſt un peu forte. Il dure

deux ou trois jours, gêne quand on veut avaler, & même quand la maladie eſt extrêmement grave, il en empêche abſolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui pouſſent dans la gorge; mais c'eſt une erreur, & ces boutons ſont preſque toujours une chimere. Il naît, le plus ſouvent, avant le temps de l'éruption, ſi le mal eſt léger; il finit quand elle eſt faite; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il eſt toujours proportionné au degré de la fievre; ainſi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation; & s'il eſt de durée, il eſt preſque toujours ſuivi du ſecond ſymptome, qui eſt la ſalivation, c'eſt-à-dire le crachement d'une grande quantité de ſalive. Elle a rarement lieu, quand la maladie eſt très-légere, ou le malade très-jeune; elle manque rarement quand la maladie eſt conſidérable, & que le malade a plus de ſept ou huit ans; elle eſt prodigieuſe quand la petite vérole eſt très-abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle eſt continuelle, elle ne laiſſe aucun

repos au malade, & ſouvent elle l'incommode plus qu'aucun des autres ſymptomes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours, les levres, l'intérieur des joues, la langue, le palais ſont entiérement écorchés. Quelque incommode que ſoit cette évacuation, elle eſt très-ſalutaire. Les petits enfants y étant moins ſujets, quelques-uns en échange ont la diarrhée, mais j'ai vu que cette derniere évacuation eſt beaucoup plus rare chez eux que la ſalivation chez les adultes.

§. 208. Les enfants, juſqu'à l'âge de cinq ou ſix ans, ſont ſujets aux convulſions avant la ſortie des boutons; elles ne ſont point dangereuſes, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées d'autres ſymptomes violents & fâcheux. Celles qui ſurviennent, ou quand l'éruption déjà faite rentre tout-à coup, ou dans le temps de la fievre de ſuppuration, ſont beaucoup plus à craindre.

Il ſurvient ſouvent des ſaignements de nez, les premiers jours de la maladie, qui ſont extrêmement utiles,

& qui diminuent ordinairement le mal de tête. les très-petits enfants y ſont moins ſujets, ; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vu des aſſoupiſſements conſidérables, finir d'abord après le ſaignement.

§. 209. L'on diſtingue ordinairement la petite vérole en deux eſpeces, la confluente & la diſcrete ; & cette diviſion eſt dans la nature ; mais comme le traitement de l'une eſt le même que celui de l'autre, & qu'il ne faut que proportionner la doſe des remedes au danger, pour ne pas entrer dans des détails trop longs, & trop difficiles à ſaiſir pour la plupart des Lecteurs, auſſi bien que tout ce qui regarde les petites véroles malignes, je me bornerai à la deſcription que j'ai donnée, qui contient les ſymptomes eſſentiels, communs à l'une & à l'autre eſpece. Je me contente d'ajouter, que l'on doit s'attendre à une petite vérole très-abondante, ſi dès le commencement le malade eſt attaqué bruſquement par pluſieurs ſymptomes violents; ſur-tout ſi les yeux ſont extrêmement vifs,

les vomissements continuels, les maux de reins forts, & s'il a en même temps beaucoup d'angoisse & d'inquiétude, si les enfants ont beaucoup d'assoupissement, si l'éruption se fait dès le troisieme jour, quelquefois même dès le second; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie, plus la maladie est dangereuse; au contraire, plus l'éruption est tardive, & mieux c'est; à moins que ce retardement ne fût causé par une très-grande foiblesse, ou par quelque violente douleur intérieure.

§. 210. La maladie est quelquefois si légere, que l'éruption se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant étoit malade, & la suite répond au commencement. Les boutons sortent, grossissent, suppurent & mûrissent sans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appétit.

Il est très-commun dans les campagnes de voir des enfants (& ce n'est presque que les enfants qui l'ont si légere) passer en plein air tout le temps de leur maladie, courant &

mangeant comme en ſanté. Ceux même qui l'ont eue un peu plus grave, ſortent ordinairement dès que l'éruption eſt entiérement finie, & ſe livrent ſans ménagement à la voracité de leur appétit. Nonobſtant ce peu de ſoin, pluſieurs ſe guériſſent parfaitement, mais ce n'eſt cependant point un exemple qu'on doive ſuivre, parce qu'un grand nombre éprouve des ſuites très-fâcheuſes ; & l'on m'a amené une foule de ces enfants, ſur-tout du *Jura*, qui après avoir eu de ces petites véroles heureuſes, mais mal ſoignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes eſpeces, qu'il eſt très-difficile de détruire.

§. 211. C'eſt encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement, & ſur-tout l'envie de faire ſuer, a augmenté le danger pendant long-temps, & l'augmente encore parmi le peuple, ſur-tout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption ſe fait pendant que le malade ſue, & qu'il ſe trouve mieux quand l'éruption eſt faite ; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue

au ſoulagement du malade, & l'on imagine qu'en augmentant la quantité de la ſueur & des boutons, le ſang ſe dépure mieux de tout le venin. Ce ſont des erreurs funeſtes, dont de triſtes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a paſſé dans le ſang, il faut un certain temps pour qu'il produiſe ſon effet; alors le ſang étant gâté par le venin qui y eſt entré, & par celui qui s'eſt formé, la nature fait effort pour s'en débarraſſer, & le jeter à la peau, préciſément dans le moment où tout eſt diſpoſé pour cela. Ordinairement cet effort eſt ſuffiſant, & très-ſouvent même trop violent, très-rarement trop foible. L'on voit par-là, que quand l'effort eſt ſuffiſant, il ne faut point l'augmenter par des remedes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il eſt déjà trop violent, l'augmenter, c'eſt le rendre mortel. Les cas où il eſt trop foible ſont très-rares, ſur-tout dans les campagnes, & très-difficiles à juger; auſſi faut-il être très-réſervé ſur

l'uſage

l'uſage des remedes chauds, qui peuvent être meurtriers dans cette maladie.

Le vin, la thériaque, la confection, l'air chaud, les couvertures peſantes, fauchent annuellement des milliers d'enfants, qui auroient été guéris ſi on ne leur avoit donné que de l'eau tiede; & toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la conſervation de ceux qui ſont atteints de cette maladie, doivent ſoigneuſement empêcher qu'ils ne faſſent aucun uſage de ces drogues, qui lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des ſuites les plus funeſtes.

Le préjugé eſt enraciné, il ſe détruira difficilement; mais je ne ſouhaite que de faire ouvrir les yeux ſur les ſuccès de la méthode chaude, & celui de celle que je vais propoſer; le jugement alors ne reſtera pas long-temps ſuſpendu. Je dois même dire que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville plus de docilité à cet egard, ſur-tout dans la derniere épidémie, que je n'aurois oſé l'eſpérér. Non ſeulement ceux qui me conſultoient dès le commencement, obſervoient avec aſſez d'exactitude le régime rafraîchiſſant que je leur conſeillois, mais leurs voiſins

même l'employoient quand leurs enfants étoient attaqués; & ayant été souvent appellé après plusieurs jours de maladie, j'ai vu avec plaisir, dans plusieurs maisons, qu'on n'avoit donné aucun remede chaud, & qu'on avoit eu grand soin de rafraîchir l'air. J'ai lieu d'espérer que cette méthode sera bientôt générale ici; & ce qui l'accréditera, c'est que cette derniere épidémie quoiqu'aussi nombreuse, a été moins meurtriere que les précédentes.

§. 212. Dès que la maladie commence, ce qu'on soupçonne, si l'on trouve les signes que j'ai décrits plus haut; si le malade ne l'a pas eue, & si elle est actuellement dans le lieu, on le met très-exactement au régime, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiede; c'est le remede le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavements contribuent aussi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissements qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très-mal à propos à arrêter par la confection ou la thériaque, & dont il est plus dangereux

encore de vouloir emporter la caufe avec un émétique ou un purgatif, qui font des remedes pernicieux dans les commencements de cette maladie (1).

Si la fievre eft légere, les bains de jambes du premier jour, & le premier lavement fuffifent; alors on fe contente du régime, & l'on peut même au lieu des tifanes N°. 1, 2, 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers ou la moitié de thé de fureau ou de tilleul, ou même s'il n'a point du tout de fievre, de méliffe; enfin s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques

(1) On craint communément les purgatifs par le bas dans le temps de l'éruption de la petite vérole, & on eft fondé, pour peu qu'ils foient actifs, parce que leur effet ordinaire eft de rappeller, en irritant les inteftins, toutes les humeurs au dedans, d'arrêter par-là les fueurs & l'éruption. Quant à l'effet des émétiques dans ces moments, ils font inutiles & même nuifibles, fi l'eftomac eft vuide d'aliments corrompus, de matiere putride, fi le malade eft fobre, fi la maladie fe préfente avantageufement; mais dans les cas oppofés, un léger émétique adouci, fi l'on veut, avec un peu de manne, réunit plufieurs avantages. Il vuide doucement l'eftomac & les inteftins, il diminue les dangers de la fievre fecondaire, il pouffe l'humeur variolique à la peau. Cette pratique eft confirmée par les fuccès qu'elle a dans un grand nombre de pays, par l'avis de Sydenham, & de plufieurs autres célébres Médecins. Elle eft auffi fouvent utile dans les villes où l'air & les aliments produifent beaucoup de putridité, qu'elle l'eft rarement à la campagne. Dans le cas où elle paroîtra convenir, on fe décidera de bonne heure pour les plus petites dofes de Kermès minéral ou d'Ipecacuanha.

tranches de pain ; mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin; parce qu'une obſervation réitérée a prouvé que les enfants qui avoient pris de ces nourritures étoient plus mal, & ſe remettoient plus lentement que les autres. L'on peut auſſi à cette époque leur donner pour toute boiſſon du petit-lait, dont j'ai vu ſouvent de très-bons effets, ou de la battue (lait de beurre). Quand la maladie n'eſt pas forte, elle ſe guérit parfaitement ſans aucun autre ſecours & ſans aucun autre remede ; mais il faut toujours avoir ſoin de purger dès que les boutons du viſage ſont en partie ſecs, avec le remede N°. 11, & de réitérer la même purgation ſix jours après. Il ne faut accorder de la viande qu'après cette derniere purgation; mais après la premiere on peut donner des légumes ou jardinages & du pain, aſſez pour que les convaleſcents ne ſouffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fievre eſt forte, le pouls dur, le mal de tête & de reins violent, il faut 1°. ſur le champ faire une ſaignée au bras, donner deux heures après un lavement, & ſi la fievre continue, réitérer la ſaignée. J'en ai fait faire juſ-

qu'à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans; elle eſt ſur-tout néceſſaire, quand avec un pouls dur & plein il y a aſſoupiſſement ou rêveries.

2°. L'on donne, tant que la fievre eſt trop forte, deux, trois & même quatre lavements par jour, & deux bains de jambes.

3°. On ſort le malade du lit, & on le tient ſur une chaiſe auſſi long-temps que l'on peut.

4°. On renouvelle fréquemment l'air de la chambre, & s'il eſt trop chaud, comme cela arrive ſouvent en été, on emploie pour le rafraîchir les moyens décrits (§. 36).

5°. Le malade ne boit que des tiſanes N°. 2. ou 4; & ſi cela ne modere pas ſuffiſamment la fievre, on lui donne toutes les heures ou toutes les deux heures, ſuivant le beſoin, une cuillerée de la potion N°. 10. mêlée avec une taſſe de la tiſane. (1).

(1) La petite vérole exige pour ſa guériſon, (comme la plus grande partie des maladies humorales) que la coction de l'humeur viciée ſe faſſe. Cette coction s'opere avec le temps, & un degré de chaleur un peu ſupérieur à celui que l'on éprouve dans l'état de ſanté, par les efforts répétés de la nature. Pour que le malade ſe guériſſe, il eſt néceſſaire que la

Après l'éruption, la fievre étant moins forte, on diminue la quantité des secours, & même si elle cessoit entiérement, on se conduiroit de la maniere indiquée dans le §. 212.

§. 214. Quand, après quelques jours de calme, la suppuration re-

nature ne succombe pas sous le poids, & que ses efforts soient modérés. S'ils sont trop foibles, l'humeur viciée de la petite vérole peut rentrer, & en se portant sur des parties nécessaires à la vie, faire périr le malade; s'ils sont trop forts, l'excès de chaleur & de mouvement augmente l'inflammation & la putréfaction de toutes les humeurs; il supprime les évacuations douces par les sueurs, les crachats, les urines & les selles qui doivent se faire pendant le cours de la petite vérole, pour enlever continuellement la partie la plus mobile des humeurs viciées; il met la vie du malade dans le plus grand danger.

Dans l'un & dans l'autre cas, le Médecin doit régler la marche de la nature; & lorsque le malade pâle, affoibli, inquiet, n'a pas plus, ou a moins de chaleur que ceux qui sont en santé, lorsqu'il fait voir des pustules, qui s'élevent trop lentement, ou qui s'affaissent, il l'accélérera par des cordiaux, par des boissons, des couvertures & un air chaud. Lorsqu'au contraire l'excès de chaleur, de rougeur, la douleur de tête, la dureté & la fréquence du pouls font connoître son excès, il la modérera en renouvellant l'air de la chambre, ouvrant la veine, donnant du petit-lait, de l'eau de poulet, la tisane nitrée ou émulsionnée, & même des acides.

Mais soit qu'il faille donner des cordiaux, soit qu'il faille employer des rafraîchissants, on doit toujours commencer par les plus petites doses, en observer avec soin l'effet, & les augmenter peu à peu, suivant le besoin. On doit plus craindre d'aller trop avant, que de rester en arriere. Nous croyons donc, qu'il ne faut se décider à mettre en usage les acides les plus forts, tels que celui de la potion N°. 10, que lorsqu'on aura employé sans succès, & successivement les plus foibles. Cette attention est encore plus importante dans les lieux, où la putridité & la viscosité des humeurs sont fréquentes comme à Lyon.

nouvelle la fievre, l'on doit 1°. & ſur tout, avoir ſoin d'entretenir le ventre très-libre; pour cela on doit *a.* mettre dans les lavements une once de catholicon. ou ſimplement les faire de petit-lait, avec du miel, de l'huile & du ſel; *b.* donner trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de diſtance l'un de l'autre, trois verres de la tiſane N°. 32; *c.* purger de deux jours l'un avec la potion N°. 23; mais ce jour là on ne prendra pas celle N°. 32. 2°. Il faut, ſi le mal eſt violent, donner même à double doſe le remede N°. 10.

3°. L'on doit ſortir le malade du lit, & le tenir levé dans une chambre bien aérée, jour & nuit, juſqu'à ce que la fievre ait baiſſé. Pluſieurs perſonnes s'étonneront de ce conſeil; cependant c'eſt celui qui m'a paru ſouvent le plus efficace, & ſans lequel les autres ſont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t-on? Il n'eſt pas néceſſaire qu'il dorme à cette époque, au contraire, le ſommeil lui nuiroit; d'ailleurs il ne peut pas dormir; la ſalivation qui eſt continuelle l'en empêche, & il eſt très-important de l'entretenir; on la facilite en injec-

tant ſouvent dans la gorge de l'eau miellée. Il eſt auſſi très-utile d'en injecter dans les narines, & de les nettoyer ſouvent des croûtes qui s'y amaſſent. Ces attentions diminuent, non ſeulement le mal-aiſe du malade, mais elles contribuent même très-efficacement à la guériſon.

4°. Si le viſage & le col ſont fort enflés, on met des cataplaſmes émollients à la plante des pieds; & ſi cela ne ſuffit pas, l'on y applique des ſinapiſmes; ce ſont des emplâtres faites avec du levain, de la moutarde & du vinaigre. Ils y occaſionnent quelquefois des douleurs exceſſives & brûlantes, mais à meſure que ces douleurs augmentent, la tête & le col ſe dégagent d'une façon marquée.

§. 215. Les paupieres s'enflent, quand la maladie eſt grave, au point de couvrir les yeux, qui reſtent fermés pendant pluſieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroſer ſouvent avec un peu de lait & d'eau tiede. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du ſafran, un ducat, de l'eau roſe, ſont auſſi inutiles que puériles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rougeur

des yeux apès la maladie, & en général de toutes les autres ſuites, c'eſt de ſe contenter pendant long-temps de très-peu d'aliments, & ſur-tout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les petites véroles mauvaiſes, & chez les petits enfants, les yeux ſe ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un ſecours extrêmement efficace, & qui n'avoit été employé, pendant long-temps, que comme un moyen de conſerver le viſage, mais qui a les plus grandes influences ſur la conſervation de la vie, c'eſt d'ouvrir les boutons, non ſeulement au viſage, mais par tout le corps. En les ouvrant, premiérement, on prévient le ſéjour du pus, & par-là on empêche qu'il ne ronge, & ne laiſſe des cicatrices, des creux profonds ou d'autres défigurations de cette eſpece. En ſecond lieu, en donnant ainſi iſſue au venin, on empêche qu'il ne repaſſe dans le ſang, & par-là on enleve une des grandes cauſes du danger. Troiſiémement on détend la peau; l'enflure du viſage & celle du col, diminuent à meſure qu'on ouvre, & l'on facilite

ainſi le retour du ſang du cerveau ; ce qui eſt un très-grand avantage. Il faut ouvrir ſucceſſivement par-tout à meſure que les boutons ſont mûrs. Le moment de le faire, c'eſt quand ils ſont tout à fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant ſoit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a entiérement pâli. On les ouvre avec des ciſeaux très-pointus ; ce qui n'eſt abſolument point douloureux pour le malade, & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique pluſieurs fois une éponge trempée dans de l'eau tiede, pour enlever ce pus qui ſe forme aiſément en croûtes. Mais comme les boutons vuidés ſe rempliſſent aſſez vîte, il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures, & y revenir quelquefois cinq ou ſix fois de ſuite. Ces ſoins paroîtront minutieux, & ne deviendront ſans doute jamais une pratique générale ; mais je répete qu'ils ſont beaucoup plus importants, qu'on ne l'imagine, & que dans une fievre de ſuppuration fort grave, une ouverture générale, exacte & réitérée des boutons mûrs, eſt

le remede le plus efficace, parce qu'elle ôte les deux causes du danger qui sont le pus & la tension de la peau.

§. 217. Je n'ai point parlé dans le traitement, des remedes anodins ou propres à faire dormir, qu'on emploie généralement, mais que je n'emploie presque jamais dans cette espece, & dont j'ai prouvé tout le danger dans cette même lettre à M. HALLER, dont j'ai déjà parlé. Ainsi, par-tout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand soin, la thériaque, le laudanum, le sirop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax, ou de cynoglosse, en un mot tout ce qui peut faire dormir. On doit sur-tout les bannir absolument dans le temps de la seconde fievre, pendant laquelle le sommeil même naturel est dangereux. Un cas dans lequel il est quelquefois permis de les employer, c'est pour les enfants foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine; mais je le répete, il faut être circonspect dans l'usage de ces remedes, qui sont

mortels, quand les vaiſſeaux ſont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fievre, quand la peau eſt tendue, quand le malade a des rêveries ou de l'oppreſſion, & quand il convient que le ventre ſoit libre, que les urines coulent abondamment, & qu'on ſalive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout à coup, il faudroit bien ſe garder de donner des remedes ſudorifiques, chauds, ſpiritueux, volatils (1); mais il faut donner beaucoup du remede N°. 12. qu'on boira chaudement, & appliquer des véſicatoires aux gras des jambes (2). Ce cas eſt fâcheux, & les différentes circonſtances qui l'accompagnent, peuvent exiger quelques ſecours, dans le détail deſ-

(1) Si le pouls languit dans ce moment, & ſi le malade affoibli éprouve des friſſons avec une diminution conſidérable dans ſa chaleur, on ſent que les cordiaux, les ſudorifiques & les remedes échauffants conviennent, l'expérience confirme cette vérité, & M. Tiſſot conſeille une tiſane ſudorifique échauffante.

(2) On héſitera d'autant moins d'appliquer des véſicatoires, que tout concourt à prouver que les petites véroles ſeroient en général beaucoup plus bénignes & bien moins meurtrieres, ſi on les appliquoit dès le principe de la maladie. Il a même paru à pluſieurs Médecins, que la ſuppuration des plaies des inoculés formoit le principal avantage de l'inoculation.

quels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une ſaignée fait reparoître l'éruption ſur le champ (1).

§. 219. Le ſeul moyen sûr d'éloigner tout le danger de cette maladie, c'eſt de l'inoculer ; mais ce moyen ſalutaire, qu'on doit regarder comme une grace particuliere de la Providence, ne peut être à l'uſage du peuple, que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux pour l'inoculation (2). Dans ceux où il n'y en a point

(1) La ſaignée n'opéreroit cet effet que dans les cas où la grandeur de l'inflammation & la pléthôre s'annonceroient par la dureté du pouls, la couleur du viſage, la chaleur brûlante, l'altération, l'âge, le tempérament &c. du malade.

(2) Les obſervations faites dans les hôpitaux d'inoculation à Londres, prouvent qu'il meurt beaucoup moins d'inoculés, que des autres malades de la petite vérole. Sous ce point de vue, l'inoculation paroît avantageuſe aux hommes; cependant comme on a tout lieu de craindre qu'elle ne nuiſe à la ſociété en multipliant les ſources de contagion & les épidémies, en les renouvellant dans des temps où l'air eſt peu propre à favoriſer les efforts de la nature, en communiquant la petite vérole à des perſonnes qui ne l'auroient eue de leur vie, ou qui n'en auroient été attaquées que beaucoup plus tard, en perpétuant un mal qui pourroit avoir ſa fin, comme il a eu, depuis quelques ſiecles ſeulement, ſon origine, &c. nous croyons qu'on doit à cet égard ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce que le Parlement ait fait connoître la vérité, par la ſageſſe de l'Arrêt qu'il doit rendre à ce ſujet.

encore, la ſeule reſſource qu'on ait, pour les enfants qu'on ne fait pas inoculer chez eux, c'eſt de les diſpoſer à avoir cette maladie heureuſement par une préparation aiſée.

§. 220. Cette préparation conſiſte en général, à corriger les vices de la ſanté du ſujet, s'il en a, & à le rendre bien portant ſans être exceſſivement vigoureux, parce que chez les ſujets très-vigoureux, la maladie eſt quelquefois trop violente.

L'on ſent que les dérangements de la ſanté, étant, très-différents, les préparations ne peuvent pas être les mêmes, & qu'un enfant ſujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui eſt ſujet à une maladie toute différente, & les détails néceſſaires ſur cet important objet, ſeroient déplacés ici, ſoit par leur longueur, ſoit parce qu'il n'eſt pas poſſible de donner à des perſonnes qui ne ſont pas Médecins, des connoiſſances ſuffiſantes pour ſe décider ſur le choix des ſecours dans pluſieurs cas; mais j'en indiquerai quelques-uns qui conviendront aſſez

généralement aux enfants bien portants & robuftes.

Le premier, c'eft une diminution dans la quantité des aliments. Les enfants mangent généralement un peu trop; il faudroit les réduire à leur jufte mefure, fi l'on pouvoit l'affigner exactement; mais l'on peut prefque pour tous réduire le fouper à très-peu de chofe.

Le fecond fecours confifte dans le choix des aliments; il eft moins à la portée du peuple, qui eft borné à un petit nombre, qu'à celle du riche qui a beaucoup de retranchements à faire, mais auffi il lui eft moins néceffaire. Ses aliments plus fimples & prefque tous tirés des végétaux & des laitages, font ceux qui conviennent le mieux; il n'eft prefque queftion pour lui que de les choifir bien conditionnés, du pain bien cuit, des légumes préparées fans lard & fans graiffes rances, des fruits bien mûrs, point de gâteaux ou tartes, peu de fromage; voilà à peu près à quoi l'on peut réduire cet article de leur préparation.

On jugera des bons effets des attentions à ces deux égards, par la diminution de leur ventre, parce qu'ils feront plus gais & plus agiles, qu'avec un peu moins de couleur, & quelquefois d'embonpoint, ils auront un meilleur vifage.

Le troifieme fecours, c'eft de leur donner quelques bains de jambes tiedes, le foir en les couchant ; ce remede favorife la tranfpiration, rafaîchit, délaie le fang & en diminue l'âcreté, toutes les fois qu'il eft ordonné à propos.

Le quatrieme, c'eft l'ufage du petit-lait bien clair ; ce remede, qui eft un fuc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui fe préfentent, (je parle toujours des enfants fains & robuftes,) il donne de la fouplefle aux vaiffeaux, il diminue la denfité du fang, qui augmentée par l'action du venin, dégénéreroit en un épaiffiffement inflammatoire trop dangereux ; il détruit tous les engorgements qui peuvent fe trouver dans les vifceres du bas ventre, il

ouvre les couloirs de la bile, il en émousse l'âcreté, il lui donne de la fluidité, il prévient la putridité, adoucit ce que la masse des humeurs pourroit avoir de trop âcre, il facilite les selles, les urines, la transpiration; en un mot, il donne au corps la disposition la plus favorable pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire; & pour les enfants dont je parle, ceux qui sont sanguins, ceux qui sont bilieux, il est sans contredit le remede préparatoire le plus efficace, & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation.

J'ai déjà dit qu'on pouvoit aussi l'employer avec beaucoup de succès, pendant le cours de la maladie; mais j'avertis que quelque salutaire qu'il soit, dans les cas indiqués, il y en a beaucoup dans lesquels il nuiroit. L'on auroit très-grand tort, de l'ordonner à des enfants foibles, languissants, noués, pâles, sujets aux vomissements, à la diarrhée, aux aigreurs, à toutes les maladies qui

prouvent qu'ils ont les vaiſſeaux foibles & les humeurs aigres; ainſi il faut bien ſe garder de le regarder comme un ſecours univerſel & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres ou en donner pendant tout le jour, au lieu d'autre boiſſon, ou le donner en ſoupe avec du pain, à déjeûner, à ſouper, & même plus ſouvent.

Si le payſan vouloit ſuivre ces directions, qui ſont très-aiſées & très à ſa portée, toutes les fois que la petite vérole regne, je ſuis perſuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques-uns en profiteront; il y en a qui ſont extrêmement ſenſés, & remplis d'un véritable amour paternel; il y en a d'autres, qui ſont trop brutes pour en ſentir l'utilité, & trop féroces pour donner quelques ſoins à leurs familles.



CHAPITRE XIV.

De la Rougeole.

§. 221. LA rougeole, à laquelle les hommes ſont auſſi généralement aſſujettis qu'à la petite vérole, eſt une maladie à peu près de la même eſpece, mais moins meurtriere, quoique dans quelques pays elle faſſe d'aſſez grands ravages. Dans celui-ci l'on meurt plus rarement de la maladie que de ſes ſuites.

Quelquefois il y a en même temps épidémie de petite vérole & de rougeole dans le même endroit ; plus ſouvent cependant j'ai vu qu'elles régnoient dans des années différentes. Il arrive auſſi que les deux maladies ſe mêlent, & que l'une ſurvient à l'autre avant qu'elle ſoit finie, ce qui eſt dangereux.

§. 222. Chez quelques malades, le mal s'annonce pluſieurs jours à l'avance, par une petite toux fré-

quente & feche, fans aucun autre mal; plus ordinairement, par un mal-aife général, des alternatives de friffons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un affoupiffement chez les enfants, un mal de gorge très-fort, & ce qui caractérife la maladie, une rougeur & une chaleur confidérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une fi grande fenfibilité des yeux, qu'ils ne peuvent pas foutenir la lumiere; par des éternuements très-fréquents, & un écoulement par le nez de la même matiere qui coule des yeux.

La chaleur & la fievre augmentent rapidement, le malade a de la toux, de l'oppreffion, de l'angoiffe, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins, quelquefois la diarrhée, & alors les vomiffements font moins confidérables; d'autres fois des fueurs, mais moins abondantes que dans la petite vérole; la langue eft blanche, la foif eft fouvent ardente, les accidents font

généralement plus violents qu'avant les petites véroles bénignes.

Enfin le quatrieme ou le cinquieme jour, quelquefois ſur la fin du troiſieme, l'éruption ſe fait très-promptement & très-abondamment ſur tout le viſage, qui dans peu d'heures eſt couvert de taches dont chacune reſſemble à une morſure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont pluſieurs ſe réuniſſant forment des plaques rouges plus ou moins larges, & qui enflammant la peau, produiſent une enflure ſenſible au viſage; quelquefois même les yeux ſont fermés. Chaque petite tache eſt un peu élevée, ſur-tout au viſage, où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt; dans le reſte du corps cette élévation n'eſt preſque ſenſible que par la rudeſſe qu'elle donne à la peau.

Après avoir commencé par le viſage, l'éruption ſe continue ſur la poitrine, le dos, les bras, les cuiſſes, les jambes. Elle eſt ordinairement très-abondante ſur la poitrine & ſur le dos; il arrive même quelquefois

qu'on trouve des plaques rouges ſur la poitrine avant qu'il ſe ſoit fait aucune éruption ſur le viſage.

Le malade a ſouvent, comme dans les petites véroles, des ſaignements de nez abondants qui emportent le mal de tête, d'yeux & de gorge.

Quand la maladie eſt fort douce, preſque tous les accidents diminuent après l'éruption, comme dans la petite vérole ; mais ordinairement le changement en bien n'eſt pas auſſi ſenſible que dans cette premiere maladie. Les vomiſſements ceſſent il eſt vrai preſqu'entiérement, mais la fievre, la toux, le mal de tête continuent, & j'ai vu quelquefois qu'un vomiſſement de matieres bilieuſes, un ou deux jours après l'éruption, ſoulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troiſieme ou le quatrieme jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons ſe deſſechent & tombent en petites écailles, la peau même intermédiaire tombe de la même maniere, & ſe trouve remplacée par une nouvelle qui s'eſt formée deſſous. Le neuvieme

jour quand la maladie eſt allée vîte, le onzieme quand elle a été fort lente, il ne reſte aucun veſtige des rougeurs, & la peau eſt d'abord très-bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'eſt pas guéri, à moins que pendant le temps de la maladie ou d'abord après, il n'ait eu quelque évacuation conſidérable, comme les vomiſſements dont j'ai parlé tout à l'heure, ou une diarrhée bilieuſe, ou les urines, ou des ſueurs abondantes; car quand il ſurvient quelqu'une de ces évacuations, la fievre diſparoît, le malade reprend des forces, & ſe guérit entiérement. Quelquefois auſſi, ſans aucune de ces évacuations, la tranſpiration inſenſible diſſipe les reſtes du venin, & le malade ſe porte très-bien. Mais d'autres fois ce venin, s'il ne s'évacue pas entiérement, ſe jette ſur le poumon, & y produit une légere inflammation; l'oppreſſion, la toux, l'angoiſſe, la fievre reviennent, & le malade eſt dans un grand danger. Souvent l'orage eſt moins violent, mais il eſt long, & il reſte

des toux très-opiniâtres qui ont plusieurs caracteres de coqueluches. En 1758, il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuses; presque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien soignés, prirent cette toux qui étoit très-forte & très-rebelle.

§. 224. Quoique ce soit là la marche de la maladie abandonnée à elle-même ou mal soignée, & sur-tout traitée par un régime chaud, quand on a soin de modérer la fievre dans les commencements, de délayer & d'entretenir les évacuations, ces mauvaises suites sont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie est la même que pour la petite vérole.

1. Si la fievre est forte, le pouls dur, l'oppression violente, tous les symptomes graves, on fait une ou deux saignées.

2. L'on donne des lavements & des bains de jambes; la violence du mal en regle la quantité.

3. L'on ordonne des tisanes N°. 2. ou 4, ou un thé de sureau ou de tilleul,

tilleul, auquel on mêle une cinquieme partie de lait.

4. On emploie les parfums d'eau chaude, qui sont très-utiles pour soulager le mal de gorge, la toux & l'oppression.

5. Dès que les rougeurs commencent à pâlir, on purge avec la potion N°. 23.

6. On tient le malade au régime, encore une couple de jours après cette purgation, & ensuite on le met à celui des convalescents.

7. S'il survient, dans le temps que l'éruption doit se faire, des accidents semblables à ceux qui surviennent dans la petite vérole, on y remédie de la même maniere.

§. 226. Quand on n'a pas suivi cette méthode, & que les accidents décrits §. 223. surviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante, & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'est pas violent, l'on peut se passer de la saignée. S'il y a longtemps qu'il dure dans des enfants gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il

faut joindre aux mêmes ſecours, ſans ſaignées, la potion N°. 8. & les véſicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive ſouvent que l'éloignement des ſecours fait qu'on néglige trop les reſtes de la maladie, ſur-tout la toux, & alors il ſe forme une véritable ſuppuration dans le poumon, avec une fievre lente. J'ai vu pluſieurs enfants dans des villages périr de cette façon ; cet état eſt de la même nature que celui décrit §. 68. & 82. & finit de même, ſouvent par une diarrhée très-peu douloureuſe, & quelquefois puante qui emmene le malade. Dans ces cas, il faut employer tous les ſecours preſcrits §. 74. art. 3. 4. 5. la poudre N°. 14. le lait & l'exercice. Mais il eſt ſi difficile de faire prendre la poudre aux enfants, qu'il faut quelquefois ſe borner au lait, & j'ai vu ſouvent que dans ces cas, il opéroit ſeul des guériſons très-difficiles. J'avertis que jamais il n'opere auſſi efficacement que quand on le prend ſeul ſans aucun autre aliment, & qu'il eſt très-important

de ne lui en associer aucun qui ait le plus petit degré d'aigreur. Les personnes aisées peuvent prendre en même temps, avec succès, pour leur boisson, les eaux de Pfeffer, de Seltzer, de Petersthal, ou quelques autres très-légeres, & qui n'ont que très-peu de minéral; on les emploie également avec succès dans tous les cas dans lesquels la cure dont je parle est nécessaire.

§. 228. Quelquefois il reste une toux fort seche avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps, de l'altération, la langue & la peau extrêmement seches. J'ai guéri cet état en faisant respirer la vapeur d'eau chaude, en faisant prendre des bains tiedes, & en ne donnant, pendant plusieurs jours, que de l'eau & du lait.

Je réitere encore, avant que de quitter cette matiere, que le venin de la rougeole est extrêmement âcre; il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuse, qui produit les érésipelles, & par-là même cette maladie demande des soins, sans quoi

il eſt à craindre qu'elle n'ait des ſuites fâcheuſes. J'ai vu depuis peu une jeune fille, qui avoit langui depuis une rougeole eſſuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au col, que le lait coupé avec la ſalſepareille a rétablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole dans les pays où elle eſt très-mauvaiſe, & cette méthode auroit auſſi de grands avantages dans celui-ci; mais il en eſt comme de l'inoculation de la petite vérole, elle ne peut être utile au peuple, qu'au moyen d'un hôpital.

Fin du Tome premier.

PRIVILEGE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Senéchaux, leurs Lieutenants civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire à Lyon, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au public des Livres qui ont pour titre, *Agnès de ſaint Amour, ou la fervente Novice. Avis au Peuple ſur ſa ſanté. Dictionnaire Grammatical portatif de la Langue Françoiſe* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire réimprimer leſdits Livres autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Re-

giſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes; & que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les expoſer en vente, les imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur BERRYER; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Preſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour

l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le trente-unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante & un, & de notre Regne le quarante-septieme. Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 528. fol. 247. conformément au Réglement de 1723. à Paris ce 26, Janvier 1762.

Signé G. SAUGRAIN,
Syndic.

Je soussigné ai cédé à M. Benoît Duplain le jeune, la moitié au présent Privilege pour *l'Avis au Peuple sur sa santé*, seulement. A Lyon le 12. Janvier 1763.

JEAN-MARIE BRUYSET.